This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Viscount Palmerston.

HANOVER SQUARE.

UNS. 104 E. 23

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

MEMOIRES

DU

COMTE

DE

RANTZOW.

TOME SECOND.

MEMOIRES
DU
COMTE
DE
RANTZOW,
OU

Les Heures de Récréation à l'usage de la Noblesse de l'Europe.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.
MDCCXLI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 JUN 1960
OF OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES DU COMTE DE RANTZOW.

AVant que de partir pour la Hollande, je fus rendre visite à Mr. le Duc de Richelieu. Je dis à cet aimable Seigneur que j'étois d'intention de brocher mes Mémoires, le plus succinctement que je pourrois, sur les évènemens de ma vie; que je craignois que le trait de la Cabale où je l'intéressois, ne parût me faire perdre le respect que j'avois pour tant & de si admirables qualités qui le rendoient le Seigneur du Royaume le mieux accompli. Au même instant je tirai de ma poche le Cahier où étoit décrite l'avanture du Grand Prêtre. Je la lus au Duc de Richelieu, qui me fit en pro-

pres termes cette réponce. Loin que ce trait me faſſe du déplaiſir, Monſieur, je vous avoue que je ne ſuis pas peu charmé d'apprendre que je ne ſois pas le dernier des gens de nom qui aient eu la curioſité de voir des choſes auſſi ſurprénantes.

Quoique je ne cruſſe pas devoir reſter longtems à Paris, mon Congé m'y retenoit d'un côté, & de l'autre quelques ſervices que j'avois à rendre à un Ami, m'y retinrent encore contre mon intention.

Monſieur l'Abbé de . . . dont je connoiſſois la Maiſon & les alliances diſtinguées, m'écrivit de Hollande qu'il arrivoit de la Pologne, & qu'il étoit prêt de paſſer en Angleterre, où il comptoit de reſter l'Hiver. Il me chargeoit de remettre à Madame la M. de . . . une Lettre, à condition de lui dire qu'il étoit actuellement en Ruſſie, ſous le ſimple nom de De Lobray, qu'il avoit pris en Pologne, n'y ayant eu d'autre caractère que celui de Gouverneur du Prince Lubomirski.

Cette Dame n'étoit point alors à Paris. Je fus contraint de l'aller trouver en Province. Sitôt qu'on ſut que j'étois en rélation avec cet Abbé, qui n'a pas eu le tems d'en rien garder du mauvais air, on me ſollicita à déclarer où il étoit; je voyois bien que c'étoit la tendreſſe qui parloit. Mais il falloit être fidèle à un Ami que l'amour avoit rendu malheureux. Je trompai le cœur de la Dame

qui

qui prenoit la plus tendre part aux nouvelles que lui donnoit ſon parent. Je lui dis fort confidemment qu'il étoit en Ruſſie. Je peſtois d'être obligé de ceder aux inſtances qu'on me fit de ſéjourner près de quinze jours dans cette Province. J'avois une autre Lettre à rendre à l'illuſtre & belle cauſe des malheurs de l'Abbé.

Avant que de partir pour la Province, j'avois été au Couvent de . . . On me dit que cette perſonne étoit malade. Comme je la connoiſſois déja pour lui avoir rendu pluſieurs Lettres de mon Abbé, j'étois ſenſible à ſa maladie plus que je ne l'aurois été pour les ſeuls intérêts que l'amitié inſpire de prendre à tout ce qui touche un Ami. Je l'aimois éperdûment; & je n'ai jamais ôſé lui dire, parce que je ne l'ai jamais vue que dans la triſteſſe & les larmes. A mon retour je retournai au Couvent, il n'y eut pas moyen de lui parler. Elle gardoit toujours la Chambre. J'écrivis à mon Ami, en Hollande, qu'il étoit le maitre de paſſer en Angleterre, & que bientôt je lui porterois moi-même la réponce aux Lettres qu'il m'avoit envoyées. L'Amour & l'Amitié me firent reſter à Paris juſqu'à ce que jeuſſe parlé à la belle captive, que plus de ſix ans de captivité n'ont pas encore fait mourir, parce que, me dit-elle, l'amour pour mon cher Abbé me fait toujours vivre avec la douleur que je ne ceſſerai jamais d'aimer. Ce ſont les dernières paroles que cette

aimable infortunée me dit entre les Guerteuſes qui l'accompagnoient.

Ravi d'avoir, avec une Lettre, de ſi conſtans témoignages à rendre à mon Ami, je partis de Paris, fort diſpoſé à me laiſſer ſurprendre par l'amour que me renouvelloit cette illuſtre captive toutes les fois que je la voyois. Au-lieu de paſſer par Calais en Angleterre, quelques affaires que j'avois à la Haye me firent prendre mon chemin par la Hollande.

Arrivé à Bruxelles, j'y fus voir les parens de Mademoiſélle F*** agée d'environ ſeize ans. Elle ne m'avoit paru qu'un enfant, en y paſſant la prémière fois que j'allois à Paris. Je fis en ſon honneur & gloire un peu plus que cet effort Poëtique; & puis c'eſt tout.

Faut-il que votre cœur ne ſerve encore à rien?
Ne rougirez vous pas de honte,
De n'avoir à ſeize ans, de quoi faire le compte
Que vous devez rendre d'un ſi beau Bien?
Votre tems, ſans Amour, ſe perd à pure perte,
Puiſſe en punition la prémière faveur
Rougir, de votre ſang, mon ardente Vigueur...
Je n'en parlerai point: Que ſoit choſe couverte;
Ma langue eſt très fidèle à garder le ſecret.
Je ne crains que mon cœur, pour me faire parjure,
Au cas qu'après ma mort on rouvrît la bleſſure,
Qu'y fait en ſe gravant votre aimable portrait.

Je ne fis que repaſſer à la Haye pour renouveller à Monſieur Ganſinot les aſſuran-

rances de mon eſtime & de la reconnoiſſance que je lui dois. Delà je retournai à Rotterdam m'embarquer pour l'Angleterre, afin d'y trouver mon Ami. Le vent & le trajet étoient d'accord pour me faire paſſer en peu de tems. Je trouvai mon Ami logé à la Jaretière près le pêle-mêle. En l'embraſſant, je lui dis qu'il avoit parfaitement bien fait de ſe loger au ſigne le plus éclatant qu'ait jamais donné Roi pour éterniſer ſon Amour ; qu'il étoit dans le cas d'aimer, & que je lui apportois de biens ſûrs gages de l'amour qu'on avoit pour lui.

Après nous être ſéché réciproquement les larmes que nous tiroient la triſteſſe & la joie, l'Abbé me narra avec un ſi grand ſérieux ſon Hiſtoire Polonnoiſe, qu'elle me frappa autant que ſon air grave. Elle me parut ſi liée, & ſi circonſtanciée, que je le priai de me la donner par écrit : plus je l'ai lue, & plus je l'ai trouvée intéreſſante.

Comme l'Abbé ne manquera pas de donner un jour ſes Mémoires, c'eſt lui faire un vol que d'anticiper ſur un ſi bel endroit de ſa vie. Quoiqu'il en ſoit, j'en ſerai quitte pour être tendrement grondé, lorſqu'il verra que j'ai fait publiquement uſage de ce qu'il vouloit tenir caché.

Avant que de me quitter, bien réſolu de repaſſer en Hollande où je le priai de ne me point accompagner, en faiſant toute la violence que ſe fait la plus forte amitié

tié dans la séparation de deux Amis, il me peignit en peu de mots le caractère de la Nation Polonnoise. Ce sont ses propres paroles, si je ne me trompe.

La Pologne a pour sureté politique, de se garder sans aucune apparence de sureté. Le Polonnois a généralement l'esprit ouvert. Il a la hardisse d'esprit, mais dans le dégré de résolution qui n'a point de consistance. Il a, dans le même dégré, la hardiesse de cœur, qui est le principe de la valeur. Qu'on en tire la conséquence. Il est propre au Polonnois d'aimer la dépense, le faste, & pour lui de vieilles nouveautés ont des charmes nouveaux. Si l'on tire la pauvreté du Païs, il n'y aura plus de Richesses. Elles s'y forment, avec peine, de la sueur du misérable Juif, du sang du pauvre Païsan, & de quelque gros semeur d'argent, qu'on aime la moustache dans le Toquai, & qu'on hait à la sortie du lit. C'est là le général. Le particulier mérite toute l'attention d'un honnête homme.

La Maison de Czartoriski peut bien le disputer à toutes les Maisons les plus relevées de l'Europe, pour la politesse, le bel ordre, & pour cette magnificence harmonieuse, où la noblesse, le rang & la personne semblent faire un même tout qu'on se plait à aimer, à chérir, révérer comme Prince, parce qu'on y voit toujours l'homme affable, officieux, & d'une humanité si ingénieuse, que la justi-

justice & ses rigueurs ne paroissent que sous l'autorité des Loix, & jamais selon le caprice, ou l'humeur. Ce n'est point distinguer du reste de la Famille, le Prince Palatin de Russie, que de dire, c'est là son caractère. Voila celui de son Auguste Epouse, la plus riche héritière du Royaume, en Biens comme en esprit. Elle étoit dans les douleurs des Petits-pieds, & c'est sur ce sujet que cette Pièce a été composée fort prosaïquement.

EPITRE.

Amour-propre sensé, la moitié de notre être,
Ne disparois jamais, lorsque tu dois paroître;
Fai nous tout embrasser, sous l'attrait des plaisirs:
De ton plus doux poison abreuve nos desirs.
La douleur est un rien, la peine n'est plus peine,
Quand tu nous fais aimer le poid de notre chaine,
Dans les bras des douleurs excitant notre espoir,
Tu triomphe en vainqueur du chagrin le plus noir.
Il n'est état affreux, point de peines terribles
Où l'on ne trouve en toi de remèdes sensibles.
Mais à me consoler je haï l'adulateur,
J'invoque l'Amour propre à séduire mon cœur.
Que n'est-il des vertus le soutien & leur aide!
Je n'irois autre part chercher d'autre remède.
Oui, l'Amour-propre a droit sur ceux de la vertu:
Lui seul en est le maître & le Juge absolu.
Lui seul le bien commun des hommes raisonnables
Fait vaincre d'un œil guai des maux épouvantables.
Aussi bien que le jour d'où naissent les couleurs,
Il éclaire les yeux de Rayons enchanteurs.

L'Amour-propre à l'Himen par mille attraits prépare
La vierge qui tient trop d'une innocence rare,
Il l'amorce, il l'enchante & l'abat aux momens
Où des plaisirs amers lui déchirent les flancs.
A ce conflict du corps avec l'ame éperdue,
Une Vierge se cherche & se trouve inconnue.
Elle conçoit, hélas! ô! quel mélange obscur
De plaisirs inquiets, pour un plaisir futur.
L'Amour-propre aplaudit à l'heureuse défaite
Où gagnent deux cœurs-un la victoire complette.
Mais quel coup vient frapper deux époux adorés!
Quel feu semblable au feu dont ils sont devorés!
L'un à l'autre attachés l'absence les arrache;
Plus forte est sa rigueur, plus elle les attache.
D'espoir & de désirs, l'Amour-propre à leur cœur
Offre un nouveau mélange & diffère un bonheur.
Plus il serre les nœuds, & plus il fait de peine.
Mais le tout bien compté, c'est une aimable chaine.
O! moitié de notre être, Amour propre absolu,
Sois donc toujours l'Ami qui n'a jamais déplu:
Sois notre espoir, nos vœux, & nos vertus ensemble:
Tout est bien sous tes Loix, lorsque tu l'y rassemble.
Pourroit-on s'égarer dans de nobles desirs,
Sur qui des cœurs bien nés reglent tous leurs plaisirs?
Vous Princesse accomplie, ouvrage où la Nature
N'emprunte rien de l'art que pour être plus pure.
Vous qui savez du Sexe épurer le devoir
Et joindre à ses apas l'Esprit & le savoir,
Vous reconnoissez-vous aux traits d'une peinture,
Où sourit la pudeur, & parle la Nature.
L'art ingénu d'ouvrir son cœur aux vérités
Efface au même tems leurs nobles duretés.
Que vos yeux par le cœur approuvent les louanges,
Qu'à juste titre on doit accorder aux mélanges
De douleurs, de plaisirs, qui réciproquement,

Con-

Concertent le bonheur dans un être pensant.
Un naufrage evité redonne un nouvel être,
Le plaisir continu le plus souvent est traitre.
Plus de plaisirs sans peine: Elle aide les douceurs;
La peine des combats fait le prix des vainqueurs.
Au-dessus des douleurs, le plaisir d'être Mère,
Prévaut de cent plaisirs sur une crise amère,
Mais est-ce bien à moi de toucher ce portrait?
Non: c'est à vos vertus à le finir parfait.
Princesse incomparable, esprit rare & sublime,
A tout autre que vous, parler douleur, est crime.
A certaine * Duchesse une Montre fait peur:
C'est, dit-elle, on y voit qu'à tout moment, on
meurt.
Qu'elle vienne à l'Ecole où les coeurs magnanimes
Savent comme le vôtre observer ces Maximes,
De se faire une Montre en comptant par Bienfaits
Elle même à la mort écriroit son procès:
Elle aimeroit en vous cette aimable habitude
D'unir à ses attraits les graces de l'étude.
Attentive à juger des choses pour leur prix,
La beauté se céderoit au mérite, à l'esprit,
Alors je cesserois, en parlant de médire,
Et contre la douleur, j'armerois la Satire.
Non! Princesse accomplie, objet des dons du Ciel,
Votre douleur m'est chère, & n'a rien de cruel.
Fort éloigné de faire une sombre peinture
De l'état où vous met l'ordre de la Nature,
Je crois qu'il n'est état plus heureux, ni plus doux,
Que celui de grossir les fruits d'un cher époux.
Quand on sait, comme vous, par la Philosophie,
S'élever au-dessus du médiocre Génie,

Le

* Madame de B***.

Le vrai peut parler vrai, sans changer de couleur
Et sans jamais gauchir dans la route du cœur.
L'aimable poids vivant que votre sein enferme,
Vous dit à petits coups qu'il approche du terme.
Il vous ouvre à la joie & touche à la douleur,
Que neuf Mois font aimer pour l'ouvrage du cœur.
Princesse, aimable objet à votre époux fidèle,
Donnez-nous tous les ans un auguste modèle
De Bonté, de Douceur, d'Esprit & de Grandeur,
Dons de Père & de Mère émanés de leur cœur.
Ferai-je d'autres vœux à la nouvelle Année?
Non, le Ciel remplit seul la haute destinée
Des Princes & des Rois qu'il fait pour gouverner.
Il forme leur mérite & le veut couronner,
Par un digne Amour-propre, en ces Métamorphoses,
Qu'Ovide auroit traité d'Epines & de Roses.

Mon Ami m'avoit donné cette Epitre sur la nature de la douleur & des plaisirs; je ne me contentai point de cette pièce, qui me plut autant qu'il disoit de fois n'être que le fruit de son estime pour la Princesse, à qui il l'avoit adressée. Je lui vo-lai cette Ode au jeune Prince Czartoriski.

Jeune Prince, heureuse espérance,
Pour remplir dignement le rang,
Que vous donne la Naissance,
Vous sentez de l'auguste sang,
Qui coule dans vos tendres veines,
Tant de qualités Souveraines,
Qu'en vous leur germe produira.
L'esprit, don de la providence,

Pèse

Pèse déja dans la Balance
Où votre cœur se pesera.

Empreintes en votre Visage,
De votre Ame les Qualités,
Qu'on peut désirer à votre Age,
Y font briller mille beautés.
L'œil vif, d'une douceur aimable,
Le front aussi haut qu'agréable,
L'Ovale & le Contour parfaits:
Voila les moindres avantages,
Qui sont de précieux Gages
D'autant de vertus que d'attraits.

Prince, votre Ame encore éclate,
Dans vos plus petites actions,
Dans votre Bouche tout y flate
Par de nobles expressions;
Un geste aisé les accompagne;
Il attache l'œil & le gagne.
A la parole il sert de Corps.
Tout est de Figures tracées,
Pour bien exprimer vos pensées
Par les doux charmes du dehors.

Ces fleurs, dans un âge si tendre,
Forment le plus brillant espoir;
On ne se lasse point d'attendre
Les beaux fruits qu'il fait concevoir.
Tous les jours vous en faites naitre
Qui précèdent ce qui doit croitre
Dans un âge plus avancé.
Une jeunesse si brillante
Ne peut pas tromper notre attente,
Où le Ciel s'est intéressé.

Puis-

Puisse-t-il, comme en votre Enfance,
En tout âge où vous passerez,
Répandre l'heureuse influence
Dont les Rayons sont admirés.
Digne Espoir d'un Auguste Père,
Cher objet d'une aimable Mère,
Puissiez-vous répondre à leurs voeux
Selon leurs hautes destinées,
Par une heureuse suite d'Années
Qui vous égalent à vos Ayeux.

Parmi les feuilles qui formoient le Manuscrit que mon Ami me donna, je trouvai cette Lettre à Monsieur de Saxe, Lieutenant-Colonel au service de S. M. P. Je crois que c'est contre l'intention de mon Ami qu'elle s'y est trouvée avec l'autre pièce qui la suit. Mais il n'en est pas moins vrai que le Grand Chancelier l'a fort bien reçue.

MONSIEUR,

„ L'Epigramme qui est insérée dans la
„ Lettre que vous allez lire, n'y tient
„ de place, que pour servir d'époque
„ aux nouvelles connoissances que j'ac-
„ quière dans ce païs. Je vis hier à War-
„ sovie mainte paires de Moines courir
„ par les Rues, un petit pannier à la main,
„ où il y avoit des Oublies de toutes cou-
„ leurs. Comme j'en vis de rouges, je
„ crus qu'ils alloient dire des Messes pour
„ la multiplication des Cardinaux. Il me
„ vint

„ vint même la penſée féminine, qu'on „ pouvoit bien les deſtiner pour des Car„ dinales. La choſe ne ſeroit point é„ tonnante. Ovide dans ſes Faſtes accor„ de aux Femmes cet honneur. Quoi„ qu'il en ſoit, Monſieur, ce petit ſpec„ tacle m'a fait naitre autant de penſées „ que j'ai vu de bigarures dans le petit „ pannier. Les Oublies violettes me pa„ rurent un aſſez noble aſſortiment pour „ évoquer du Purgatoire l'Ame des Rois, „ ſous les bonnes graces d'un deuil royal. „ Les blanches me ſemblèrent deſtinées „ pour l'Ame des Officiers qui ont ordi„ nairement pour partage la candeur „ dont le blanc eſt le Simbole. Je fus „ preſque tenté d'en faire la deſtination „ en même tems pour l'Ame des Vier„ ges; mais je ne ſai quelle condition „ eſt réquiſe pour une Virginité loyale; „ ainſi vaille que vaille, les Oublies blan„ ches ont été pour les Officiers, & les „ noires pour les Prêtres. Concluez de „ mon erreur, mon cher Ami, ce qu'il „ vous plaira : ç'à été là ma première „ imagination ; & la plus drole, c'eſt „ que je croyois que les Oublies jaunes „ étoient pour les Maris cocufiés. J'en „ vis très peu de cette couleur, d'où je „ concluois qu'il y avoit peu de Cocus „ dans la Ville. Voila ce que c'eſt que de „ tomber une fois dans l'erreur. J'aurois „ fait de ſuite mille faux jugemens. Mais „ heureuſement mon Hôte m'a éclairé

„ ſur

„ sur cette importante matière. La veil-
„ le de toutes les grandes Fêtes, m'a-
„ t-il dit, tous les Régimens monachaux
„ vont dans les maisons porter de ces
„ Oublies, & souhaitent grande dévotion
„ aux bonnes Ames, avec des biens pour
„ l'un & l'autre monde plus grands cent
„ fois que les grands désirs : après le
„ compliment on met quelque chose
„ dans leur Tire-lire, & puis ils s'en
„ vont. C'est-là un métier, Monsieur,
„ ce me semble, bien au dessous de la
„ profession d'un Chrétien. Je le crois
„ pourtant beaucoup moins blâmable,
„ que celui de trafiquer sur des Autels de
„ cette marchandise légère. Ce qui me
„ donne sujet de rimer ce que j'en pen-
„ se, de cette manière.

„ A large main le Moine offre à chaque maison :
„ Que la bénite Espèce est généreuse en Oublies !
„ Adorez, Polonois, la main qui fait le Don :
„ Elle le peut en Dieux changer dans les Hosties :
„ Le prix de l'Univers vaut moins que la façon.
„ Hé ! peut-on trop payer, si ce n'est pas folies !

„ Si les Moines de Warsovie, pour jouer
„ pièce aux étrangers, en ces grands
„ jours de Fête, portoient leurs Oublies
„ dans des vases d'Or ou de Vermeil,
„ on croiroit, Monsieur, toute la Ville
„ à l'agonie. Mais que peut-on s'imagi-
„ ner d'auguste, en ne voyant que des
„ panniers ? Je vous avoue, mon cher A-
„ mi,

„ mi, que cela m'a fait ſouvenir, qu'on
„ n'a pas mal trouvé, d'embellir le bon
„ Dieu des grands jours de tout ce qui
„ peut orner la belle Gorge d'une Fem-
„ me, ou ſa petite Oreille fine, qui rou-
„ git avec agrément du poids & de l'éclat
„ des Pierreries. Une Femme, en cette
„ parure, eſt une Femme de jour, &
„ plus elle a de Diamans & d'atours, &
„ plus le jour eſt ſolemnel. La nuit ſou-
„ vent ce n'eſt qu'un Chiffon: ainſi la
„ parure fait valoir les choſes. Ne nous
„ étonnons donc plus, ſi l'on met la
„ nuit nos petits bons Dieux en robe de
„ chambre, & ſi lorſqu'il y a Bal à l'E-
„ gliſe, on les pare avec la même ma-
„ jeſté que la fameuſe Péliſſier le fit un
„ jour à l'Opéra de Paris, aux dépens de
„ Du Delitz, Juif aſſez célèbre pour vous
„ être connu. N'allez pas croire, Mon-
„ ſieur, que je veuille blâmer notre Eſ-
„ pèce. J'aime au contraire à la louer
„ d'avoir l'admirable bon-ſens de niper
„ & d'ajuſter le Créateur de l'Univers,
„ ſous les Loix du bon goût du ſiècle.
„ Adieu, portez-vous bien.

POT-

POT-POURI,

Sur la nature des Vœux de la nouvelle Année à S. Ex. Mr. le Comte Saluski Evêque de Culm, & Grand Chancelier du Royaume de Pologne.

Je confeſſe nuement qu'en matière de vœux,
Je ne crois rien du tout de plus miſtérieux.
A force de penſer cependant, je découvre
Que depuis les Fauxbourgs, juſqu'aux portes du
Louvre,
Dans tant de mouvemens différemment ému,
De différentes mains différemment reçu,
Chacun prémièrement rend hommage à la mode,
Et ſolemnellement veut ſe rendre incommode.
L'uſage eſt introduit par de chères erreurs
Hé! pourquoi, dira-t-on, s'en priver des douceurs?
Les tendres ſentimens en pur Or on les file;
On diroit que ce jour purge toute la bile.
Je ne contredis plus: Qu'on trafique de Vœux,
Par qui l'on ſe parjure en ſe moquant des Dieux,
Que le nom d'Amitié, de Reſpect & d'Eſtime,
Mille fois profané ne faſſe pas un Crime,
Qu'un fourbe déguiſé vienne baiſer la main
De celui qu'il voudroit voir en poudre demain;
J'y conſens, je le veux; ce ſont là mes maximes:
Je ſuis bon Jéſuite: elles ſont légitimes.
Le crime en ſe cachant eſt la moitié vertu,
Et c'eſt lui faire honneur d'en ſembler revêtu.
Sans aller recourir à l'Hiſtoire inſtructive,
Un Chrétien peut règler comment il faut qu'il vive.
Il eſt vrai que les Grecs & les Sages Romains

Ont

Ont été ſous leurs noms mieux que nous des Chrétiens.
Cependant un Chrétien qui croit de foi pratique,
De ſes brocards malins la maligne Chronique
L'épargne avec reſpect, & l'admire & ſe tait.
Du pouvoir de la Foi, c'eſt la le moindre trait.
Après avoir des vœux critiqué l'étalage,
Il me ſiéroit fort mal d'en vouloir faire uſage.
Cependant ſi j'avois à former des ſouhaits,
Et qu'on pût ſans douter attendre leurs effets,
Senſible admirateur des vertus éminentes,
Celles de Saluski * demeureroient parlantes,
Autant que l'Univers a de tems à durer.
C'eſt trop peu que mes jours pour les bien révérer.

Mon Ami ne ſera pas indiſpoſé contre moi pour avoir fait parade de ſon bien; il ne pourra que s'offencer de ne les pas voir dans l'ordre qu'il auroit convenu de les mettre. C'eſt pour ma ſeule ſatisfaction que je les coud à mes Mémoires, le trouve mauvais qui voudra, pourvu que celui, à qui il appartient, ne deſapprouve que le trop d'eſtime que je fais de ce qui me vient de lui.

La Lettre ſuivante fut imprimée à l'occaſion d'un de mes parens qu'on lui offroit à conduire. Il accepta cette pénible charge, jusqu'à ce qu'on eût trouvé un Gouverneur.

* Ce généreux Prélat forme à ſes dépens une Bibliothèque publique à Warſovie.

LETTRE

D'un Gouverneur au Père de son Elève.

Emollit Mores nec finit esse feros *.

„ JE ne me défends pas, Monsieur, de „ vous donner succinctement par écrit „ la manière avec laquelle je conduis „ Mr. votre Fils. Mon attention à le „ former aux désirs des hautes idées „ qu'inspirent sa naissance & son rang „ suppléra au défaut de ces qualités uni- „ verselles qui sont nécessaires à un Gou- „ verneur.

„ Je ne suis pas à m'appercevoir, que „ votre Fils, Monsieur, aime fort à se „ distinguer du nombre de ceux de son „ rang, que quittent & prennent du mé- „ rite à proportion que leur Garde-robe „ est riche & dorée. Il ne se passe point „ de jour qu'il ne donne des marques „ nouvelles d'un esprit ouvert & vif, qui „ promet d'avancer promptement dans „ le chemin que tient un génie supérieur. „ Mais à son âge, je regarde les plus „ belles dispositions comme des tendres „ fleurs dont l'espoir est fragile. Tout „ ce que je me propose de meilleur à „ faire, c'est de suivre ce qui est aisé, „ &

* Une bonne Education adoucit les Mœurs, & rachète l'Homme de sa condition brute.

„ & ce qui paroît ne pas devoir coûter
„ de peines, comme s'il étoit difficile.
„ Bien éloigné de lui inspirer à tyranni-
„ ser l'estime par l'éclat bruiant d'une
„ Vertu sauvage, je le ramenerai des i-
„ dées les plus abstraites de la Philoso-
„ phie à l'humeur sociable avec tous les
„ honnêtes gens.

„ Nous sommes convenus, Mr. votre
„ Fils & moi, Monsieur, que le prémier
„ fruit qu'on recüeille de l'éducation,
„ est de savoir ce qu'il faut faire pour
„ être instruit. Le respect, la docilité,
„ l'estime & l'amour doivent être l'A-B-
„ C. d'un Elève, fut-il le Fils même du
„ Sultan héréditaire. C'est, je l'avoue,
„ se faire payer en monnoye au prémier
„ titre. Mais un homme né avec des
„ sentimens, n'en donneroit point de faus-
„ se pour de bonne, les devoirs sont ré-
„ ciproques.

„ Un Gouverneur bien convaincu que
„ l'éducation est l'étoile qui cause pres-
„ que seule sur nos jours de bonnes, ou
„ de mauvaises influences, respecteroit
„ sous les Loix de la bonne grace & du
„ bon goût, jusqu'aux plus petits défauts
„ de son Elève. Il prendroit son tems
„ pour l'en corriger. Il éviteroit de
„ prendre le ton indiferent de ces pédans
„ d'importance qui n'aiment jamais mieux
„ qu'à censurer en belle compagnie. L'A-
„ mour-propre hait l'aigreur: il ne le
„ faut point aigrir par un endroit aussi

 „ pi-

„ piquant que de le faire rougir devant „ trop de témoins. La correction de „ choix, d'occasion & de lieu, ne touche „ au caractère le plus revêche que pour „ le transformer en reconnoissance de „ l'avoir ménagé. On apprend par-là à „ de jeunes Esprits à compter à loisir ce „ que c'est qu'un reproche bien fondé, „ à devenir délicats à n'en plus mériter. „ Le désir d'éviter les rechutes après „ cela suit de bien près, dans un Elève, „ l'envie d'être plus parfait. C'est par-„ là qu'un Gouverneur prouve qu'il aime „ d'un amour qui réprime en aimant, & „ qui aime véritablement en réprimant. „ Moins chargé de Latin, que rompu „ dans l'usage du monde choisi, il ma-„ nieroit délicatement l'esprit & le cœur „ de son Elève, pour le faire accorder „ à l'unisson, à cet harmonieux ensem-„ ble qui s'entre-soutient dans un con-„ cert.

„ Vous ne le désavourez pas, Mon-„ sieur, ce parfait bel accord est essen-„ tiellement nécessaire. L'esprit saisit les „ objets, les peint, les compare, les „ touche, & le cœur ne fait que suivre. „ A ce caractère on reconnoit l'esprit „ d'avec l'imagination, qui, quand elle „ n'est pas bien reglée, peint sans cou-„ leur & égare le cœur, qui est toujours „ ouvert aux traits changeans d'un ou-„ vrage où brille la variété. On n'est pas „ le maitre de conduire tous les esprits

„ par

„ par des dégrés uniformes. On ne les „ fait que préparer à une certaine juſ- „ teſſe générale. On y réuſſit moins bien „ dans les Collèges que dans l'éducation „ domeſtique, malgré le ſecours de l'é- „ mulation qui n'y eſt pas d'une médio- „ cre utilité. La raiſon en eſt claire, „ c'eſt qu'on fait plus attacher la jeuneſſe „ juſqu'à la Logique, à un beau mot, „ qu'à la penſée & qu'au tour de la pen- „ ſée, où l'on veut aujourdhui la juſ- „ teſſe & l'exactitude. C'eſt à quoi doit „ le plus s'occuper un Gouverneur dans „ la tranquilité domeſtique, où rien ne „ le doit diſtraire des ſoins dont il eſt „ chargé. Ce n'eſt point un Régent de „ Sixième ou de Rhétorique qui enſeigne „ le public. Il tient la place d'un Père „ qui inſtruit ſon Fils. Ce n'eſt plus la „ Férule de cuir d'un Jéſuite, ou une Lan- „ gue de drap rouge pendante au men- „ ton, qui doit être l'objet du châtiment: „ c'eſt l'amour d'un Père qui retranche „ des plaiſirs, ou les diffère. La recom- „ penſe n'eſt pas non plus le prix d'une „ image pour l'éxemption du fouet. C'eſt „ la Vertu qu'on doit propoſer. Elle a „ ſes petites branches de Laurier pour „ couronner les Enfans. On leur fait „ enviſager l'amour de leurs parens, d'où „ prennent leur ſource tant de petites „ douceurs qu'on fait valoir à propos: „ inſenſiblement on conduit un jeune „ homme ſur le Trône où préſide l'a-

„ mour, pour aimer tout ce qui est aimable; on a soin de mettre l'esprit de la partie, pour faire aimer au cœur constamment & avec choix. La raison, le bon-sens, de même compagnie, écoutent, conseillent, pour étudier de concert la vertu, la démêler d'avec le vice, suivre les règles certaines de la première, & se mettre en garde contre les attraits séduisans du dernier.

„ Parce que l'homme ne voit rien que par les yeux de l'intérêt ou de l'amour-propre, je représente la Vertu à Mr. votre Fils, aimable, autant qu'elle fait couler des jours heureux & longs, qu'elle est la Mère nourice de l'amour, du respect, de la vénération & de l'estime. Je lui peins le Vice sous ses bisarres couleurs, trainant toujours à sa suite, les remords, les maladies, une mort prématurée, le mépris & l'horreur de tous les honnêtes gens. Intéresser le cœur de la sorte par la santé, la réputation & la vie, c'est lui faire sa cour en petit deuil. On n'a par ce moyen presque plus besoin de froncer le sourcil pour faire gouter, pour douceur, l'amertume de la Morale la plus austère. Son austerité fait éclore des fleurs par-tout où nous passons, & nous mène dans les voies de la Religion, au milieu de l'odeur qu'elle respire. Nous commençons & finissons chaque jour par la lecture des Livres Saints.

„ Cet-

„ Cette occupation n'emporte pas une
„ heure de la journée. Mais à mon avis,
„ rien n'est mieux emploié que d'appren-
„ dre à savoir s'en tenir soi-même sur un
„ sistême qui fait tant de bruit parmi tou-
„ tes les Nations. Dans une cause qui
„ ne regarde que chaque homme en par-
„ ticulier, pourquoi la donner à plaider
„ à un autre? Nous avons la Loi. Son
„ institution est pour tous. Elle est
„ particulièrement pour les simples, afin
„ de confondre la sagesse & l'esprit du
„ monde. A qui donc a-t-on droit de la
„ défendre? Bien persuadés que c'est Dieu
„ lui-même qui nous parle dans ses Livres
„ Sacrés, nous suivons avec respect l'or-
„ dre & l'esprit de sa Loi, qui nous en-
„ seigne à être heureux, sous la seule pei-
„ ne d'être doux, humains, patiens & sans
„ affection pour les plaisirs déréglés. A-
„ vant J. C. on donnoit le nom de Sages
„ à ceux qui pratiquoient ces vertus, par
„ la seule vanité de se distinguer. Et au-
„ jourdhui passera-t-on pour fou en les
„ pratiquant, parce que Dieu nous com-
„ mande de les lui dédier? Que l'homme
„ est peu raisonnable, quand il préfère
„ plutôt de servir comme un esclave sous
„ l'empire de l'opinion, que d'obéir à
„ un Dieu législateur qui a confirmé sa
„ Mission par des prodiges étonnans &
„ qui subsistent encore.

„ On demande une approbation uni-
„ verselle pour faire une Vérité morale.

„ En fût-il une jamais plus univerſelle que „ l'oppreſſion des Juifs diſperſés par tou- „ te la terre? Ils ont bien été faits eſ- „ claves autrefois. C'étoit la punition de „ leur idolatrie? Mais aujourdhui ils n'i- „ dolatrent point; on ne peut plus le re- „ procher au Corps de la Nation. C'eſt „ donc pour le ſeul crime d'avoir cruci- „ fié J. C. dont ils ſont ſur la terre témoins „ vivans de ſa Divinité. Hé! que l'on „ eſt inſenſé de les mépriſer, & de les „ oppreſſer! Leur commerce ſeul les fait „ ſoufrir: & ce devroit être leur Réligion „ & la nôtre qui ne peuvent ſubſiſter l'u- „ ne ſans l'autre. Combien eſtimeroit- „ on un témoin qui ſerviroit à nous faire „ gagner notre cauſe. Avouons qu'il ne „ faut pas compter ce ſiècle pour le pré- „ mier, où notre pauvre Eſpèce radotte. „ S'il y avoit un grain de foi dans le mon- „ de, on ne craindroit point cette Na- „ tion, qui ne peuple que pour faire plus „ de temoins à la vérité que nous cro- „ yoions foiblement. Les Puiſſances ſe „ défient d'un peuple le plus nombreux „ de l'Univers.

„ Le plaiſir n'eſt pas médiocre, Mon- „ ſieur, de trouver en Mr. votre Fils un „ cœur épris & charmé du ſiſtême admi- „ rable de la Morale Evangélique. Nous „ nous donnons bien de garde d'avoir u- „ ne vile ſoumiſſion pour les préjugés, „ ſource funeſte de l'injuſtice & de ſes „ horribles ſuites. Nous aprenons mê-

„ me de la bouche de J. C. qu'il ne faut
„ condamner perſonne, pour n'être pas
„ condamné. Et nous croyons être bien
„ fondés à rejetter l'opinion impie qui diſ-
„ pute à Dieu l'empire des Conſciences.
„ Ce n'eſt pas ce préjugé-là ſeul que nous
„ rejettons; nous avons encore bien plus
„ de droit à ne pas nous ſoumettre à ce-
„ lui qui nous aſſervit à la fantaiſie d'une
„ eſpèce de Jupiter incarné, dont la bou-
„ che eſt un foudre prétendu, ſous le-
„ quel toute créature doit demeurer é-
„ craſée. Ce préjugé, n'aura-t-il pas le
„ ſort des anciennes Opinions? N'en
„ viendra-t-on pas à rendre hommage au
„ ſens commun, qui accuſe également tou-
„ tes les Nations de demeurer ſervilement
„ attachées au joug des préjugés de naiſ-
„ ſance? En effet n'eſt-ce pas avoir les
„ mêmes vertus, ou les mêmes défauts?
„ Un Juif a-t-il tort de mourir Juif lorſ-
„ qu'il ſuit aveuglément le préjugé de ſon
„ Père? Un Chrétien, qui ne croit que
„ par préjugé, de bonne foi a-t-il bon-
„ ne grace de vouloir convertir un Ma-
„ hométan qui jouit des mêmes droits de
„ lui oppoſer préjugés à préjugés? Mais
„ un Chrétien éclairé, humble comme
„ ſon Législateur, & ne ſe ſervant que de
„ la voie de l'exhortation, qui démon-
„ tre le meilleur chemin pour le ſalut,
„ en prenant pour ainſi dire, la Carte de
„ tous les préjugés à la main, eſt cenſé n'en
„ plus avoir; il rejette tout ce qui vient

„ de l'homme; & la parole de Dieu pu„ re & simple le fait triompher de l'élo„ quence humaine. Persuadez qu'on ne „ peut faire de faux pas dans une route „ si droite, quoique longue, nous faisons „ passer en revue toutes les Religions.

„ Au travers de mille basses puérilités „ de la Religion Musulmane, il y a de „ la vérité à démêler. *Ce sont des impos„ teurs*, (dit Mahomet, au Chapitre *de „ la Mouche à Miel*), *qui font accroire „ qu'un homme puisse se charger des péchés „ d'un autre: chacun en l'autre monde ré„ pond pour son propre compte.* La Reli„ gion Juive est toute charnelle. Il ne „ soupire, ce peuple infortuné, qu'après „ un Messie, l'épée à la main. Quelle er„ reur, & quelle odieuse politique! La vraie „ gloire est de triompher des passions hu„ maines, de s'en rendre le plus libre „ que l'on peut. J. C. sa Doctrine & sa „ vie nous l'apprennent. La Religion „ payenne est folle. Dans l'obscurité sa„ crée aux préjugés, on immole à une „ figure grotesque, un homme son sem„ blable. Quelle extravagance! Nous ne „ passons pas si légèrement sur l'impor„ tance de notre Religion. Comme elle „ est la seule qui soit distinguée par le „ caractère de la vérité, nous emplo„ yons tout ce qu'a de plus fort l'incré„ dulité, pour la faire triompher de l'in„ crédule. Qu'y a-t-il de répugnant en„ tre la parole toute puissante de Dieu

„ &

„ & ſes effets. Que la Terre ſe faſſe;
„ elle eſt faite. Qu'il ſoit créé dans le
„ ſein d'une Vierge le ſauveur du Gen-
„ re humain, ſous la figure d'un homme
„ législateur: la Parole, ou le Verbe é-
„ ternel eſt fait homme. Dieu, qui n'eſt
„ qu'eſprit, peut-il paroitre autrement à
„ des corps?

„ Mais dira-t-on, il auroit été bien
„ plus aiſé de tranſporter Jéruſalem à
„ Samarie, & Samarie à Jéruſalem, com-
„ me il pourroit encore faire paſſer Paris
„ à Pontoiſe. Le peuple auroit été plus
„ frappé d'un prodige ſi ſenſible. Les
„ Miracles que J. C. a opérés, & qui ne
„ ſont contredits de pas un Hiſtorien con-
„ temporain des Evangéliſtes, prouvent
„ ſuffiſamment ſa Miſſion divine. De
„ pauvres Pêcheurs qu'il choiſit pour ê-
„ tre ſes Diſciples, font ce me ſemble
„ des Miracles qui égalent ceux de leur
„ Maitre. Sans autre ſcience que celle
„ d'avoir vu les prodiges de leur Légis-
„ lateur, ils deviennent les Docteurs de
„ la Loi, la prêchant avec cette aſſuran-
„ ce intrépide que peut ſeule donner la
„ vérité.

„ Des impoſteurs veulent bien en im-
„ poſer; mais l'impoſture n'a jamais eu
„ le moindre trait de cette magnanime
„ généroſité qu'ont ſcêlée de leur propre
„ ſang tous les Apôtres. Mais dira-t-on
„ encore, il eſt indigne de Dieu de s'être
„ expoſé à ſouffrir. Que n'imprimoit-il

„ dans

„ dans les cœurs de tout le Genre hu-
„ main, sa Loi, une Loi immuable? Vo-
„ tre parole soufre-t-elle, lorsque vous
„ vous plaignez de la plus forte dou-
„ leur? Dieu n'a point souffert dans J. C.
„ L'homme seul a éprouvé en lui ce qu'il
„ est digne de l'homme de souffrir géné-
„ reusement. Ce n'est qu'un exemple que
„ Dieu a voulu nous donner, pour nous
„ résigner à la douceur, à la patience
„ & au passage de la mort que J. C. a
„ souferte comme homme seulement, &
„ pour nous racheter de l'esclavage des
„ passions humaines qui nous distraient
„ de l'éternité où J. C. nous conduit par
„ les mérites de son sang, en nous com-
„ mandant d'imiter sa vie, & d'être aussi
„ parfaits qu'il l'étoit comme homme.
„ Mais objecte-t-on de nouveau. J. C.
„ est ressuscité, je le crois, après cette
„ opiniatreté invincible de ces gens sim-
„ ples qui me l'ont assuré au prix qui
„ leur a couté la vie. Les Prophètes l'a-
„ voient prédit: la Prophétie est accom-
„ plie; mais il n'est pas concevable que
„ notre Ame séparée de notre corps puis-
„ ser subsister sans un attribut. La paro-
„ le de Dieu, qui ne peut pas tromper,
„ est le seul que je puisse vous offrir;
„ & votre sentiment intérieur que je vous
„ prie de consulter. L'immatérialité de
„ l'Ame est dans cette parole. Que tel
„ homme soit créé! Que tel homme meu-
„ re! Que tel homme ressuscite! Tout
„ cela

„ cela ne coute à Dieu que le plaiſir de
„ vouloir.

„ Ciceron n'a conſulté que ſon Ame
„ pour dire qu'elle étoit immortelle. *Il*
„ *n'y a rien dans les Ames*, dit ce ſage
„ Payen, *qui ſoit mixte*, *composé*, *rien*
„ *qui ſente venir de la terre*, *de l'eau*, *de*
„ *l'air ou du feu. Tous ces Elémens n'ont*
„ *rien qui faſſe l'intelligence*, *la réfléxion*:
„ *rien qui puiſſe rapeller le paſſé*, *prévoir*
„ *l'avenir*, *embraſſer le préſent*, . . . *l'Ame*
„ *eſt donc d'une nature ſingulière*, *qui n'a*
„ *rien de commun avec les Elémens que*
„ *nous connoiſſons.*

„ S'il n'aſſure pas préciſément qu'elle
„ ſoit immortelle, il le prouve claire-
„ ment. Socrate a penſé de même. Et
„ Deſcartes ne nous fait plus d'impreſ-
„ ſion, lorſqu'il dit, qu'il ne ſait pas ſi Dieu
„ ne nous a point voulu créer de nature
„ que nous nous trompions toujours. La
„ foi Chrétienne vient au ſecours de no-
„ tre ſentiment intérieur. La variété in-
„ finie de nos deſirs, qui ne font que ſen-
„ trechoquer & ſe détruire, ſans jamais
„ ſe remplir au dégré d'une félicité par-
„ faite, nous fait conclure, à notre ſa-
„ tisfaction, que nous ſommes nés pour
„ quelque choſe de mieux & de plus du-
„ rable que le bonheur paſſager de ce
„ Monde.

„ Nous aimons à nous interroger
„ nous-mêmes. Si nous le faiſons ſur la
„ Prédeſtination, avec le cœur droit,

„ nous

" dans les cœurs de tout le G[...]
" main, ſa Loi, une Loi immua[...]
" tre Parole ſoufre-t-elle, lorſ[...]
" vous plaignez de la plus fo[...]
" leur? Dieu n'a point ſoufert[...]
" L'homme ſeul a éprouvé en [...]
" eſt digne de l'homme de ſou[...]
" reuſement. Ce n'eſt qu'un ex[...]
" Dieu a voulu nous donner, à [...]
" réſigner à la douceur, à [...]
" & au paſſage de la mort q[...]
" ſouferte comme homme ſe[...]
" pour nous racheter de l'eſc[...]
" paſſions humaines qui nou[...]
[...]ernité où J. C. nous [...]
[...]rites de ſon ſang, en[...]
[...]nt d'imiter ſa vie, &[...]
[...]ts qu'il l'étoit comm[...]
[...]ais objecte-t-on de no[...]
[...] reſſuſcité, je le crois,[...]
[...]iatreté invincible de[...]
[...]es qui me l'ont aſſuré[...]
[...]eur a couté la vie. Les[...]
[...]voient prédit: la Proph[...]
[...]plie; mais il n'eſt pas c[...]
[...]notre Ame ſéparée de [...]
[...]ſubſiſter ſans un ar[...]
[...]Dieu, qui ne [...]
[...]que je [...]

qui a fait defcen-
Dieux du Ciel le
pour la commodi-
mette pas à rire
qu'il rencontre
faire defcendre
our le bien-être
li trois-quarts
encore au lit.
lités? La plu-
eut plus rien
baiffée, dans
ne n'eft plus
ce que l'on
olidement là

que c'eft un
longue Gé-
rs dans une
ous. Mes pa-
même appa-
otre intention
pas nous ériger
affe qui pourra.
ulement inftruits
ncipes fondamen-
gion, pour ne pas
ndre par les contes
nt faire la Monacail-
ons diftinguées, d'où on
par le fage confeil d'ob-
gles qui ont été faites
er du monde.

„ C

„ nous n'y trouvons rien qui nous y embar-
„ rasse. L'Univers est un Vaisseau que Dieu
„ conduit avec tout ce qui y est contenu.
„ L'homme plein d'orgueil en voudroit
„ avoir la direction. Voila ce qui le fait tant
„ disputer. Mais l'homme raisonnable
„ avoue que Dieu est le maitre de dis-
„ poser de tout : que comme simples
„ Créatures & inférieures aux Anges, &c.
„ nous avons sur la Terre, comme au
„ fond de cale, de forts médiocres em-
„ plois, dont nous devons nous contenter,
„ jusqu'à ce que nous puissions aller sur le
„ Tillac. Les petits enfans qui meurent,
„ ce sont les heureux Mousses qui ont le
„ plutôt bravé les orages & la tempête, &
„ qui montent jusqu'au haut du Perro-
„ quet.

„ Je ne veux point, Monsieur, pous-
„ ser plus loin cette allégorie, où je pour-
„ rois dire beaucoup de vrai, qui ne plai-
„ roit peut-être pas autant que la maniè-
„ re de s'exprimer naturellement. Sous
„ les Loix immuables de la Prédestination,
„ il faut le scandale de Judas pour ac-
„ complir le mistère de notre rédemption;
„ tel à la Guerre se fait tuer pour trois
„ sous, qui n'exposeroit pas sa vie pour
„ Dieu, si on lui donnoit un million. Ce
„ contraste dans l'homme nous passe. Il
„ y en a bien d'autres où il ne convient
„ pas d'être trop amoureux de la vérité.
„ La raison qui ne se soumet pas pour ce
„ qu'elle sent, sans pouvoir que mal l'ex-
„ pri-

„ primer, ne fait que des esclaves. Nous
„ croyons que le but unique de la créa-
„ tion de l'homme & de son Créateur, est
„ de rendre heureux tous les hommes;
„ la plus juste idée que nous puissions con-
„ cevoir de nos péchés, c'est de les trai-
„ ter de transgression de la Loi, qui mé-
„ ritent punition, mais qui ne blessent
„ point la Majesté de Dieu que rien ne
„ peut offenser, comme on ne peut rien
„ ajouter à sa gloire, autrement on lui
„ donneroit & on lui ôteroit, ce qui est
„ incompatible avec l'idée de l'indépen-
„ dance & de la suprême Souveraineté.

„ Que tous les hommes prennent de
„ bonne foi la raison pour juger de leurs
„ différends. Elle les mettra d'accord. Ils
„ recevront l'Evangile comme un rem-
„ part impénétrable contre la fougue des
„ passions qui blessent la bienséance &
„ les devoirs de la Société civile. Il n'y a
„ rien d'embarrassant, d'où l'on ne doive
„ revenir à ce sentiment universel: aimer
„ Dieu par-dessus toutes choses, & faire
„ à autrui ce que nous voudrions qui nous
„ fût fait. C'est la Loi & les Prophètes.
„ Le poignard tombe de la main du fa-
„ natique, & le laisse relever par la faus-
„ se politique. Le Fils rénonce aux mo-
„ tifs impies d'abandonner son Père, par
„ piété pour la Religion, dès qu'il rend
„ hommage à Dieu dans un Culte pur;
„ par-tout il se regarde membre de la So-
„ ciété des hommes, dont le plus vil en

„ ap-

„ apparence eſt auſſi utile que les parties „ de notre corps, desquelles la Nature à „ pris ſoin de nous ôter le hideux ſpec„ tacle.

„ Je ne déguiſe point à Mr. votre „ Fils, Monſieur, que ces cruautés „ de Chrétien à Chrétien font plus „ de Déïſtes, de Pyrrhoniens & d'A„ thées, que n'en pourroient faire des E„ coles publiques. Hé! pourquoi? pour „ la Réalité d'un HOC, ou l'explication „ d'un HIC, la Loi eſt au pillage, le „ Genre humain y eſt livré; & l'on ou„ blie, pour ce HOC & ce HIC, toute „ la Religion que J. C. a récapitulée à „ *aimer Dieu par deſſus toutes choſes &* „ *ſon prochain comme ſoi-même*. On quit„ te le grand chemin & le plus court qui „ conduiſe au Ciel, pour ſacrifier à la „ fureur de ſoutenir l'extravagance.

„ Parmi ceux de notre Religion, Mon„ ſieur, qui ont intérêt d'enſeigner le HOC „ réel à toute outrance, il s'en trouve „ un grand nombre qui conviennent „ qu'en tout cela nous pouvons le pren„ dre comme nous l'entendrons. Cet a„ veu ne me les fait pas regarder pour „ plus honnêtes gens, ſi j'en excepte le „ moment qu'ils emploient pour le dire, „ & où ils ceſſent d'être Hipocrites. Ils „ m'enhardiſſent ſeulement à vous dé„ clarer franchement mes penſées les „ plus cachées.

„ Je ne conçois pas comment un Deſ-

„ ſer-

„ servant, un Vicaire, qui a fait descen„ dre des milliers de Dieux du Ciel le „ matin à cinq heures, pour la commodi„ té des Artisans, ne se mette pas à rire „ à gorge déployée, lorsqu'il rencontre „ un Chapelain qui va faire descendre „ notre Créateur à midi pour le bien-être „ de son Prince, à midi trois-quarts „ même, si Madame est encore au lit. „ Qu'arrive-t-il de ces absurdités? La plu„ part de la jeunesse ne veut plus rien „ examiner. Elle donne, tête baissée, dans „ l'impiété; le Christianisme n'est plus „ qu'une imposture. Voila ce que l'on „ gagne à ne pas éclairer solidement la „ jeunesse.

„ Dans ce siècle on croit que c'est un „ honneur, de compter une longue Gé„ néalogie de mêmes Erreurs dans une „ Famille. J'excepte les abus. Mes pa„ rens, dit-on, ont fait de même appa„ remment; c'est bien notre intention „ aussi, Monsieur, de ne pas nous ériger „ en Réformateurs. Le fasse qui pourra. „ Nous nous sommes seulement instruits „ de la solidité des principes fondamen„ taux de notre Religion, pour ne pas „ nous laisser surprendre par les contes „ lucratifs que vient faire la Monacail„ le dans les maisons distinguées, d'où on „ la doit bannir, par le sage conseil d'ob„ server les Règles qui ont été faites „ pour se retirer du monde.

„ Outre cette utilité, on retire la con-
„ solation de ne point chanceler dans la
„ foi: on est en état de se garantir des
„ fausses opinions du siècle. On ne peut
„ qu'on ne se trouve dans le grand mon-
„ de quelquefois avec des Sectateurs
„ du Pirrhonisme, du Déisme, &c. De
„ nôtre Religion, comme on nous l'ap-
„ prend dans les Collèges, par sistême d'E-
„ tat; il n'y a pas bien du chemin à faire
„ pour nous obliger à ne rien croire. Mais
„ quand on en a pris une idée sublime, dé-
„ gagée de tout ce Galimatias qui la des-
„ honore, on court beaucoup moins de
„ risque de se laisser séduire.

„ D'ailleurs les rencontres sont rares, où
„ Gens spirituels & polis cherchent à
„ mettre la Religion sur le bureau. Pour-
„ quoi sonder en effet l'aigreur ou la foi-
„ blesse des esprits? Pourquoi ne pas
„ révérer ce qui fait l'ame de nôtre u-
„ nion dans le monde? Si le hazard nous
„ engageoit dans ces orageuses séances,
„ nous aurions recours à la politesse. Des
„ cœurs plus traitables que farouches s'a-
„ morceroient à notre urbanité. Nous
„ n'épargnerions rien pour détourner le
„ profane par l'enjoûment des choses du
„ monde. Si la chaleur & l'opiniatreté
„ insultoient à notre discrétion, nous
„ monterions sur les bancs, où le respect
„ pour la Divinité présideroit toujours.
„ Nous prendrions un Athée par sa pro-

„ pre

„ pre pensée, pour lui prouver qu'il ne
„ peut pas être Athée, & qu'il croit un
„ Dieu, malgré lui. En lui prouvant que
„ la matière ne pense point, ce seroit lui
„ faire la preuve que notre Ame est im-
„ matérielle; que ses opérations ne tien-
„ nent rien du transport d'un Lieu en un
„ autre.

„ Qu'en jugerez-vous vous-même,
„ Monsieur, n'est-il pas vrai que notre
„ pensée ne sort point du mouvement?
„ Autrement elle seroit ou le mouvement
„ même, ou son effet. Notre pensée n'est
„ ni l'un, ni l'autre, puisque le mouve-
„ ment n'est rien que le transport d'une
„ place en une autre place. Et le mou-
„ vement ne produit d'autre effet immé-
„ diat qu'une autre situation du mobile.
„ Notre Ame semble toujours tenir à cet-
„ te parole de Dieu, qu'*Elle soit créée*
„ *dans un corps où je veux habiter, comme*
„ *dans un Temple vivant sur la terre.*

„ Ce vouloir suprême, qui meut tout, a
„ gravé avec force ces sentimens dans
„ notre Ame, & il n'est pas possible qu'il y
„ ait un Athée, que dans ces Lotteries de
„ Petits-Maitres où il y va quelquefois du
„ bel-air d'être impie par nouvelle dé-
„ bauche.

„ On voit un Libertin * en public intrépide;
„ La honte par la main le conduit & le guide:
„ Il

* Boileau.

„ Il prêche contre un Dieu que dans son Ame il croit,
„ Il croit embrasser la vérité qu'il voit;
„ Mais de ces faux Amis il craint la raillerie
„ Et ne brave ainsi Dieu que par poltronerie.

„ Si notre Athée prétendu ne se payoit „ point de nos raisons, nous le renver„ rions militairement à César, qui disoit „ que le plus grand présent qu'il pouvoit „ faire, c'étoit celui de l'espérance. Il „ auroit fort mauvaise grace de prêcher „ sans mission pour nous faire des Prosé„ lites du néant. Je crois cependant qu'à „ la fin, nous ferions la paix, aux con„ ditions qu'il ne troubleroit plus la dou„ ceur & la dignité de nos espérances. „ Nous exigerions de sa complaisance de „ se ranger seul, à son bon-plaisir, au ni„ veau des Brutes, ou des Météores. A „ cette seule conclusion, l'amour propre „ qui lui avoit fait dire qu'il étoit Athée, „ lui feroit peut-être dire, qu'il ne vou„ loit que douter. Car voila où aboutit „ l'Athéïsme: faute de ne pas se rendre „ au fameux *Soit fait* de la création du „ Monde, les plus habiles gens ne font „ qu'errer. Il faut absolument en venir „ là pour la tranquilité de l'esprit. Il faut „ que nous ayons commencé. Nous trou„ vons là notre commencement: fixons „ y nos yeux. Le caractère de la Divi„ nité y est majestueusement peint. En„ vain reviendroit-on à la charge pour

„ nous

„ nous objecter que la coutume du païs
„ fait la croiance & la foi; qu'elle enfan-
„ te également des Chrétiens & des Juifs,
„ des Mahométans & des Payens.

„ Nous ne chicannerons point sur le
„ caractère, & la force des coutumes; la
„ raison est prudente de respecter ce que
„ Dieu veut nous cacher. Il faudroit ê-
„ tre Ange ou demi-Dieu pous approfon-
„ dir le privilège d'être élu Chrétien, par
„ préférence à tant & de si puissantes Na-
„ tions. Nous cèdons aux Savans de pro-
„ fession à rendre raison de cette Prédi-
„ lection, avec l'honneur de prouver claire-
„ ment combien il y a précisément d'an-
„ nées que J. C. a été crucifié. L'objet est
„ si digne d'éxactitude qu'on ne peut trop
„ s'étonner comment on ne s'accorde pas
„ sur un sujet de telle importance. "

„ Mais nous ne sommes point surpris,
„ Mr. votre Fils & moi, Monsieur, de
„ la difficulté qu'il y a d'accorder parfai-
„ tement les Versions des Livres Sacrées.
„ Que le Siriaque, le Caldéen, ou l'Hé-
„ breu soit la source. Que delà on aille
„ au Grec, du Grec au Latin, & du La-
„ tin aux Langues propres à chaque Na-
„ tion; il y a, on n'en peut pas douter,
„ sens de mots, sens d'Auteur, sens de
„ Traducteur, Génie d'Idiome, sens na-
„ turel & figuré, qui, à en juger par le
„ langage de nos jours, fait d'une même
„ Nation plusieurs Peuples différens. Le
„ sens allégorique, par exemple, se tire

„ du noble & du trivial, des Arts & des „ Métiers; & comme il n'y a jamais eu „ homme qui ait possédé parfaitement sa „ Langue maternelle, à plus forte raison, „ c'est une des plus étonnantes chimères „ dont on puisse se flatter, qu'un Traduc- „ teur ait le pouvoir d'être par toute sa „ Version également fidèle. Il faut être „ d'une hardiesse judicieuse, ne pas s'as- „ sujetir au mot-à-mot dans ces sortes „ d'ouvrages.

„ Après cela, qu'on se coupe la gorge „ pour le HOC réel, si le fanatisme a „ besoin de victimes. Pour nous, nous „ nous réservons le droit de penser par- „ ticulièrement, selon la belle définition „ de notre Eglise, qui signifie Universelle „ & Particulière. Nous ne prétendons „ la blâmer que pour l'honneur de la rai- „ son & des droits du Créateur de l'Uni- „ vers, qui nous défend de partager les a- „ dorations que nous lui devons.

„ Au reste, nous louons sa politique „ admirable, toujours à la portée de l'in- „ constance humaine, commode aux é- „ garemens des hommes, qui ne peuvent „ juger des Esprits célestes, sans y mêler „ l'alliage de leurs mouvemens & de leurs „ sentimens, quoique les pures lumières „ de l'Ame leur dictent que l'Esprit divin „ en est insusceptible. Nous trouvons „ que cette prodigieuse variété de culte „ en Noir, en Blanc, en Rouge, pour „ les heureux & les malheureux, est tout-

„ à-

„ à fait bien imaginée, afin de tenir l'hom-
„ me dans la bassesse & l'en consoler, rem-
„ plissant à merveille l'antipathie qui lui
„ est naturelle de reconnoitre quelque
„ chose au-dessus de lui. Mais il est pour-
„ tant vrai, que, comme dans le prix
„ des sentimens généreux, on estime plus
„ un homme qui loue avec sincérité les
„ belles qualités d'autrui, que celui qui les
„ dégrade par une noire envie, ainsi l'on
„ peut, à plus juste titre, approuver celui
„ qui a la générosité de reconnoitre en
„ la Divinité seule son suprême Supé-
„ rieur, & qui ne lui ôte rien de la ma-
„ gnificence de ses attributs, pour en ho-
„ norer un simple mortel.

„ Quoiqu'en papier, espèce de cours
„ & de mise sur la Religion, les hommes
„ aient aujourdhui, Monsieur, bien plus
„ de matériaux qu'il n'en faudroit pour
„ faire une seconde Tour de Babel, je me
„ suis cru indispensablement obligé de
„ vous déclarer mes sentimens dans un
„ emploi qui exige de la sincérité; dans
„ un emploi, où je dois former le juge-
„ gement d'un jeune Seigneur qui, en
„ voyageant, au prémier passage d'une Ri-
„ vière ou d'une Montagne qui sépare des
„ Etats, auroit raison de me dire: *Vous
„ m'avez, Mr., mal instruit, ce que vous
„ m'avez assuré vrai chez moi, est faux ici,
„ &c. Je voudrois du vrai de la même na-
„ ture, qu'il est vrai que le feu brule chez*

 „ *mon*

„ *mon Père, comme il lui est naturel de*
„ *bruler dans le quatre parties du Monde.*
„ *Il est indigne de mon rang de m'abaisser*
„ *aux grossiertés du peuple, j'avoue qu'il*
„ *n'est pas inutile de les connoitre, & d'en*
„ *faire un heureux artifice, quand on ne le*
„ *peut conduire que par-là; mais qui m'empê-*
„ *chera à présent que je voyage pour m'éclai-*
„ *rer, d'être ami du bon-sens & de la Rai-*
„ *son?*

„ Ainsi, Monsieur, il m'a semblé prendre
„ le meilleur parti de donner à Mr. votre
„ Fils une idée générale de la Religion, par
„ des principes les plus conformes à l'ap-
„ probation universelle. Il n'est pas possi-
„ ble, dans une simple Lettre, d'embrasser
„ une si vaste matière; le seul nom de
„ ceux qui ont mal pénsé, en la traitant,
„ suffiroit pour faire une Bibliothèque
„ choisie. Enfin nous prenons le Com-
„ pas; sitôt que nous avons rencontré le
„ centre de la circonférence, il est aisé
„ d'en faire le tour. *Aimer Dieu par des-*
„ *sus toutes choses, & faire à autrui ce que*
„ *nous voudrions qui nous fût fait, c'est*
„ *la Loi & les Prophètes.*

„ Voila le centre. Allons où nous vou-
„ drons, nos yeux rencontreront par-
„ tout, la Majesté, la Puissance, les plai-
„ sirs de Dieu, peints en mille couleurs
„ immortelles; & il y a peu de momens
„ en cette vie, où l'on ne trouve occasion
„ d'exercer la générosité du précepte de

„ servir son prochain comme soi-même. „ On ne peut contempler tant de merveilles dans l'Univers, sans l'admirer & „ en aimer l'Auteur. Les qualités les plus „ nobles d'une belle Ame sont toutes marquées au coin de la pitié pour les malheureux. On peut donc être tout ensemble excellent Chrétien & excellent „ homme du monde, lorsqu'on ne s'y attache que par la vertu, dont le véritable esprit inspire d'être sociable, „ officieux, & sincère ami de tous les „ droits de la Raison.

„ Tous les hommes ensemble forment „ une chaîne, où chacun tient pour quelque chose. Il n'y a pas à s'en dédire. „ Quiconque vient à la vie, la prend dans „ la plus sale complication de tous les „ Elémens; cette manière de nous former nous est commune à tous. Les „ deux extrémités de notre vie sont d'être, & de cesser d'être. Mais elles ont „ beau nous raprocher, nous travaillons „ tous à ne nous ressembler en rien. La „ Naissance s'estime par l'éclat des Noms: „ abus ridicule qui fait plus d'impression „ sur les petits esprits d'entre la Noblesse, „ que des belles qualités personnelles.

„ La mort n'est qu'un Phantôme, qui „ ne fait point de peur au vrai Sage, qui „ l'attend chaque jour de pied ferme; „ mais on ne cesse pas d'être sage pour „ soufrir un peu à ses approches, où elle

„ emploie la surprise. Ces fameux Ro-
„ mains l'ont prévenue, en voulant intré-
„ pidement cesser de vivre, mais ils n'a-
„ voient pas le dessein de mourir dans la
„ mémoire des hommes. C'est la plus
„ belle idée qu'on puisse inspirer à la No-
„ blesse, par les exemples de ces célèbres
„ actions; mais je suppose, Monsieur, que
„ Mr. votre Fils descende successivement
„ de Père en Fils de César, aura-t-il rai-
„ son de se prévaloir du nom de ce Grand-
„ homme. Non, vous conviendrez,
„ Monsieur, sans crainte de vous abais-
„ ser, que le mérite est purement person-
„ nel, quoiqu'il vous rende commune une
„ chose avec gens de basse naissance. Si
„ la Noblesse ne se met pas au-dessus de
„ la folie de ce préjugé, il n'y a pas mo-
„ yen qu'elle honore le nom de ses An-
„ cêtres, qui ne se sont annoblis que par
„ le mérite.

„ Je ne suis point du sentiment de ceux
„ qui ne veulent rien devoir aux Noms Il-
„ lustres. La flaterie n'a point de part
„ au juste discernement que je fais d'un
„ grand Nom dans un petit sujet. Tout
„ dénier aux descendans d'Illustres Ancê-
„ tres, ce seroit une sotte ingratitude; ce
„ seroit aller contre les maximes qui ont le
„ mieux servi les Etats, sous quelque Gou-
„ vernement que ce puisse être.

„ La Postérité doit, & ne refuse guère
„ une espèce de succession de reconnois-
„ sance aux descendans des Héros, qui ont
„ ris-

„ risqué leur vie & fait de belles actions
„ pour la Patrie. De simples Concitoyens
„ se piquent d'émulation. Ceux qui sont
„ intéressés à la gloire, par le propre es-
„ prit de leurs parens, devroient, ce me
„ semble, surpasser d'ardeur pour se distin-
„ guer & soutenir la réputation d'une fa-
„ mille, la faire croître en lustre, en
„ la faisant durer; car rien n'est plus mal
„ fondé que la prévention que l'on a pour
„ les enfans par le souvenir de leurs Pè-
„ res. Tout ce qui ne sert pas à la sou-
„ tenir, cette imposante prévention, tend
„ à déprévenir.

„ Quoique né d'un sang fort jaloux
„ d'être estimé par la distinction des Ti-
„ tres, je ne doute pas, Monsieur, que
„ vous n'approuviez ce mépris distingué
„ que l'on fait des personnes de qualité, qui
„ se recommandent moins par les Ver-
„ tus personnelles que par le bruiant récit
„ des Faits éclatans de leurs Ancêtres. La
„ partie la plus plus saine & la plus phi-
„ losophe de notre vie consiste à chercher
„ les Réalites. C'est à la Noblesse la pré-
„ mière à secouer le joug des chimères.
„ Sa distinction n'est pas pour porter un
„ habit chamaré. Plaisante manière de
„ se distinguer! Les Idoles sont couvertes
„ de Perles & de Diamans: & la terre
„ insensible au prix fantasque de ces bril-
„ lantes productions se les laisse ravir.

„ D'après ces saines idées, je ne ha-
„ sarde rien de trop, Monsieur, en ne

„ fai-

„ faiſant enviſager à Mr. votre Fils ſa naiſ-
„ ſance illuſtre que comme un poids qu'il
„ faut s'accoutumer à porter de jeune â-
„ ge par toute ſa peſanteur, c'eſt-à-di-
„ re, n'en plus charger ſes Ancêtres qui,
„ comme morts, ne ſont que de foibles
„ images ſans force. Il ne faut que
„ ſe plier adroitement pour porter ce
„ poids ſans peine: plus on acquière d'a-
„ dreſſe, plus on le manie noblement,
„ & moins le travail & l'occupation de-
„ viennent pénibles. Sans cette noble
„ gêne, qui courbe autant le Marquis &
„ le Duc en montant, que le Laboureur
„ & le Vigneron en deſcendant, chacun a
„ droit de faire parler Juvenal. *J'aime*
„ *mieux*, dit-il, *une bonne Bourgeoiſe que Cor-*
„ *nélie même. Oui! incomparable Mère des*
„ *Gracques, ſi avec toutes vos charmantes*
„ *qualités & pour dot, vous ne me payez que*
„ *de récits ennuieux des belles actions de vos*
„ *Ancêtres, allez, allez, je vous prie, compter*
„ *à d'autres les défaites d'Annibal & de Sy-*
„ *phax, où vous n'avez nulle part.*

„ De moins mauvaiſe humeur que Juve-
„ nal, nous permettrions volontiers au
„ Beau-Sexe de prendre part à la gloire
„ de leurs Ancêtres, par tel endroit qu'il
„ jugeroit à propos, pour ſe dédomma-
„ ger de la dureté des Loix qui lui ſont
„ moins favorables que contraires. Mais
„ d'un homme de condition on exi-
„ ge qu'il paye la Société en meilleure
„ monnoye,

„ Qu'en

„ Qu'en de vieux parchemins qu'ont epargné les Vers,
- - - - - - - - - - - - - - - -
„ Dites-nous grand Héros, esprit rare & sublime,
„ Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime :
„ On fait cas d'un coursier, qui fier & plein de cœur,
„ Fait paroitre en courant sa bouillante vigueur.
„ Qui jamais ne se lasse, & qui dans la Carrière
„ S'est couvert mille fois d'une noble poussière :
„ Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,
„ Quand ce n'est qu'une Rosse est vendue au hasard,
„ Sans respect des Ayeux dont elle est descendue,
„ Et va porter la malle, ou tirer la charue,
„ Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus,
„ Chacun respecte en vous, un honneur qui n'est plus *?

„ N'est-ce pas là le procès fait contre la „ Noblesse, qui ne veut vivre que de la „ gloire de ses Ayeux ? Graces à la poli- „ tesse & aux lumières du siècle, la plupart „ se laissent conduire par les seuls principes „ de la Vertu, qui les tient par la main pour „ la leur ouvrir au bien, & la leur fermer „ constamment dans l'occasion du mal. La „ Vertu porte la tête jusques dans les Cieux, „ mais elle a les pieds sur la Terre. On peut „ la reconnoitre à ses traces, la suivre : elle „ nous donne de ses leçons en public, „ elle nous les répète cent fois au Cabi- „ net, si elle trouve notre inclination re- „ belle, elle nous encourage à lutter „ contre notre propre cœur. Elle ne rend „ point le bon-sens brusque, intraitable ; „ mais elle le rend amoureux de la véri- „ té, & courageux pour la défendre. Elle „ lui

* Boileau.

„ lui apprend à tout examiner sans pré-
„ vention & avec réflexion. Tout passe
„ par l'examen de ses yeux. Selon ses
„ lumières, l'Opinion est le plus dange-
„ reux ennemi que nous ayons, & le
„ plus séduisant, par les formes différentes
„ qu'il prend. Avec elle on apprend à
„ jouir de soi-même & à ne rien faire que
„ bien. Elle blâme l'ostentation & la fa-
„ cilité. Tous les bienfaits qui partent
„ de ces motifs indiscrets sont désavoués
„ de la générosité. Envain tel se glorifie
„ d'être généreux, qui n'a que l'un ou l'au-
„ tre. Inutilement celui-là veut passer
„ pour brave, qui n'a d'autre valeur que
„ de brusques saillies de tempérament. La
„ réflexion, la prudence doivent délibérer
„ de toutes nos démarches, avec cet amour-
„ propre délicat qui fait le miracle de ré-
„ former l'humeur & le tempérament.

„ Je ne doute point qu'Epaminondas
„ ne fût né féroce & cruel. La nature l'a-
„ voit formé pour la Guerre. L'expérien-
„ ce, une attention universelle sur lui-
„ même & sur ce qui l'environnoit, lui fit
„ contracter ses sentimens généreux & son
„ humanité, qui sont les vraies Loix de la
„ Religion & de la Nature. D'une fierté
„ martiale, avec un Rival ennemi, qui lui
„ disputoit le prix de la victoire, il ne
„ cessoit jamais d'être homme ami. Vain-
„ queur, il l'étoit deux fois dans le mê-
„ me avantage sur son ennemi vaincu. Sa
„ bonté, sa douceur, sa compassion en-
„ le-

„ levoient le cœur au ressentiment, à la „ haine, pour y graver à leur place une „ reconnoissance immortelle. Fabrice en „ générosité ne cédoit point à ce Grec „ héroïque. Prudent, sans autre artifice que „ ceux qu'authorisent légitimement la „ Guerre, il chassa d'Italie l'indomtable Pyr„ rhus, contre lequel la force des Armes ne „ pouvoit rien qu'inutilement, en l'avertis„ sant que son Médecin lui faisoit l'offre „ infame de l'empoisonner. Ce sont là des „ traits de magnanimité qui perceront „ l'obscurité de l'avenir le plus éloigné, „ leurs charmes auront toujours plus de „ pouvoir sur les hommes qu'une féroci„ té hérissée sous la violence & la force.

„ Comme vous destinez Mr. vôtre Fils „ à la profession des Armes, je lui fais, „ Monsieur, envier de bonne heure l'hon„ neur d'y servir glorieusement. Je lui „ assure, sans crainte de le tromper, que „ la Guerre est une Ecole galante, où l'on „ apprend une Philosophie plus certaine „ que celle qu'on enseignoit autrefois sous „ le Portique. Le juste mépris qu'elle „ nous fait faire de la vie ne se prêche „ point sous le masque réfrogné d'un „ Stoïcien. Les leçons se donnent au son „ des Fanfarres & des Trompettes. D'un „ œil guai les Disciples de Mars regardent „ fixement la mort.

„ Je fais cependant observer à Mr. vô„ tre Fils, Monsieur, qu'il faut étudier „ l'homme dans soi-même, & s'y renfer-

„ mer

„ mer prudemment. Sous de grands noms „ il peut s'y trouver de grands vices ; & „ ce qu'on appelle résolution à la Guerre, „ fermeté, grandeur d'Ame, intrépidité, „ &c. n'est souvent que Félonie, ou Saillies „ Nationales. Il me sembleroit qu'il faut „ que toujours ces trois principales cho- „ ses soient intéressées à soutenir leurs „ droits, la raison, la valeur & la justice. „ La Raison veut qu'un Guerrier verse des „ pleurs où sa justice fait verser le sang. „ La Politique y trouve son compte ; „ qu'il soit d'une présence d'esprit intré- „ pide dans l'action, plein de feu pour „ animer le Soldat ; d'un air ouvert, qui „ tienne plus de la douceur & de la bonté „ que de la sévérité, pour s'assurer de la con- „ fiance du moindre Soldat ; poli de génie, „ doux dans ses mœurs, ce sont là, si je „ ne me trompe, les prémières dispositions „ pour devenir un Héros dans un âge plus „ avancé. Et je m'imagine une chose, qui „ n'est pas tout-à-fait un contraste, à en „ juger par les François, c'est que la con- „ versation des Dames est utile pour for- „ mer un excellent caractère d'homme „ de Guerre.

„ Un Officier, qui auroit été vingt ou „ trente ans de suite avec des Soldats, sans „ avoir parlé que de tems en tems avec „ des Officiers Généraux, je doute qu'il „ eût à la bouche bien souvent des paro- „ les polies. Rien ne sièd si bien à un „ Officier que la politesse, & l'on peut

„ dire

„ dire avec vérité que les Officiers sont
„ tout ce qu'il y a de plus poli. Aussi re-
„ cherchent-ils avec soin la fréquentation
„ des Dames. Je ne la défendrai pas à
„ Mr. votre Fils, Monsieur: c'est un dé-
„ lassement aussi utile qu'agréable. Le
„ mélange bien entendu de l'occupation
„ avec les plaisirs est le principe du bon-
„ heur. Tite-Live les unit ensemble par
„ une espèce de Société mutuelle, quoi-
„ que de nature différente. Les Egyp-
„ tiens, qui ont appris aux Grecs à se po-
„ lir, assuroient que l'Harmonie de l'Uni-
„ vers se formoit des embrassemens de
„ Mars avec Vénus.

„ Ces fictions ingénieuses inspiroient
„ l'homme à devenir laborieux sans être
„ ennemi de la Société, où sans contre-
„ dit le Beau-Sexe joue les rôles les plus
„ polis. Il n'y a point de Cavalier ga-
„ lant qui ne lui cède à bon droit la pré-
„ mière place. Nous lui devons le peu
„ d'esprit traitable que nous avons. L'An-
„ tiquité en avoit cette opinion. On at-
„ tribuoit les sciences aux Muses, la dou-
„ ceur aux Graces, l'Inspiration Prophé-
„ tique aux Sibylles. L'homme, sans de
„ fréquentes leçons de cette aimable E-
„ cole, reste toujours agreste & rude. Il
„ ne se rachete de cette condition sau-
„ vage que par la complaisante & spiri-
„ tuelle liaison qu'il sait ménager avec
„ les Dames. C'est la source charmante
„ d'où coule une éternelle succession

„ d'hommes affables & propres à figurer „ dans le grand monde. Là l'on apprend „ à parler avec agrément.

„ Les Dames sont elles-mêmes les ju„ ges nés de la belle expression, de la dé„ licatesse, & du tour de la pensée. Tout „ se débite dans un cercle de Dames choi„ sies, avec une aisance négligée qui en„ velope sous les charmes de la simplici„ té, & l'ordre irrégulier de la Nature, „ mille beautés que les savans ne peuvent „ imiter. Les Dames n'ont point le ta„ lent de tromper par l'art ennuieux des „ Sillogismes. Elles se laissent aller au „ gré du naturel que les graces accompa„ gnent. Elles ne font pas de fautes qui „ ne plaisent, & où il n'y ait à profiter.

„ A ces petits défauts marqués dans la Peinture,
„ L'esprit avec plaisir reconnoît la Nature.

„ L'amusement est noble, mais il y a à „ craindre de préférer le devoir à l'attrait. „ L'habileté est d'en sortir heureusement. „ Il y a pour le moins autant de bonheur „ & d'adresse à faire diversion à propos „ avec les plaisirs qu'avec la douleur & „ le chagrin. La jeunesse entendroit mal „ à traiter avec des puissances amies, si on „ ne lui apprend à s'en défier avec la mê„ me politesse d'un Courtisan habile qui „ étudie toutes les démarches d'un minis„ tère étranger, pour les accorder à la „ destination du sien. Comment s'y pren„ dre?

„ dre? L'art d'éviter les Naufrages est de „ pratiquer les Ecueils: le danger est dans „ le calme, comme il est dans la tempê„ te. Il vaut mieux, après tout, faire „ un heureux naufrage, & s'en retirer avec „ la gaieté du Triomphe, que de s'ex„ poser à se perdre par brutalité, dont il „ est difficile de revenir & qui fait brou„ ter l'animal, sans rien laisser digne de „ l'homme. L'habitude d'accoutumer ses „ yeux à toutes sortes d'attraits, éteint „ beaucoup de feu, qu'il est dangereux de „ vouloir étouffer sous la cendre.

„ Lire peu, ou point de Romans, si j'en „ excepte les *Mémoires d'un Homme de* „ *Qualité*; réfléchir beaucoup sur son état, „ & toutes les parties de sa Profession, où „ la Mathématique entre nécessairement „ & reveille l'esprit en l'étendant; étu„ dier le Droit des Gens, l'Histoire, &c. „ voila ce qui tient toujours un jeune esprit „ en haleine, & l'empêche de trop se dis„ siper dans les plaisirs qu'il seroit perni„ cieux de ne lui pas montrer. On ne „ peut trop tôt chercher à se détromper „ l'imagination susceptible de mille faus„ ses illusions. C'est le moyen de se fi„ xer dans le bon goût & la solidité des „ plaisirs.

„ A propos de plaisirs, c'en est un as„ sez sensible de pouvoir regarder d'un „ œil fixe l'épouvantail que Salomon plan„ te dans un si beau chemin, lorsqu'il dit „ que les Femmes sont plus amères que

„ la mort. . . . Que leurs maiſons ſont
„ la voye de l'Enfer qui conduit dans la
„ profondeur du trépas. Cet eſprit ſa-
„ ge, ſans doute, entend parler des Cour-
„ tiſannes, toujours prêtes à vendre fort
„ cher à tout venant le plaiſir avec les
„ douleurs. Nous les exceptons auſſi du
„ commerce de tout honnête homme.

„ Après la converſation du Beau-Sexe
„ choiſi, où l'on étudie les mœurs, je ne
„ crains plus, Monſieur, de permettre
„ à Mr. votre Fils de juger de lui-même
„ pour ou contre les caractères différens
„ qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire. Ce ne
„ ſera pas vous, Monſieur, qui me direz
„ qu'on devroit prévenir le goût d'un
„ homme, & ne lui faire obſerver que de
„ beaux tableaux. Le meilleur fruit qui
„ ſe tire de l'Hiſtoire, c'eſt l'uſage moral:
„ l'uſage politique n'eſt pas ſi généralement
„ utile, à moins qu'on ne ſe deſtine à jouer
„ quelque grand rôle dans un Miniſtère.

„ Pour l'uſage moral, on peut en fai-
„ re recueillir différens fruits en même
„ tems à un jeune Seigneur. Quand on
„ le laiſſe aller à ſon gré, pour juger de
„ l'action d'un homme, on remarque da-
„ bord ſi c'eſt ſon cœur qui décide, &
„ s'il décide juſte: Si le Vice lui plaît, ou ſi
„ la Vertu lui eſt indifférente, dans la pein-
„ ture qu'il a ſous les yeux. Si le com-
„ mencement d'un caractère vicieux lui
„ eſt agréable, il ne faut pas d'abord le
„ détourner pour ſi peu de choſe, il n'en

„ con-

„ connoitroit jamais les conſéquences.
„ Pour moi, je ferois mettre par écrit ce
„ trait favori, ainſi de ſuite, afin de lier
„ ſous un même coup dœil toute la con-
„ duite du perſonnage juſqu'à ſa plus no-
„ table chute. Je lui ferois remarquer,
„ par exemple, dans Tibérius Graccus Pe-
„ tit-Fils de Scipion, le plus Grand-hom-
„ me de la Rép. R. & digne de ſon ayeul,
„ par toutes les vertus que le naturel &
„ l'éducation peuvent donner, une mort
„ prématurée, ſuite fatale d'un excès
„ d'ambition. Nous ne lui deroberions
„ pas pour cela les qualités de ſon eſprit,
„ ſon éloquence, la ſévérité de ſes mœurs,
„ ſa libéralité, ſa compaſſion pour les
„ miſérables: mais nous blâmerions en
„ lui, trop de fierté, trop de hauteur &
„ trop d'opiniâtreté dans ſes réſolutions,
„ tous excès qui ne s'accordent guère
„ avec cette admirable ſoupleſſe qu'il a-
„ voit pour obéir avant d'être parvenu
„ au Tribunal. "

„ N'eſt-ce pas une merveilleuſe pierre
„ de touche d'éprouver le naturel d'un
„ jeune homme plus par le mauvais que
„ par le bon, car naturellement, n'en dé-
„ plaiſe à notre Amour-propre, nous ſom-
„ mes plus portés au mal qu'au bien. Il
„ faut donc plus éprouver l'homme par le
„ mal que par le bien, pour lui faire
„ aimer la vertu pour elle-même, & non
„ pas pour l'exemple ſeul, comme il ar-
„ rive lorſqu'on ne donne à la jeuneſſe que

 „ des

„ des traits d'un caractère vertueux.

„ Lorsque les choses ont deux faces, „ je soutiens qu'il est plus utile de les e„ xaminer à la rigueur dans un mort, „ que de risquer de les louer à faux. Par e„ xemple, quand César se couvre de son „ manteau, au moment de son assassinat, je „ n'aurois garde en expliquant ce passage „ à un jeune homme, de dire que c'est dé„ cence. Au-lieu d'accuser tendrement „ Brutus, *toi aussi mon Fils!* il convenoit „ à un César, pour soutenir le caractère de „ César à la mort dans une conjuration „ où toute résistance étoit inutile, de fai„ re éclater de plus grands sentimens, que „ la manière d'attester les bienfaits dont „ il avoit comblé le seul Brutus, en usur„ pant la souveraine puissance sur tout un „ corps libre. Le manteau sur la tête de „ César le fit prendre soi-même apparem„ ment pour une Femme par la tête, & „ la tête de Lucrèce ne lui fit pas oublier „ qu'elle étoit Femme par les pieds. Cet„ te aimable Héroïne veut mourir dans „ pudeur vivante! qui prend soin, au mi„ lieu des allarmes, de l'effroi & des „ coups de la mort, de garder la noblesse „ des attitudes que l'amour chaste a seul „ droit de connoitre.

„ Jaloux de connoitre toutes les parties „ de la belle gloire, & de distinguer les „ funestes chaînes de la fausse, Monsieur „ votre Fils, Monsieur, ne passe pas un mo„ ment de plaisir & d'amusement, dont

„ il

„ il ne faſſe l'application à cette ſcience
„ ſi néceſſaire à gens de naiſſance.

„ Si nous prenons de droit fil la vie
„ de Tite, le meilleur Prince qui fût jamais, nous ſouffrons après, en liſant
„ l'Hiſtoire de Néron, dont les prémiers
„ jours de ſon Règne étoient ſi beaux,
„ & ne promettoient rien moins que la
„ corruption d'un cœur qui auroit dû
„ faire honneur aux Leçons de Sénèque.
„ Mais peut-être auſſi n'eſt-ce que la faute de ce Précepteur ambitieux. Il avoit trop ſoin de ſa fortune, & ſa belle morale qui nous reſte, peut, en ſervant généralement à règler les mœurs,
„ ſervir auſſi à prouver qu'on dit le plus
„ ordinairement de bonnes choſes ſans
„ les pratiquer.

„ Un homme tel que Sénèque, amant
„ de l'Impératrice, poſſeſſeur de l'Empire dans la perſonne de l'Empereur,
„ poſſédant des Richeſſes immenſes, jouiſſant des plus belles maiſons de campagne, s'attachoit plus à l'art de ſe conſerver tant de Biens, qu'à ôſer avec une
„ confiance qui ne craint de rien perdre, graver avec une aimable violence
„ dans le cœur de ſon Elève tous les
„ traits de la vertu. Qu'à jamais ceux
„ qui ont ſoin de l'éducation des Princes
„ banniſſent toute vue d'intérêt. Que
„ peut-il leur manquer, s'ils réuſſiſſent à
„ faire un ſujet de la Vertu? Du caractère le plus pervers on en peut faire un

 „ ex-

„ excellent caractère, avec des ſoins ju-
„ dicieux, mais jamais intéreſſés pour ſa
„ propre fortune. Il n'eſt pas d'homme
„ qu'elle ne tente quand ſes attraits l'é-
„ blouiſſent de toutes parts; mais la Ver-
„ tu nous ordonne de combattre, &
„ n'oublie jamais à nous couronner.

„ Nous paſſons ſucceſſivement de la
„ converſation à mettre par écrit nos
„ ſentimens ſur le caractère des Héros
„ vertueux, ſur les caractères infames,
„ ou foibles, & réciproquement: cet-
„ te ſujetion rompt notre Stile, &
„ le polit. Inſenſiblement on devient fa-
„ milier avec la variété de l'expreſſion.
„ On en fait choix: on en goute la force.
„ On étudie les penſées, leur tour, leurs
„ graces & leur délicateſſe. Avec l'eſ-
„ prit net, la droiture du cœur, la liber-
„ té de la langue, la mémoire fidèle,
„ beaucoup d'attention à écouter parler,
„ & plus de ménagement pour ſes pro-
„ pres avantages que le célèbre Taurus
„ odieux à toute ſa Nation, parce qu'il
„ remportoit toujours le prix, il eſt im-
„ manquable que Mr. votre Fils ne plai-
„ ſe univerſellement.

„ On ſera charmé de le trouver éclairé
„ avec Clarke, Newton & Loke, em-
„ belli avec Ciceron & Virgile, ſavant
„ dans l'Hiſtoire Ancienne & Moderne,
„ inſtruit de tous les points de la Terre
„ par la Géographie. S'agira-t-il de la
„ Muſique, de la Danſe, ou de juger d'u-

„ ne

„ ne pièce de Théatre; l'art & la na-
„ ture lui ont formé le goût dès le Ber-
„ ceau. Si je ne sai quel dégoût vient
„ nous attaquer, & semble nous faire
„ plaindre & regreter le tems que nous
„ donnons à l'étude, nous allons à la
„ chasse. Ce robuste éxercice est l'ima-
„ ge de la Guerre: il fortifie le corps,
„ délasse l'esprit: un autre jour, nous
„ jouons à la Paume, au Billard, &c.
„ Tout ce qui tient, en un mot, au carac-
„ tère des ames bien nées, sert à nous oc-
„ cuper alternativement.

„ Vous pouvez vous flatter, Monsieur,
„ que le succès des belles qualités de Mr.
„ votre Fils surpassera infiniment votre
„ espoir, tout avantageux qu'il puisse ê-
„ tre; & quoiqu'en dise Tacite, que les
„ gens de Guerre ont moins besoin d'es-
„ prit que les gens de Robe, parce qu'ils se
„ servent moins de leur tête que de leurs
„ mains, où l'autorité leur tient lieu d'é-
„ loquence, vous le verrez avec le dou-
„ ble avantage, d'être sociable & savant.
„ Comme il n'y a rien naturellement de
„ plus léger, de plus agréable que la
„ conversation d'un Officier, qu'il varie
„ de mille avantures à travers desquelles
„ il passe sa vie, les dons de la Nature,
„ le secours de l'Art & de la Profession
„ assurent à Mr. votre Fils un prix beau-
„ coup au-dessus du médiocre. Long-
„ tems avant les occasions, il court à la
„ gloire d'une mort héroïque. Il s'ha-

„ bitue à traiter avec familiarité les idées
„ du Trépas. Prudent, réfléchiſſant, &
„ non téméraire, je ne crois pas qu'entre
„ les bras de la mort il changeât de vi-
„ ſage. L'expérience de chaque jour é-
„ coulé lui apprend que le tems, l'Horlo-
„ ge à la main, paſſe avec ſa vie comme
„ un éclair.

„ Ces Réfléxions le conduiſent aux
„ plus parfaits ſentimens d'honnête hom-
„ me, & lui font conſidérer de fort près
„ la vraie deſtination de notre vie, qui
„ conſiſte à fournir glorieuſement à la
„ carrière qui nous tombe en partage.
„ Très éloigné d'être mortifié d'appren-
„ dre par réfléxion, qu'il n'appartient
„ pas à lui ſeul, il ſe regarde avec joie
„ comme un être conſacré à la gloire &
„ à l'utilité de la Société civile. L'ha-
„ bitude à réfléchir ſur la mort lui four-
„ nit tout ce qui lui eſt néceſſaire, pour
„ ne rien emprunter d'un courage con-
„ vulſionnaire ou machinal, qui s'acquiert
„ à la faveur de la multitude, ou du gros
„ d'une Armée. La néceſſité de réſigner
„ un jour le dépôt de notre vie, lui fait
„ la douce violence, d'en vouer le Sacri-
„ fice à toutes les occaſions, où l'hon-
„ neur & l'intérêt public l'appelleront.
„ Perſuadé qu'une auguſte réputation eſt
„ un Sacrement que le public adore com-
„ me une idole faite par ſes propres
„ mains, il prépare ſon courage, il en-

„ ri-

„ richit ſon eſprit, ſous l'eſpoir de la mé-
„ riter & d'en jouir de bonne heure.

„ C'eſt bien dommage qu'il ſoit ſi ſou-
„ vent vrai, Monſieur, que les évène-
„ mens, & les grands emplois faſſent les
„ Grands-hommes! Si l'on pouvoit indu-
„ bitablement compter ſur la pruden-
„ ce, la ſageſſe, la pénétration, la ſa-
„ gacité du génie, la vivacité de l'eſ-
„ prit, Mr. votre Fils n'auroit pas be-
„ ſoin de faire ſa cour aux deſtins. Je
„ finis ma longue Lettre. Si j'ai le bon-
„ heur de n'être pas déſapprouvé, je
„ continuerai avec plus d'ardeur que ja-
„ mais à dédier mes ſoins à l'éducation
„ d'un Fils tout-à-fait digne de ſon Pè-
„ re. Je ſuis, &c.

Si je n'aimois pas à rapporter les choſes telles qu'elles ſont, j'aurois pu éviter je ne ſai quel déſordre que je me plais à laiſſer, dans le peu de liaiſon qu'il y a entre les écrits de mon Ami & de mes Mémoires. Mais telles que les choſes ſont arrivées, je me fais un plaiſir de les coudre.

La Lettre qui ſuit de mon Ami étoit adreſſée à Monſieur R***. dont le nom eſt aſſez connu parmi les gros Négocians. Ce Monſieur m'ayant vu occupé à écrire, lorſqu'il me vint voir à Amſterdam, à mon retour d'Angleterre, je lui déclarai aſſez bonnement que je repaſſois à la hâte tous les traits les plus ſinguliers de ma vie. In-

Insensiblement la conversation tomba sur le chapitre de mon Ami. Il me dit qu'il avoit de lui une Lettre assez curieuse, mais qu'il y avoit près d'un an qu'elle lui étoit parvenue, qu'il alloit la chercher chez lui, pour me faire une fête de me la communiquer. Ce qu'il ne manqua pas de faire une heure après. La voici telle qu'elle a été écrite de Pologne au Mois de Janvier 1740.

MONSIEUR,

„ DEpuis mon départ de Dresde pour
„ Warsovie, je n'ai pas matière à
„ vous faire une longue rélation. La
„ neige dont toute la Pologne est cou-
„ verte, me la fait prendre pour une Ter-
„ re Vierge. Depuis le peu de jours que
„ j'y suis*, je ne puis porter que ce juge-
„ ment à vue de païs. Cependant, pour
„ vous dire quelque chose de nouveau,
„ je vais commencer par ma route. Au
„ moment que je vous écris, je ne suis
„ pas encore fort reposé des fatigues que
„ j'y ai essuiées. J'y ai passé autant de pé-
„ nibles nuits que de mauvais jours.
„ Ce n'est pas le froid assurément qui
„ m'a fait le plus souffrir. Les injures
„ de la saison sont plus supportables, à
„ mon avis, que la nécessité de veiller,
„ couché dans un Cabaret, au milieu de
„ toute sorte d'animaux, Veaux, Vaches,
„ Chevaux, & un tas de petits Juifs qui
„ redoublent leurs cris à mesure qu'on
„ les

„ les bat. Là l'on ne manque pas de vous
„ traiter judaïquement, si vous n'avez
„ pas le soin de porter avec vous des pro-
„ visions pour votre voyage. Au prémier
„ abord je pris tous ces misérables Juifs
„ pour des Capucins d'habit inuniforme.
„ Ce ne sont cependant que de bons
„ Juifs.

„ Quand on a demeuré quelques jours
„ dans le Païs, il est aisé d'en distinguer
„ les Chrétiens. Le Juif porte la Barbe
„ entière, & le Chrétien la moustache
„ seulement. Ce n'est pas là la seule dis-
„ tinction. Le Chrétien Polonois, sitôt
„ qu'il voit la Statue de Monseigneur St.
„ Jean Népomucène qui, dit-on, se trouve
„ de mille en mille par-tout le Royaume,
„ se jette à genoux, & lui baise ses Sou-
„ liers quarrés, après qu'il s'est relevé.
„ Ce Monseigneur St. Jean ne manque
„ jamais d'être bien éclairé la nuit. C'est
„ à qui fournira l'huile à la lampe. On
„ m'a assuré qu'il vaut autant en Pologne,
„ dans le siècle où nous vivons, que Cé-
„ rès avoit de prix parmi les anciens Pa-
„ yens. Il ne pousse pas un grain de bled
„ dans ce Païs-là que ce ne soit ce Mon-
„ sieur St. Jean qui lui donne l'accroisse-
„ ment.

„ Ce n'est pas là le caractère seul où se
„ reconnoit le fidèle croyant. Il y a bien
„ d'autres marques que je n'ai pas fort
„ bien entendues au prémier coup d'œil.
„ M'imaginant qu'il n'y avoit que les

„ fem-

„ femmes, à qui il convenoit de porter le
„ Tablier., un nommé Galler Orfèvre de
„ Breslau, me fit aisément donner tout
„ du long dans le panneau. Ce bon Al-
„ lemand, avec lequel je me faisois cha-
„ rier en Pologne, me dit en me mon-
„ trant en croix une effigie ceinte d'un
„ Tablier blanc, que c'étoit un monu-
„ ment érigé par-tout le Royaume, en mé-
„ moire d'une Princesse qui avoit été
„ crucifiée, pour n'avoir pas voulu ré-
„ pondre à l'amour incestueux d'un Prince
„ son Père. Comme je voyois de distan-
„ ce en distance la même effigie, c'étoit
„ pour moi autant de monumens qui ser-
„ voient à me confirmer dans mon er-
„ reur.

„ Impatient de savoir à fond l'histoire
„ de cette Princesse, je ne fus pas plu-
„ tôt descendu chez Mrs. Pelisson & Va-
„ lentin vos Correspondans, que je leur
„ demandai avec empressement ce que
„ signifioit ce crucifiment fémelle dont
„ j'avois vu tant de marques sur ma route.
„ Ils ne me répondirent que par un rire
„ qui marquoit assez que j'étois dans l'er-
„ reur. Madame de Réaucourt, Mère
„ du fameux Banquier de ce nom, qui
„ s'y trouvoit présente, m'éclaircit dans
„ mes doutes qui croissoient à mesure
„ qu'on rioit davantage : on vous a trom-
„ pé, me dit cette Dame ; ce n'est point
„ l'effigie d'une Princesse que vous avez
„ vue le long de votre route, ce n'est

„ qu'un

„ qu'un ſimple crucifix à qui les bonnes „ gens mettent un Tablier par une piété „ toute volontaire. Celui qui donne le „ Tablier neuf, a trois mille ans, trente „ deux minutes & une ſeconde d'indul- „ gences, & quiconque le blanchit en a „ quarante jours; quarante jours! lui ré- „ pliquai-je, cela ne vaut pas la leſcive „ d'un Hôpital.

„ Voila, Monſieur, ce que c'eſt que „ l'opinion. Sans cette explication, un „ ſeul Tablier m'auroit fait prendre un „ Sexe pour l'autre, & mettre à faux ti- „ tre une Sainte & Martire de plus dans „ le Calendrier. Il n'eſt pas à douter que „ dans tous les ſiècles les hommes n'aient „ perverti leurs ſens, en ſe laiſſant con- „ duire par les attraits de l'opinion. La „ plus reſpectable eſt toujours celle qui „ tient le plus de la ſurpriſe. Je n'en „ connois qu'une de ce nombre, qu'une „ éternité n'eſt pas capable de détruire: „ c'eſt la Divinité dont j'entens parler. „ Un Etre ſouverainement intelligent „ nous a créés avec rélation entre lui „ comme Créateur, & nous comme ſes „ Créatures. Sans cette idée rélative, il „ n'y auroit plus de Vertu, & la Morale „ ſeroit une chimère.

„ La ſeule lumière naturelle a fait voir „ aux hommes, en tout tems, qu'il y avoit „ quelque choſe au-deſſus de tout ce qu'ils „ pouvoient imaginer. Dans l'impuiſ- „ ſance de connoitre l'Auteur de ce tout

„ ad-

„ admirable, ils ont voulu l'examiner par „ parties. Presque également bornés par „ les parties, que par ce qui embrasse le „ tout, excités par je ne sai quel senti„ment intérieur à rendre hommage à „ l'Auteur de tant de beautés qui les é„blouissoient, ils ont adoré des Oignons, „ des Chats, des Crocodilles, de sim„ples morceaux de Bois, &c. Si ces „ bonnes gens avoient, pour leur honneur „ & le nôtre, fait des Dieux, des Epics „ de Bled, ç'auroit été une assez bonne „ raison, au siècle éclairé comme le nô„tre, de faire des Dieux de Farine. „ L'opinion n'auroit fait que passer par „ le Moulin, le Crible & le Tamis, & „ le prix de l'adresse & de l'art ne feroit „ que la rendre plus respectable. Par-là „ notre Siècle pourroit se glorifier de „ l'emporter de beaucoup sur le bon „ vieux tems; & Dame opinion auroit „ la gloire d'avoir passé à travers bien des „ siècles en ne faisant que blanchir. Mais „ que veut-on? Les usages changent: il „ n'en est guère qui n'aient été précédés „ du contraire. L'opinion veut qu'un „ Capucin brille par la barbe. S'il étoit „ débarbé, on le prendroit pour un Re„collet, à moins d'en juger par les San„dalles: alors un talon seul & la mauvaise „ odeur distingueroient le Capucin du „ Recollet, qui comme le Cheval d'un „ Sleede d'Amsterdam a des Crampons „ devant & derrière.

„ Il

„ Il n'est pas croyable, Monsieur, qu'il
„ y ait un seul homme qui échappe au
„ pouvoir de l'Opinion. Cette Maitres-
„ se corruptrice de la raison & du bon-
„ sens, m'a presque fait un de ses Escla-
„ ves pour un simple Tablier. La hon-
„ te de m'être laissé surprendre par une
„ erreur si grossière, me fait blamer les
„ Angloises de m'avoir fait tant d'impres-
„ sion avec les leurs, que je leur conseille
„ de trafiquer en Pologne pour des in-
„ dulgences. Adieu, portez-vous bien,
„ & me dites votre sentiment d'après ce-
„ lui de vos Amis, sur les Epigrammes
„ que je vous envoie.

NOUVELLE HISTORIQUE,

Tirée de V. Max. L. IV.

Un jour des Etrangers, Habitans de Milet,
Firent prix dans Cos pour un coup de Filet.
Entre eux & les Pêcheurs la chose est bientôt faite.
Le filet est tout prêt, à la Mer on le jette.
Mais au lieu de poisson, un sort litigieux
Accroche un Trépié d'Or & le met sous les yeux.
A ce Trésor chéri qu'on tire de l'abîme,
Pour soi chacun prétend une part légitime.
Le coup étoit vendu: Quel est, à la rigueur,
Le droit des contractans sur pareille valeur?

La Lettre suivante est addressée au Comte de Bonneval, j'aime assez le désordre, que je serois fâché de changer dans un arangement ennuieux.

LETTRE

A Mr. le Comte de BONNEVAL, *sur le Danger menaçant où se trouve l'Empire Ottoman.*

MONSIEUR,

„ PUisque vous faites si bien juger de
„ la justice de votre cause par la sa-
„ gesse de votre conduite, il y a tout lieu
„ de croire que c'est un bonheur signalé
„ pour l'Empire Ottoman de vous avoir
„ servi d'azile. Jamais il n'y eut tant de
„ bruit entre Ali Cousin Germain de Ma-
„ homet, & Abukeker son Successeur,
„ qu'il s'en doit faire incessamment. Le
„ Ciel par de secrettes influences a, il y
„ a déja longtéms, communiqué ses grands
„ desseins à ses favoris, sur la décaden-
„ ce de la Maison Ottomanne. L'on est
„ dans l'attente & l'on touche presque à
„ l'évènement glorieux de son entière
„ destruction. N'allez pas, je vous prie,
„ m'accuser d'esprit foible, ou de vision-
„ naire, avant de me faire l'honneur de
„ m'entendre. Vous n'ignorez pas que
„ le feu du Ciel a consumé Sodome, qu'il
„ n'est resté pierre sur pierre du Temple

„ de

„ de Jérusalem. Exemples fameux, mais „ qui n'approchent point du châtiment, „ dont le Ciel doit punir les Mahométans, qui doivent cesser d'être les instrumens de la colère de Dieu pour en „ devenir les objets. La contradiction „ n'y fait rien: ce n'est pas d'aujourdhui „ que nous avons le privilège de ne pas „ raisonner juste. Les Chrétiens, à leur „ tour, vont être les Ministres de la vengeance céleste sur les pauvres Musulmans. C'est apparemment à qui mieux „ mieux; sauve qui peut entre les vicissitudes sanguinaires, & ces intervalles tranquiles, où l'infortuné Genre „ humain est toujours également ardent „ au pillage des biens & de la vie de ses „ semblables.

„ Vous vous imaginez peut-être, Monsieur, que c'est à l'art divin de l'Astrologie qu'on doit une si belle découverte; que d'habiles Astronomes en supputant le mouvement propre des Planettes & leur mouvement commun avec „ le reste du Ciel, & mesurant l'élévation & leur distance, par le tems que „ chaque Planette emploie à une révolution, vous vous imaginez, dis-je, „ que ces habiles Astronomes sont les „ Augures favoris dont je veux parler. „ Mais vous êtes trop raisonnable, Monsieur, & votre esprit est si distingué „ au-dessus du vulgaire, qu'on ne peut „ pas faire valoir auprès de vous des

„ ſupputations purement arbitraires. En-
„ vain l'on chercheroit à diviſer le Ciel
„ en douze parties, comme la Miſſion,
„ pour le bien du Genre humain, entre
„ douze Apôtres, afin de donner du cré-
„ dit aux chimères de l'Aſtrologie judi-
„ ciaire. Je ne vois pas de raiſon ce-
„ pendant qui puiſſe moins mal ſervir à
„ accréditer ce ſiſtême. On pourroit don-
„ ner à chaque part du Ciel un attribut.
„ Heureux celui qui tomberoit ſous le
„ beau partage des Richeſſes: il ne man-
„ queroit pas de jouir de toutes les au-
„ tres parts, comme ſi elles lui étoient
„ dévolues par la bénignité du Ciel.

Quiconque eſt riche eſt tout; ſans ſageſſe il eſt ſage;
Il a ſans rien ſavoir la ſcience en partage;
Il a l'eſprit, le cœur, le mérite, le rang.

„ C'eſt donc là la portion la plus importan-
„ te & la plus déciſive: l'enfant naît ſous le
„ véritable aſcendant des Aſtres favora-
„ bles, en naiſſant ſous la Planette qui influe
„ pour les Richeſſes: il n'a plus rien à
„ craindre des nuiſibles & des mixtes. Les
„ aſpects de ces Aſtres n'ont plus rien pour
„ rendre heureux ou malheureux. Et ſi
„ c'eſt une extravagance d'y ajouter foi
„ pour le cours de la vie d'un homme,
„ c'eſt bien une plus haute folie de le
„ croire, quand il s'agit de la deſtinée d'un
„ état entier. Qui peut fixer un ſeul
„ point du Ciel, dont les mouvemens ſont

„ ſi

» si rapides? Et, avec les préparations
» les plus exactes des Mathématiques, est-
» il possible de discerner si l'on ne prend
» pas plutôt le moment suivant, que le
» moment précédent? Si l'on en appelle
» à l'expérience, l'objection n'est ni sa-
» ge, ni sérieuse: elle ne part que d'un
» esprit Romanesque, à qui l'on doit moins
» d'indulgence qu'aux Romans mêmes, où
» l'on s'imbue de ces fausses impressions.
» L'homme a-t-il l'œil assez fin, & assez
» assuré, pour observer avec une claire dis-
» tinction Planettes, Aspects, Signes du
» Zodiaque, toutes choses dont le con-
» cours ne se trouve qu'en un seul ins-
» tant?

» Vous pensez cela mieux que moi, &
» je crois que vous méprisez souveraine-
» ment ceux qui se mêlent de prédire par
» le cours des Astres & leurs différentes
» influences. Bien des gens y ajoutoient
» foi sur le seul crédit de vos Mémoires;
» à cela seul on reconnoît qu'ils ne sont
» point faits par un esprit aussi solide que
» le vôtre. Une croix qui tombe, au mo-
» ment que l'on vous batise, ne veut pas
» dire que vous cessiez d'être parfaite-
» ment bon Chrétien en Turquie, où vont
» exprès tant de Pélerins, visiter la Terre
» Sainte que vous habitez. Vous servez,
» il est vrai, le plus redoutable ennemi
» des Chrétiens. Vous êtes François, &
» vous en avez le privilège. Pourquoi
» vous feroit-on un crime d'une vertu

 » com-

„ commune à notre Nation ? N'est-il pas
„ permis à un particulier d'imiter les
„ plus éminentes vertus du thrône ? Le
„ Turc nous sert à abaisser ce qui nous
„ paroit trop haut ; & nous le servons a-
„ fin de ne le pas laisser trop foible pour
„ nous devenir inutile.

„ La question est à présent de savoir, si
„ ceux qu'il a de tous tems si bien servis,
„ en seront éternellement reconnoissans.
„ Un Prophète, à très longue barbe, a dit
„ que non. Un Capucin de Lupie au Ro-
„ yaume de Naples, a juré de par tous
„ les Elémens, qu'il a trouvé en caractères
„ fort reluisans sur une pierre fondamen-
„ tale de son Eglise : *Quand un Souverain
„ absolu possedera ce Royaume, le Turc pé-
„ rira.*

„ La découverte n'a jamais fait tant de
„ bruit que depuis qu'on voit effective-
„ ment dans ces Etats un Monarque des-
„ potique. L'esprit populaire, qui aime
„ mieux être hors de soi-même que de-
„ dans, & qui préfère plutôt à juger de
„ l'avenir qu'à se servir du présent, est
„ fort inquiet si l'on a tiré l'Horoscope
„ de son Souverain. Je ne prends point
„ de parti dans les vœux que font les
„ Capucins, pour n'avoir pas le démenti
„ de leurs prédictions. Si je consultois
„ notre ancienne amitié, tant que vous
„ vivrez, Monsieur, parmi ces fidèles
„ Turcs à Constantinople, & ces infidè-
„ les juges & Turcs à toute outrance parmi

„ nous

„ nous, je ferois des vœux pour leur prosperité, afin que vous en partageassiez la gloire avec eux. Mais la Religion, la meilleure & la plus mauvaise conseillère du monde, m'interdit, au moment que je vous écris, de faire des souhaits avantageux pour une Nation qui n'adore qu'un Dieu pur & simple.

„ C'est à vous, Monsieur, à démêler quel fond l'on peut faire sur de pareilles Prophéties. A en juger sainement, pour moi, je crois qu'elles ne sont jamais à mépriser dans un Etat, à qui l'on ne prédit que du bien. Le peuple prévenu pour tout ce qu'il ne connoît pas, zèlé à coupe-gorge pour tout ce qu'on lui inspire pour surnaturel, sacrifie biens, vie, repos. Rien ne tient à ce motif. Il n'est plus besoin de science ni d'étude pour lui prêcher. Les Esprits célestes s'en sont mêlés. Ils voyagent avec lui, l'accompagnent, & le pénètrent de je ne sai quelle joie qui tient de la rage. Ce ne sont plus des hommes qui lui commandent. Il obéït avec beaucoup plus d'ardeur.

„ Cette répugnance naturelle à tous les hommes d'être inférieurs à leur égal, par nature, ne subsiste plus. Aussi ce grand & habile fondateur de l'Empire Ottoman se servoit-il de cet heureux artifice, pour ne pas irriter l'orgueil de ceux qu'il mettoit dans son parti. Il ne choquoit point l'indépen-

„ dance naturelle en les asservissant. Il les „ rangeoit sous son drapeau, sous le „ voile, le prétexte & l'étendart de la Re- „ ligion. Il aimoit mieux qu'on attribuât „ à un autre objet qu'à lui tout ce qu'il „ avoit d'excellent. Sa communication „ prétendue avec Dieu étoit un privilège „ frapant, qui ne pouvoit manquer de sé- „ duire, sans blesser l'Amour-propre. Cet- „ te adresse d'un génie trascendant, & „ fait exprès pour en abuser, ne choque „ plus, parce qu'elle exclut, pour ainsi „ dire, tout le mérite personnel.

„ Voila, Monsieur, de quelle manière „ l'on abuse de la crédulité du Peuple, tou- „ jours amoureux des nouveautés. Plus „ elles tiennent du merveilleux, & plus „ elles font d'effet sur son imagination „ grossière, indocile à la raison, parce „ que les secours pour penser juste lui „ manquent, & que la politique les lui ôte „ pour ne le pas trop éclairer. Ainsi la „ politique Romaine l'emporte à mon avis „ sur toutes. Il n'y en point dans le Monde „ qui s'oppose plus fortement à l'instruc- „ tion du Peuple. Si jamais l'Eglise pou- „ voit espérer de commander des Armées „ en Chef, elle pourroit mieux réussir „ à faire paroître au milieu du combat, „ des Saints combattans, comme St. Ja- „ ques Majeur le fit en faveur de l'Espa- „ gne contre les Maures, ou de nouvel- „ les Colombes & des Aigles, comme il „ en parut au siège de Vienne, qui selon

„ le

„ le Capucin d'Aviano, étoient les Aides
„ de camp de l'Armée Chrétienne; & l'on
„ a raison de prétendre toujours aux mê-
„ mes droits d'en imposer successivement,
„ afin de ne pas s'exposer au même re-
„ proche que fait Ciceron * sur la natu-
„ re des Prodiges: *A l'égard de ceux qui*
„ *de simples Hommes sont parvenus à être*
„ *Dieux*, *vous me feriez*, dit-il, *plutôt de*
„ *m'apprendre, ou comme la chose étoit possi-*
„ *ble autrefois*, *ou si elle l'a été*, *pourquoi*
„ *elle ne se fait plus.*

„ Je crois, Monsieur, qu'il ne faudroit
„ pas moins que la résurrection de Cice-
„ ron, bien circonstanciée, pour nous ve-
„ nir prouver dans son propre sens, &
„ le nôtre même, que tout le ridicule que
„ nous gardons précieusement, étoit le
„ même de son tems, & que les choses
„ n'ont fait que changer de nom. Je vous
„ prie de vous remettre devant les yeux
„ un petit instant le raisonnement de ce
„ Grand-homme sur le Pain & le Vin qui
„ étoient divinisés de son tems. *Que si*
„ *nous appellons le Bled Cérès*, *& le Vin*
„ *Bacchus*, *ce sont des manières de parler*
„ *établies par l'usage*; *mais au fond*, *qui*
„ *croiez vous assez fou*, *pour se persuader*
„ *que sa nourriture soit un Dieu?*

„ Quand on est capable d'adopter cet-
„ te opinion, on peut tout admettre en
„ fait de Religion, comme tout en effet
„ y

* L. III. De la Nature des Dieux.

„ y eſt recevable, quand on s'éloigne u-
„ ne fois de la raiſon. Mais eſt-ce qu'il
„ eſt ſi précieux de la perdre, pour éri-
„ ger en l'honneur de l'égarement, tant
„ de beaux monumens que nous voyons.
„ On frappe juſqu'à des Médailles pour
„ en éterniſer le ſouvenir. Vous même,
„ Monſieur, je m'en ſouviens encore,
„ quoique je fuſſe fort jeune, vous m'a-
„ vez montré le Médaillon frappé au ſu-
„ jet du Sacre de notre Auguſte Roi. On
„ m'expliqua en même tems le miſtérieux
„ envoi de la Ste. Empoule, que j'aurois
„ preſque adorée en ce moment-là; mais
„ à préſent je me ſai mauvais gré de n'a-
„ voir pas eu honte plutôt d'ajouter foi
„ à de pareilles bagatelles, à qui ſans dou-
„ te on ne paie tribut que comme à une
„ mauvaiſe coutume. Elle a pourtant ſon
„ mérite, puiſqu'elle a donné occaſion à
„ faire ces beaux Vers.

Nous les * conſervons, Sire, & bien chére-
ment,
Comme un gage éternel de votre bienveillance,
Ce riche Médaillon, précieux monument,
D'un acte heureux également,
Et pour l'Europe, & pour la France.
Tout en eſt reſpectable: on y voit d'un côté,
Répandre ſur le front de votre Majeſté,
Cette ſainte & divine eſſence,

Ce

* Un Médaillon conſervé chez les Jéſuites, que l'on fait parler.

Ce Baume qui jadis par un Ange aporté
Consacre dans nos Rois cette même puissance,
Qu'ils ne doivent qu'à leur naissance,
Ajoutant à leur Royauté
Un Raion émané de la Divinité.
De l'autre votre Auguste Image,
Sous un front couronné, mais ouvert & sérain,
Présente un jeune Souverain
Digne de notre Amour, comme de notre homma-
ge.;
Mais quoique l'art ait fait, pour le graver sur l'Or,
Et cet Auguste Image, Sire,
Et les sentimens qu'elle inspire,
Dans le fond de nos cœurs sont mieux gravés en-
cor.

„ La pièce finit par des assurances d'un „ cœur pénétré de sentimens. Mon des- „ sein est de ne pas finir autrement avec „ vous. Je suis très véritablement, „ &c.

Je trouve à la suite de cette Lettre, des leçons assez naïves sur la conduite que je devois tenir à Paris. Elles sont si courtes qu'elles n'ennuieront pas.

„ VOus partez pour Paris, mon cher „ Comte, ce n'est pas la seule Ville „ où règnent le bon goût & la politesse: „ Vous n'y paroitrez pas neuf avec les „ belles qualités que vous y portez. Vous „ serez agréablement surpris, en voiant „ cette Capitale du Royaume le plus glo-

„ rieu-

„ rieusement distingué de l'Europe; mais
„ on ne s'étonnera pas de vous y voir
„ dès le prémier jour, avec l'air aimable,
„ & les manières gracieuses d'un jeune
„ Seigneur, qui, tient par droit de naissance
„ aux plus puissantes Maisons de l'Empi-
„ re. Elevé à la Cour de la Maison Au-
„ guste de Brunswic, sa politesse vous
„ accompagnera par-tout, & l'honneur
„ de lui être allié vous ouvrira toutes les
„ portes. Vous ne pouvez pas donc man-
„ quer d'être gracieusement reçu par-tout
„ où vous voudrez paroitre. C'est un a-
„ vantage que nous ne tenons que du Ciel,
„ & dont il ne faut jamais se prévaloir
„ avec orgueil. Que vous commenciez,
„ je le suppose, par étaler les Alliances
„ illustres que vous pouvez compter, par
„ l'Empereur regnant, & que vous des-
„ cendiez de Branche en Branche jusqu'à
„ vous, il est très certain que vous n'êtes
„ qu'un homme, & il n'est pas moins as-
„ suré que tous les hommes sont choqués
„ des prétentions de supériorité qu'on
„ leur marque avoir sur eux, quoiqu'in-
„ directement, & souvent même sans au-
„ tre dessein que de satisfaire à la mau-
„ vaise habitude de ne parler que par ses
„ Ayeux. C'est un défaut presque généra-
„ lement commun à la jeunesse, qui s'ima-
„ gine se faire mieux recevoir par le cré-
„ dit d'un Nom qui est connu dans l'His-
„ toire & dans le Monde. Le digne A-
„ mour-propre, qui doit règler toutes nos

„ ac-

„ actions n'a, ce me semble, point de „ part à ce pompeux étalage du nombre de nos Ancêtres & de leurs belles „ actions. S'il s'agissoit de vanger leur „ mémoire, à la bonne heure, leur sang „ qui coule dans nos veines doit prendre leur parti, le soutenir avec une noble modestie qui ne sente rien de l'aigreur populaire. Je crois, au contraire, „ qu'il n'y a qu'un Amour-propre très „ mal entendu, de ne devoir l'estime „ qu'on fait de nous, qu'à la prévention „ qu'on en a par l'idée de nos Ancêtres. „ N'est-ce pas là presque une estime chimérique, & ne veut-il pas mieux compter sur ses propres avantages, les cultiver, augmenter en mérite, comme „ l'on augmente en années?

„ „ Ce sont sans doute vos sentimens, „ mon cher Comte, il ne vous faut plus „ que veiller par une attention universelle sur tout ce qui va vous environner. „ Paris forme dans son tout un corps composé de plusieurs membres, comme le „ corps humain l'est d'une infinité de parties. Tout y est utile: le bon & le mauvais, le commode, & l'incommode. „ On tiendroit un homme pour fou, s'il „ lui prenoit fantaisie, de citer en justice la nécessité obcène de rendre comme un simple animal, une ou deux fois „ par jour, ce qu'il prend avec une extrême propreté.

„ Il en est de même, mon cher Com-

„ te,

„ te, par rapport à la Société civile, & „ il ne feroit pas moins ridicule de faire „ le procès à ceux pour qui nous fentons „ quelque répugnance, ou qui nous pa- „ roiffent incommodes. Il faut être adroit „ à vaincre fon antipatie, & plus adroit „ encore à n'en pas infpirer foi-même „ aux autres. L'homme le moins impar- „ fait a, ou l'humeur trop fixe à certaine „ égalité d'Ame qui peut le rendre heu- „ reux dans une Société qui lui eft affor- „ tie, ou il a l'humeur extrêmement va- „ riable, ce qui eft le plus ordinaire; & „ je crois que le dernier eft le plus pro- „ pre dans le Grand-monde, parce qu'a- „ vec un peu de réfléxion pour plaire, il „ eft plus aifé d'entrer dans les façons & „ l'efprit des Compagnies différentes, „ que lorfqu'on a contracté l'habitude o- „ piniâtre de fuivre une égalité de ma- „ nières qu'on n'aime pas à fe déroidir. „ C'eft delà qu'on concevra de l'affec- „ tion pour un Savant qu'on va voir une „ heure dans fon Cabinet; mais fi ce fa- „ vant vient à paroitre à la Cour, ou dans „ les Ruelles, il ennuie, & ce qui faifoit „ plaifir pour une heure dans la retraite „ de ce Sage, devient infupportable au „ grand jour.

„ Un homme du monde doit autant „ éviter d'être trop renfermé dans fon „ Cabinet, que de n'y être pas affez. Je „ fuis d'autant mieux fondé à décider de „ cette différence, que j'y ai fait il y a

„ long-

„ longtems une férieufe attention. Un „ Grand Prince, que je ne veux pas „ vous nommer, mon cher Comte, & „ qui ne vous eft pas inconnu non plus „ qu'à moi, a fait pendant plufieurs an„ nées les délices de tout ce qu'il y a„ voit de Seigneurs choifis à Paris; dans „ fa Patrie on le citoit pour le plus ai„ mable Seigneur; on ne parloit que par „ lui, avant qu'il eût pris le genre de „ vie qu'il mène aujourdhui. Il arrive „ deux chofes à tous ceux qui prennent „ le même parti, par je ne fai quelle ma„ lignité née dans les cœurs des gens de „ Cour, préférablement au refte des hom„ mes: on eft irrité contre ceux qui ne „ fuivent pas leurs paffions, on attribue à „ l'avarice, à l'hipocondrerie, ce qui „ n'eft fouvent ni l'un ni l'autre.

„ Quoiqu'il en foit, il ne demeure pas „ moins conftant qu'un Seigneur trop re„ tiré devient tout gauche, d'une hu„ meur mal propre à plaire univerfelle„ ment; & c'eft ce que doit éviter un „ Courtifan bien entendu, il faut donc „ tenir un milieu entre être trop répan„ du & trop retiré: cela conduit à fe faire „ défirer, & fe faire rechercher. Il vaut „ bien mieux faire fouffrir par l'impatien„ ce de nous voir, que par l'ennui „ d'une trop longue préfence qui eft à „ charge. On accorde quelquefois à „ l'importunité; c'eft un honneur man„ dié: ce qu'on obtient par le mérite,

„ d'un cœur qui accorde avec plaisir, est u-
„ ne semence choisie qui produit toujours
„ de bons fruits. N'aimez donc le Ca-
„ binet, mon cher Comte, que pour ê-
„ tre plus en état de réfléchir dans la
„ conversation familière, où l'on forme
„ la véritable érudition d'un homme de
„ Cour. On ne se polit point tout seul,
„ il faut aimer à s'entretenir avec ceux
„ qui ont des lumières, & dont on peut
„ tirer quelque connoissance. On ap-
„ prend, entre gens d'esprit, à jouir de sa
„ propre éxistence; & un jour emploié
„ de cette façon, vaut toute la vie d'un
„ Gentilhomme qui n'a d'autre talent
„ que de savoir bien coucher un Lièvre
„ en joue.

„ Ne soyez point prodigue d'applau-
„ dissemens, & n'en soiez pas avare pour
„ ceux qui les méritent. La jouissance
„ doit être réciproque entre gens qui par-
„ lent & qui écoutent. Celui qui a le
„ mérite de réfléchir fait son profit de ce
„ qu'il entend; & ceux qui ont fait les
„ plus grands frais de la conversation
„ sont applaudis. La prudence, la poli-
„ tesse, l'esprit & le cœur, l'air, la ma-
„ nière, & les bonnes graces ne s'acquiè-
„ rent que dans la conversation, d'où l'on
„ peut sortir pour rentrer dans son Cabi-
„ net & y réfléchir, pour ne rien laisser
„ échapper de ce que l'on a remarqué
„ d'utile & de bon. Dans un long com-
„ merce il est impossible qu'on ne ren-

„ con-

„ contre à son chemin, ou des esprits „ bourus, & de ces caractères rafinés qui „ trempent leurs pointes dans le poison „ le plus subtil. Une extrême politesse „ désarme les prémiers, avec la pruden- „ ce qu'inspire le sang-froid.

„ Pour ces subtils donneurs de brocards, „ il faut avoir l'adresse de faire semblant „ de ne pas appercevoir sur qui ils tom- „ bent. C'est la sonde des esprits fins & „ dangereux. Le plus sûr parti est de „ laisser perdre fond à la sonde: ces es- „ prits si pénétrans, lorsqu'on est ainsi „ en garde, navigent envain sur la foi „ de leur sonde; & il est aisé de les faire „ donner contre l'écueil eux-mêmes, si „ l'on veut leur dresser quelques embu- „ ches.

„ Il faut enfin vous imaginer, mon cher „ Comte, que le monde de la Cour que „ vous allez voir, compose autant de „ joueurs de piquet; qu'une partie, ayant „ bonne envie de vivre dans un grand „ train, aux dépens de l'autre, se sert „ d'un miroir pour réfléchir le jeu de son „ adversaire, & qu'à moins de choisir la „ commodité de se servir de contre-ruse, „ il n'y a pas beaucoup à compter sur la „ fortune. Il semble aujourd'hui que les „ sens de l'homme sont renversés. Ce „ n'est presque plus qu'aux yeux à devi- „ ner la vérité. Il est bien extraordinai- „ re qu'elle parvienne toute pure à nos „ oreilles: je conçois fort bien qu'il

„ y a autant de différens ménagemens „ à garder pour la faire connoître, „ qu'il se trouve de différentes conjonc„ tures. Une vérité qui blesse l'homme „ dans les propres termes, l'irrite, & perd „ en même tems le pouvoir & la force „ de le convaincre. Il faut donc que la „ vérité plaise pour gagner sa cause, & „ triompher de la passion contraire, qui „ aime l'obscurité & hait l'éclaircissement „ qui décide du fond d'une affaire.

„ Convenons, mon cher Comte, ce „ n'est pas trop se relacher, qu'entre „ gens qui ne se voient qu'indifférem„ ment, on peut taire la vérité, sans of„ fencer le caractère de l'honnête hom„ me. Mais la probité ne souffre pas qu'on „ trahisse jamais ses sentimens, lorsqu'on „ est réduit au point de ne pouvoir gar„ der le silence. A parler franchement, „ l'art d'étudier à tromper adroitement, „ par la dissimulation, est une étude bien „ peu certaine. Que reste-t-il à cet hom„ me si habile à dissimuler auprès de ceux „ qui l'environnent, si ce n'est une con„ tinuelle défiance qu'on ne le paye en „ même monnoie? Si la ruse est permi„ se, la contre-ruse n'est pas interdite. „ Que les Moines auliques apprennent „ tant qu'ils pourront la science de trom„ per, leurs leçons ne serviront tout au „ plus qu'à faire douter qu'on puisse „ compter sur le serment le plus solem„ nel.

„ Ne

„ Ne ſerois-je pas bien avancé, mon „ cher Comte, lorſque quelcun me jure „ que telle ou telle choſe eſt vraie,quand „ on m'apprendra dans les Ecoles publi„ ques qu'on peut en toute ſûreté de „ conſcience affirmer le contraire de ce „ que l'on penſe. On s'eſt moqué de „ ceux qui enſeignoient à douter que „ l'on éxiſtoit en marchant, &c. cette „ opinion révoltoit le droit ſens. Mais „ je vous demande, mon cher Comte, „ ſi les reſtrictions mentales ont quelque „ choſe de plus ſupportable. Parmi les „ Payens on n'en donnoit point de le„ çons, elles étoient cependant en uſage, „ parce que le cœur humain a preſque „ toujours été ce qu'il eſt : je trouve „ pourtant peu de ces ingénieux menſon„ ges qui n'aient été emploiés pour faire „ le bien.

„ L'Empereur Aurélien, piqué de ce „ que les habitans de Thiane s'opiniâ„ troient à défendre leur Ville juſqu'à la „ dernière rigueur, jura qu'il n'y laiſſe„ roit pas un ſeul chien vivant. La pla„ ce emportée, le Soldat inſolent dans „ la victoire, & ne reſpirant que le pil„ lage, pria l'Empereur de ſe reſſouve„ nir de ſon ferment. Aurélien, ſoit hu„ manité, ſoit politique, ſe retrancha „ reſtrictement à ce qu'il avoit juré de „ paroles, ſans vouloir accomplir ce „ qu'il avoit juré dans ſon cœur. *Oui* „ *certes*, répondit cet Empereur, *je veux*

„ *tenir ma parole, & je suis bien éloigné*
„ *d'y manquer. Il est trop juste de m'en*
„ *acquiter religieusement : je vous laisse la*
„ *liberté de tuer tous les chiens de la Ville,*
„ *si vous le pouvez, sans en excepter un*
„ *seul.*

„ Au reste, mon cher Comte, il est
„ peu de choses où les hommes se réu-
„ nissent moins, que sur la droiture des
„ sentimens. Certain témoignage inté-
„ rieur les force cependant tous de con-
„ venir de la beauté de la vertu, à peu
„ près comme un Turc, un Chinois, un
„ Sauvage, toutes les Nations enfin con-
„ viennent de la beauté d'un concert; preu-
„ ve évidente que nous sommes faits
„ pour l'union, l'accord & l'harmonie.
„ Il faut croire que le Genre humain
„ en demeurera sur bien des choses,
„ comme il en est de la Musique, dont on
„ ne juge dans un Concert que par l'har-
„ monieuse discordance.

„ C'est ainsi qu'il faut prendre & lais-
„ ser du monde, & ne se servir du mau-
„ vais exemple que pour être plus ver-
„ tueux, & pour apprendre à mieux dis-
„ cerner le bien. C'étoit le sentiment
„ de ce célèbre Thébain, qui montroit à
„ ses Ecoliers un mauvais joueur de flu-
„ te pour leur en faire après écouter un
„ bon. Vous serez à même à Paris de
„ faire de pareilles comparaisons, & de
„ vous en appliquer l'utilité.

Après

Après de pareilles leçons, qui ſentent un peu trop le ſérieux, il faut donner de quoi rire; après quoi je vais de plein ſaut à l'Hiſtoire Polonoiſe que m'a faite mon Ami.

On ſait ſans doute que la moindre petite pièce du Pape eſt Sainte, & qu'on ne peut trop richement parer les lieux, où ce corps excellent marche, repoſe, crache, &c. C'eſt pour cette raiſon que le Pape Pie V fit faire au Château St. Ange les plus belles Commodités du monde; au haut du Fronton on lit ce Diſtique Latin, que le François paraphraſe.

Papa Pius Quintus Ventres miſeratus onuſtos,
Hocce Cacatorium nobile fecit opus.

L'ouvrage eſt noble & beau, dès que pour le dorer,
Les Rois ſe rendent tributaires:
Par bonheur, pour le décorer,
Il faut moins que l'Or des deux Hémiſphères.
La Taxe eſt quarante mille Ducats,
Avec l'Annate de tout bénéfice.
De payer ce Tribut, Naples, ne rougit pas.
Un *Hein* d'un Pape aux Lieux, eſt un Dieu-vous béniſſe.

NOUVELLE HISTORIQUE.

VOus voulez apparemment, Monsieur le Comte, que je vous dise que les préjugés de naissance & d'éducation, ont il y a longtems passé par mon éxamen. Fortifié dans tout ce qui m'a semblé le meilleur, il m'est arrivé que je n'ai pas été le maitre d'aller contre ma propre conviction. L'on m'a mis entre les mains le jeune & aimable Prince Lubomirski, Fils du Prince Général, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Blanc, St. Henri, &c.

A l'âge de ce jeune Seigneur, il lui étoit pardonnable de n'avoir d'autre Religion que celle de se garnir d'Osselets, depuis les pieds jusqu'à la tête. Je passai quelques semaines à étudier le caractère de ce jeune Seigneur, avant de m'ériger trop en censeur. Avec toute la précaution d'une grave & tendre Amitié, je le priai de me donner quelqu'une de ses Reliques, pour pouvoir, lui disois-je, dormir en Pologne, sans quoi il ne m'étoit pas possible d'y fermer l'œil avec sureté. Ce charmant jeune Prince me regardoit, dans ce sérieux avec lequel je parlois, en jeune homme plein d'esprit. Je vois bien, me dit-il, que vous vous moquez de moi; mais prenez-vous en plutôt à tous les Prêtres

tres qui m'apportent tous les jours de ces Saintes Reliques. On m'a élevé de cette façon entre leurs mains; je ne ſai pas mieux.

Dès ce moment ce jeune Prince mit au nombre des pièces de rebut toute la Sainte Pacotille. Je ne fus pas plus loin ſans m'expliquer par écrit avec S. A. le Prince, ſon Père. Car, à mon avis, les préjugés de naiſſance doivent être traités avec ménagement dans un Elève par un Gouverneur, & je ſoutiens que ſelon l'éxacte probité il ne ſeroit pas permis à un Chrétien Gouverneur d'un Turc, de le faire Chrétien ſans le conſentement de ſes Parens.

MONSEIGNEUR,

„ JE ne puis mieux commencer ce Carème avec Monſieur le Prince Staroſte que par des éxercices d'un Chrétien éclairé. Ce tems, dans notre Egliſe, eſt particulièrement dédié à la piété; mais il en faut connoitre le véritable eſprit. La piété ne doit avoir qu'un Dieu, que notre Créateur pour objet. Tenant tout de lui, nous ne devons point partager notre Culte. C'eſt à lui ſeul que nous devons conſacrer tous les momens de notre vie, s'il eſt poſſible. Un Prince, un Seigneur, un ſimple Gentilhomme, un homme de bon-ſens, en un mot, doit s'élever au-deſſus des rêveries du Vulgaire, & de la ma-

„ lignité des suppôts de la Superstition.
„ C'est ce qui m'a engagé, Monseigneur,
„ à faire lire au jeune Prince, dans Baruch, Ch. VI. vs. 5. ces paroles: *Lorsque vous verrez une foule de peuples derrière & devant, qui se prosternent aux piés des Idoles, dites en votre cœur, c'est vous Seigneur qu'il faut adorer.*

„ C'est là précisément, Monseigneur, où nous nous en tiendrons. Dieu n'est jaloux que de la pureté de nos sentimens. Ce n'est ni les Temples, ni les Vases Sacrés, ni le pompeux attirail que nous voyons dans nos Eglises qui lui sont agréables. Ce n'est pas non plus l'encens qu'on offre à Dieu qui lui peut plaire. La droite raison interdit de faire présent au Créateur de l'Univers, ce qu'on offre au mauvais air, pour le chasser d'une Garde-robe.

„ Tout cela n'est qu'un pieux délire: ce sont les vertus humaines jointes à la vertu de la foi qui peuvent nous sauver, par les mérites du sang précieux qui a été versé pour nous sur la Croix. Mais il faut que nous disions avec St. Paul, Ep. aux R. Ch. VIII. vs. 12. que *nous ne sommes sauvés qu'en espérance: Or ce n'est plus espoir, quand on voit ce que l'on a espéré, car comment espéreroit-on ce que l'on voit déja?* & J. C. pour animer notre espérance, dit expressément en St. Marc, Ch. XIV. vs. 7. *Vous ne m'aurez pas toujours.* En effet, si nous

„ l'a-

„ l'avions à notre gré dans nos Maisons,
„ à l'Eglise, &c. nous n'aurions plus
„ besoin de l'espérance, qui est le plus
„ bel acte de l'Ame. Après cela je me
„ tais sur la Présence Réelle dans le Sa-
„ crement de l'Eucharistie. J'estimerois
„ même heureux & très louables tous les
„ Princes de se faire accorder la Com-
„ munion sous les deux Espèces, comme
„ l'a fait Antoine Ulric, Duc de Bruns-
„ wic, en quittant le nom de Luthérien,
„ pour prendre celui de Romain. Est-il
„ possible que tant de Seigneurs éclairés
„ laissent dominer les ténèbres sur leurs
„ propres lumières? Ce que fait un hom-
„ me est-il préférable à ce qu'a institué
„ un Dieu Législateur? Voila, Monsei-
„ gneur, mes sentimens, qui sont épurés
„ du préjugé de l'Enfance; j'ai cru de-
„ voir vous ouvrir mes plus secrettes pen-
„ sées, afin de n'avoir rien à me repro-
„ cher. Nous avons mis aujourdhui le
„ jeune Prince & moi toutes ses Reli-
„ ques fort pieusement à la Garde-ro-
„ be, pour la préserver de contagion.
„ C'est tout le cas que nous en faisons,
„ pourvu cependant que rien ne se soit
„ fait contre l'intention de V. A. dont j'ai
„ l'honneur d'être très parfaitement, &c.

Vous allez peut-être vous imaginer, mon cher Comte, que S. A. M. le Prince Lubomirski n'approuvoit pas mes sentimens. Je vous prie d'en juger par ses pro-

propres paroles. Il nous fit venir le jeune Prince & moi, dans son Cabinet, & me dit en sa présence: *Je vous ai donné toute-puissance sur mon Fils, vous lui tenez la place de Père, & vous pouvez bien être jusqu'à son Evêque.*

Mais pourquoi donc, me direz vous, êtes-vous sorti d'auprès ce jeune Prince. Bientôt vous le saurez, mon cher Comte, je ne veux vous rien déguiser. Je vous proteste que toute la Pologne s'en ressouviendra longtems, & si j'étois capable de vous donner un mensonge, je serois bientôt démenti par toutes les prémières Têtes du Royaume, qui me faisoient l'honneur de prendre à cœur mes intérêts. Pour vous faire reprendre haleine, lisez ces méchans Vers à S. A. Madame la Princesse Lubomirski, Sœur de l'Epouse du Comte Solgoski. Le sujet est pris d'une Pierre, imitant le naturel d'une Oreille, dont je lui fis présent le jour de sa fête.

Lorsque pour un Bouquet je cherche une merveille,
A propos sous ma main se présente une Oreille:
Mais Flore au même instant s'indigne contre moi,
Et de suite cent fois me demande pourquoi?
Je préfère une Pierre à sa fleur épanouiè,
Vous le savez, Madame, il n'est rien tel que l'Ouie,
Rien de plus délicat, rien de plus enchanteur,
C'est par lui qu'un Amant avance son bonheur.
Que Flore, après cela, me vante la Jonquille
Et les plus rares Fleurs dont un Parterre brille,
Dans la belle saison, où règne le printems:
J'admire leurs beautés, mais elles n'ont qu'un tems:

Cet-

Cette Oreille n'a point une couleur si rare;
Mais en vos mains, Madame, il n'est rien qui ne pare.
Un peu du bout des doigts touchez-la seulement,
Vous y mettrez le prix du plus rare présent.

Je ne fais point de jaloux, mon cher Comte, quand je dis des douceurs à l'Epouse, je ne les épargne point au Mari. Il faisoit extrêmement froid, & ce dont je me plaignois à son Excellence Monsieur Apollon, lorsque je voulois rimer quelque chose qui fût moins éloigné que je le désirois, du mérite & des belles qualités de S. A. MM. le Prince Général Lubomirski, Père de mon Elève.

Pour vous faire un Bouquet, auguste & sage Prince,
En dépit de l'Hiver trop dur pour la saison,
Après avoir des yeux couru chaque Province,
Pour y trouver des Fleurs, j'entre au Sacré Vallon.
Mais hélas! je vois Apollon
D'une contenance qui glace,
Me dire de quitter la place.
Comment, me dit-il, voulez-vous
Cueillir ici des Fleurs dignes d'un tendre Epoux
A ses Amis toujours fidèle,
Prince pour son Roi plein de zèle,
Homme droit & doux en ses mœurs,
Propre enfin à se gagner tous les cœurs.
Retirez votre main d'une terre jalouse,
Délaissez cet honneur à son illustre Epouse,
Qui plus constante en dons que Flore avec ses fleurs,
Fait mieux qu'elle un printems de ses propre couleurs.

Vaille que vaille, ce sont des Vers du plus fort & du plus long Hiver qu'il y ait eu de-

depuis plus de cent ans. Ainſi quand ils s'en ſentiront un peu, la faute ſoit ſur ce méchant tems, & non pas ſur le méchant Poëte. Encore un peu de Vers, & puis je vous dirai, mon cher Comte, pourquoi j'ai quitté mon aimable jeune Prince. Rien n'eſt plus fait à la hâte. La veille de ſa Fête je le quittai; & ce fut cette même veille que je lui fis un Bouquet.

BOUQUET

A Son Alteſſe M. le Prince Théodore Lubomirski, Comte de Saroſlaw, Staroſte de Bobuſtaw, Colonel du Régiment de Myrbl, &c.

Pour vous faire un Bouquet, je n'ai que des préceptes,
En deux mots Jéſus-Chriſt réduit Loix & Prophètes
A la loi d'aimer Dieu d'un Amour ſouverain,
En ſervant, comme au nôtre, au bonheur du prochain.
Mais qui veut à ce but toucher ſans un grand cercle,
Ignore les vertus & les défauts du ſiècle.
Leur contraſte eſt utile, il faut l'étudier,
Entre deux eſt le prix qui couronne un Guerrier.
Loin d'un cœur généreux la ſuperbe chimère
D'Honorer notre Dieu ſous le Froc & la Hère,
Ou d'aſſervir ſon Ame au ſeul ſoin machinal
D'imiter en troupeau, le plus ſot Animal.
Oh! le charmant Héros, qu'entre quatre murailles
Enferme l'Eſprit vain au milieu des Batailles.
Le Démon à combattre eſt par vœu ſon défi,
Il lui livre la Guerre & repoſe ſur lui;

Riche

Riche de pauvreté, mandiant d'opulence,
Il fait son prémier vœu d'infaillible abondance.
Voila le Moine austère il dévore en repos
La substance du pauvre, accablé de travaux:
Il fait payer tribut aux pauvres véritables
Et perdre par abus les droits des misérables.
Prince, jettez les yeux sur un pauvre Païsan,
C'est l'Image de Christ dans son état souffrant.
Avec nombre d'Enfans, & pour biens une Vache,
Il craint à tout moment que la mort ne l'arache.
De ses plus grands besoins, elle est l'unique apui:
Elle tombe malade... Oh! qu'entens-je aujourdhui?
Ce malheureux, ce pauvre abattu de détresse,
N'a chez lui que cinq sous pour le prix d'une Messe *
Il les porte à l'autel, & laisse ses Enfans
Crier la mort de faim & pleurer aux passans.
Cependant à la fois cruel & tendre Père,
Je ne puis te blâmer, ta démence t'est chère:
Ta Vache est ton espoir & l'unique moyen
Pour nourir tes Enfans à qui manque du pain.
D'un Dieu mort sur la Croix l'Auguste Sacrifice
Pour ta Vache est offert... Veut-il qu'elle périsse?
Loin de vous faire voir par-là, Prince, un chemin
Qui conduise au mépris pour le culte divin,
D'un pas respectueux allons au Sanctuaire,
Ouvrons un Temple affreux où s'éteint la Lumière.
Mais... n'y peut pas entrer qui parle de bon-sens,
Il faut être soumis à nos Sacrés Tirans.
De la Terre & du Ciel l'usurpateur profane

Re-

* Un Païsan raconta au jeune Prince, en ma présence, qu'il étoit ruiné, malgré toutes les Messes qu'il avoit fait dire pour sauver sa Vache, dont il pleuroit la mort. Cet aimable & jeune Seigneur donna au Païsan tout ce qu'il avoit d'argent sur lui.

Retire de nos mains la Loi qui le condamne.
Politique, Mondain, il foule aux piés le Chrît
Et s'arroge en Démon les droits du St. Esprit.
Quoi! Le Chrît, à la mort, se soumet à son Père ?
Et c'est lui-même un Dieu qui meurt en ce mistère :
C'est lui qui sous les pleurs & du Sang & de l'Eau
Veut porter de la Croix l'opprobre & le fardeau;
Et le Tiran Sacré la porte sur sa Mule,
Pour la deshonorer & nourir l'incrédule;
Pour tenir l'Idolatre à la chaîne d'honneur
De pouvoir opposer son Erreur à l'Erreur,
Et de dire à bon droit du préjugé qui crie
Nom pour nom je m'en tiens à mon Idolatrie.
Les préjugés sont forts, Prince, & font une Loi:
Mais l'honnête homme doit examiner sa Foi.
Pourquoi tous habitans de la même Sphère
N'avons-nous pas, dit-il, la foi du même Père ?
Pourquoi tel naît-il Juif, tel Papiste Chrétien?
Tel autre Musulman & tel autre Payen?
Là le bon-sens raisonne & cherche la Lumière:
Dieu ne permettra pas qu'il retourne en arrière.
Il entrevoit déja l'obscure vérité,
Et par dégrés il marche à la grande clarté.
Qui nous sauve? est-ce un nom, ou de Paul ou de Pierre?
Que deviendroit du Chrît le mérite sur Terre?
On ne s'aborde plus que par le nom Romain:
L'est-il? ne l'est-il pas? non: c'est un Luthérien.
Ah! c'est un reprouvé, promptement qu'on l'assomme.
Oui, le Chien de St. Roch, de mal de Peste à Rome,
Guériroit bien plutôt par Miracle avéré,
Qu'un Luthérien au Ciel puisse être enrégistré.
Notre haine fait foi de la foi de l'Eglise,
Et n'y vit pas Chrétien qui jusqu'à barbe grise

Hait

Hait saintement tout homme égaré du chemin
Où l'on doit constamment haïr jusqu'à sa fin.
J'en appelle à Louis, de Grand il eut le Titre;
Mais tranchons au plus court sur un si long chapitre,
Autrement nous irions par des forfaits inouis
En noircir le trépas & les jours de Louis.
Plus je demande à Dieu de connoitre la cause,
De tant de sang versé dont la Terre s'arrose,
Plus je me sens forcé d'abaisser la raison
Qui devient sa coupable, & son propre poison.
Sage dans les excès, & dans les excès folle,
L'action de Brutus * me coupe la parole:
Mais Brutus seulement fut Héros Payen,
Au nom de Dieu son meurtre en eût fait un Chrétien.
Abraham, à ce nom rendant gloire & louange,
Neût-il pas mis à mort son propre Fils sans l'Ange?
Ciel! ô Ciel! quel tribut exigez-vous de nous?
Est-ce de flots de sang dont vous êtes jaloux?
Prince heureux est celui que la raison éclaire,
Et qui par Jésus-Christ reconnoît notre Père.
Nulle Religion, le tout bien épluché,
De celle de Jésus n'a jamais approché.
Etes-vous Roi des Juifs lui demande Pilate?
Vous le dites: C'est où sa mission éclate.
Sa réponce plus haute auroit bien moins touché
Un cœur qu'à s'endurcir excitoit le péché.
Prince, tout en est pris d'après Nature,
Où le Verbe s'incarne & se fait Créature.
Ce noble abaissement, sans indignation,
Apprend à surmonter l'excès de passion.
En vain le Juif espère un superbe Messie,
Qui la force à la main triomphe par la vie.
Ce Peuple est fait exprès pour servir à la Foi,
De fidèles Témoins du meurtre de leur Roi.

Ce

* *Brutus erat stulti sapiens imitator.* Ovid. *Fast.*

Ce Peuple, au nom d'un Dieu, invoque la vengeance
Et la peuple par-tout sous notre Tolérance.
L'humanité le veut, il le faut tolérer.
De droit divin il erre & m'empêche d'errer.
Loin de vous inspirer d'applaudir à l'outrage,
Que souffre patiemment le Juif en esclavage *,
Adoucissez le joug de sa captivité,
Les préjugés ont droit de faire un excès.
Traitez donc chaque Juif comme un homme ordinaire:
Un Chrétien est au moins par la moitié son Frère.
Mais enfin, direz-vous, quand doit se convertir
Le Juif si constamment rebèle au repentir.
Le respect près d'un Roi veut tout ce qu'il souhaite,
A plus forte raison, ta volonté soit faite.
Dieu, notre Créateur, imprime dans nos cœurs
Ce seul hommage, au-lieu d'idolatres honneurs.
Vous êtes ennivré de vérités piquantes,
Que l'on doit, me dit-on, traiter d'indifférentes.
Il est vrai, j'y consens: A la Religion
L'indifférence plait & tout est de saison.
Jérusalem périt, Rome à son sort succède,
Constantinople est Turc. Que faire, & quel remède?
Ah! pour le convertir reprouvons St. Louis,
Qui l'alloit batizer par des vœux inouis.
Chevaliers, qui portez l'Ordre de ce bon Roi †,
Relevez cet honneur des Vérités de Foi,
Ou bien voyant ce signe à votre Boutonnière,
Pliez votre jarret au nom de la Jarrière ‡.

Mais

* J'en ai vu jusqu'à treize à la fois sur un Cheval de bois au Château de Rezsow.

† Institué par Louis XIV. en 1693. le 9 Mai.

‡ Ordre institué par Edouard III, Roi d'Angleterre à l'honneur de la Comtesse de Salisburi, en 1345, où comme d'autres l'assurent en 1350.

Mais le vrai permet-il de fouiller dans les os
D'un Saint de qualité ?.... changeons de propos.
Nous naissons tous sujets d'une toute-puissance.
Qu'on nous montre à lui rendre un quart d'obéissance,
Qu'aveugles nous rendions au nom des Vice-Dieux,
Je ne crains plus qu'on craigne à dépendre des Cieux.
L'homme alors au besoin peseroit les montagnes,
Si toujours le respect & la foi l'accompagnent.
En se battant des mots, c'est éluder la chose,
De dire Dieu permet & n'en est pas la cause.
Dieu fait & veut nos maux d'un vouloir suprême,
Et plus il est sévère, & plus je sens qu'il aime.
Eutiche est endormi, tombe du toit & meurt,
Afin que dans Troade on adore un Sauveur.
Paul y prêchoit le Christ, sa mort & son mérite,
Mais bien mieux prêche Eutiche au jour qu'il ressuscite.
Ainsi d'un mal facheux arrive un plus grand bien,
Plus Saint Paul étoit Juif, plus son zèle est Chrétien.
Ce sentiment plus fort que celui de Calvin,
Rend hommage de tout: tout est d'ordre divin.
Et du bien & du mal qui marqueroit l'essence,
L'un à l'autre contraire on voit leur différence:
Etudiez-la Prince, entre bons & méchans;
Mais point de liaison qu'avec les honnêtes Gens.
L'Histoire, à fort grand prix, nous en vend le contraire;
Et moins qu'un long commerce elle touche, elle éclaire.
Que toujours votre esprit assouplisse l'humeur:
Réfléchissez sur tout & courez au meilleur.
L'irrésolution, tache d'esprit timide,
Par-tout mène à tatons: n'écoutez pas ce guide.
Si l'on parle, écoutez avec attention:
Prêtez à votre esprit l'imagination,
Un trait vif & plaisant quelquefois décheville

Des *Baroco* favans dont il coupe la file.
N'affectez pas d'avoir grade de Bel-Esprit,
Parlez comme l'on mange à médiocre apétit.
Qui se flate est un Sot, un peu moins qui veut l'être.
Pour bien connoitré autrui, tâchez de vous connoître.
Si de parole on manque, à dessein d'en manquer,
Un coup payez tribut à qui veut vous choquer.
La Générosité pardonne à qui la fâche.
Contre un lâche s'aigrir, c'est être un autre lâche.
Révérez vôtre langue ainsi qu'un Sacrement,
A l'unisson du cœur faites en l'arangement.
L'abord prévient beaucoup. Qu'un air grand vous présente:
Mesurez-vous à plaire au-dessus de l'attente.
Soiez toujours nouveau, modeste, officieux;
Emoussez l'aiguillon qu'aiguisent les envieux *.
Redressez, c'est assez, un arbre qui se plie:
De deux arbres l'art greffé & produit double vie.
Si des Branches de trop on coupe aux passions,
A l'instant plus mauvais pousse cent rejettons.
J'aime mieux dans une Ame une aigreur adoucie,
Qu'une douceur dévote à tout moment aigrie.
Fuyez le faux dévot, s'il s'obstine à chérir
L'erreur qu'un Médecin voudroit envain guérir.
Méditons les Languets & Marie Alacoque:
Rien ne sert au Bon-sens tant que ce qui le choque.
Il est bon qu'on excède à former des abus:
Sans vices où veut-on cultiver les vertus?

Au-

* Qu'il est beau de se faire une Leçon pour toute sa vie des nobles sentimens de Pédérate, ce vertueux Grec, qui ne fit que se réjouir de n'être point élu au nombre des trois cens Patriciens. Je suis charmé, dit ce Sage, que l'on ait trouvé à Lacédemone trois cens hommes plus gens de bien que moi.

Autant que vous pouvez, d'un sens pliez à l'autre.
Lorsqu'une opinion contrecarre la vôtre.
A la Société vous devez des momens,
Ne les refusez pas; mais prenez votre tems.
Gardez vous bien d'aller dans un cercle de joie,
Si l'esprit ne s'unit au cœur qui se déploie;
Exercez-vous plutôt à peser à son poids
Un Prélat * qui se mire aux brillans de sa Croix.

Son Altesse M. le Prince Lubomirski fit présent d'une magnifique Croix de brillans, avec un Plat-bassin & une Aiguière de Vermeil à l'Evêque Schapski, Frère du Trésorier de la Couronne, lorsqu'il vint la semaine d'après Paque 1740 au Château de Rezsow, bénir une Chapelle & des Cloches. Je vis ce spectacle avec un plaisir digne d'occuper toute l'étendue d'une Ame de la dignité mistérieuse de sottises sacrées. Monseigneur l'Evêque sortit trois fois de la Chapelle pour se faire appeller autant de fois le Roi de gloire: *Attollite portas, & introibit Rex gloriæ.* Après quoi l'on jugea propre, pour faire de la saloperie, de couvrir de cendres le beau marbre de la Chapelle. Force Talismans vont finir le mistère.

Monseigneur l'Evêque, du bout de sa Crosse, fait une très longue croix sur cette Cendre talismantique: le Grimoire à la main, il y regarde avec une profonde attention tous les caractères mistérieux, &

* L'Archevêque de Sens.

& les trace sur cette Cendre en Hebreu, en Grec & en Latin: & puis aille comme se pourra tout le Sacré Pataclan. Un *Te-Deum* se chante, la Messe se dit presque archipontificalement: les pieds profanes des hommes qui y assistent, effacent les caractères; ainsi dans un moment je vis périr les trois fameuses langues. L'après-dinée, le Prélat nous donna un autre plaisir, à la Bénédiction des Cloches. Je ne pus m'empêcher de rire; le Prélat, en finissant la Cérémonie, donna un petit souflet à chaque Cloche, en lui parlant en bon Latin, *Pax tecum*, la Paix soit avec vous. Il me semble, dis-je au Prélat, que tu ferois mieux, Monseigneur, (je le tutéyois, parce que nous parlions Latin), de dire à la Cloche, *Sit tibi motus*, elle est faite pour sonner, & elle ne le peut faire dans la paix, & le silence que vous lui souhaitez..... Pour moi je souhaite au Genre humain de devenir un peu plus sot qu'il n'est, afin que quand il sera parvenu au comble de la sottise, il puisse s'appercevoir qu'il en avoit déja jusqu'au bout du nez, avant même la mauvaise habitude de prendre du Tabac.

A penser sensément la solitude inspire,
On y peut quelquefois invoquer la Satire:
Mais pour la vérité, n'usez que de son Sel;
Du faux seul qu'on démontre interjettez apel:
Du sort & des destins balancez le Systême:
Travaillez à vous mettre au niveau de vous-même.

Au niveau de soi-même, on gagne à pressentir
Qu'on peut couper soi seul tout pied au répentir.
Faites-vous un Ami, choisissez entre mille;
Tout le reste est Cousin à l'air du Vaudeville *.
Si la mort de son drap le noircit au Cercueil,
Louez en la vertu, pour en porter le deuil
L'ami mort n'a besoin que de ce luminaire;
Et le faste est un sot d'éclairer par derrière.
Cependant travaillez à refaire un Ami,
Sans ce charme en ce monde, on ne vit qu'a demi.
Alors à remplacer votre sensible perte,
Aux plus honnêts-gens laissez la porte ouverte;
Et sur mille encore choisissez à loisir,
La douleur fait souvent rafiner le plaisir.
Il n'est homme en ce monde exemt de sa foiblesse:
Plaignons-nous aux efforts que conduit la sagesse.
Elle éxauce nos vœux, nous couronne aux combats,
Et fait jusqu'aux horreurs triompher du trépas.
Laissez de nos Héros le machinal courage,
Qu'arme la multitude où se desarme un Sage.
La valeur en deux mots sort des réfléxions,
Et combat prudemment l'excès des passions.
Respectez votre image, aux traits de tous les hommes;
On apprend à leur air à voir ce que nous sommes.
Descendez vers le pauvre & montez vers les grands:
Mesurez vos devoirs à l'espace des rangs.
Evitez le procès, sans vous de la Justice
Tant d'autres soutiendront l'important édifice.
Pour condamner quelcun, reculez de cent pas,
Tremblez au jugement qui condamne au Trépas.
L'exem-

* Le Roi dit a Fleuri mon Cousin,
Je m'en vais à la chasse:
Si le Parlement vient, mon Cousin,
Faites-lui la Grimace, &c.

L'exemple de Nathan, de David & d'Urie,
Montre à juger d'autrui d'après sa propre vie.
Punissant le coupable essayez de douceur;
Mesurez tous vos coups à réformer son cœur.
La parole d'un Prince est une aimable foudre
Quand il la veut manier pour toucher & résoudre.
Salomon & David lui montrent le chemin,
A chercher dans son cœur un Ministre divin.
Loin de nous le Docteur à perruque musquée,
Commençant son exorde où finit la Mosquée.
Au-dessous des Talens qu'il faut aux Comédiens,
Nageant jusqu'au nombril, il rame des deux mains;
Aveugle, fourbe, ou sot, il tronque l'Evangile
Et prévient l'auditeur par un geste qui brille:
Il s'assied, il se leve, & clignotant des yeux,
Du Temple il voit la voute, & ne peut voir les Cieux;
La chose étant ainsi; ça, bonjour à Marie!
Par bonheur en Latin il ordonne qu'on prie:
Sans quoi qui l'entendroit, pourroit crier tout haut,
Après midi, l'Abbé, c'est bonsoir qu'il lui faut.
De suite tout ardent & désireux de gloire,
Mère du Chrît, dit-il, fai briller ma mémoire,
Reine & porte des Cieux, aide mon vol trop lourd,
Sans toi je vais descendre & demeurer tout court!
Qu'a-t-elle de commun avec mon ministère,
Lui répond Jésus-Christ, est-ce là ma prière?
Prince, vous la savez, chaque Chrétien la sait;
La mémoire la dit, & notre cœur la fait:
Il n'en est pas un mot qui ne soit grand, sublime;
Dieu seul en est l'objet.... Nos cœurs fassent la rime.

Nous autres de la Religion Romaine, nous commençons par la Femme nos éxercices, & les Turcs les finissent par le Paradis féminin. Il est très certain que nos

nos Sermonaires ne commencent ainsi leurs Sermons que pour se distinguer de ceux qui ont rénoncé à ces énormes abus. Ce n'est pas qu'ils ne sachent que c'est une impiété. Mais quel ravage n'a pas toujours fait la haine de nos Rabins. Il n'est point d'excès où l'on n'ait donné, pour n'avoir presque rien de ressemblant avec la Réforme, Aussi tout l'esprit du Christianisme est-il détruit?

Entre cent Lettres, au moins, que j'ai écrites, mon cher Comte, à S. A. le Prince Lubomirski, je trouve la Copie de deux. Les voici,

PREMIERE LETTRE

Au Prince

LUBOMIRSKI.

MONSEIGNEUR,

„ JE ne comptois pas sitôt fatiguer les
„ yeux de Votre Altesse par ma mau-
„ vaise écriture. Mais comme vous le
„ savez, Monseigneur, je vous ai pro-
„ mis de ne rien faire dans le capital de
„ l'éducation du Prince, sans vous faire
„ un tableau même de mes pensées.
„ C'est ce qui m'engage si souvent à vous
„ écrire. Monsieur le Prince Starosta
„ m'a demandé de si bonne grace à ne

„ pas ignorer les termes de différens jeux
„ de commerce, que je n'ai pas eu la
„ force de lui refuser cet avantage ga-
„ lant: avantage cependant qui avec sa
„ galanterie ne laisse pas d'être fort équi-
„ voque, s'il n'est pas précisement dan-
„ gereux. Il n'y a presque qu'un pas à
„ faire des jeux de commerce aux jeux
„ de hazard, qu'un Seigneur un peu régu-
„ lier dans sa conduite doit fuir comme
„ la contagion.

„ Nous avons encore le bonheur d'ê-
„ tre sous les yeux de Votre Altesse; &
„ nous aimons le Prince & moi à consul-
„ ter de près la lumière & la sagesse de
„ vos Conseils. Un jeune Seigneur ne
„ peut pas éviter, au milieu du grand
„ monde, de se mêler de ses passe-tems.
„ Il est même bon de n'y être pas tout-
„ à-fait neuf. Quoiqu'il en soit, nous
„ ne jouerons point que vos ordres ne
„ nous autorisent à le faire. Préalable-
„ ment à toutes nos autres conventions
„ sur le jeu des Cartes, j'ai prié le Prince
„ d'apprendre pour demain le portrait
„ des Joueurs. Il est de l'aimable tour-
„ nure de l'agréable Madame des Hou-
„ lières. L'esprit des Dames a tout ce
„ qu'il faut pour persuader le bien, quand
„ elles veulent se donner la peine de nous
„ le faire goûter. A leur Ecôle la vérité
„ la plus dure a quelque chose d'aima-
„ ble. Si le Joueur n'a pas mérité des
„ éloges de Madame des Houlières,

„ je

„ je doute après ses sentimens, Mon-
„ seigneur, qu'on puisse applaudir à ceux
„ qui sont par-tout desœuvrés où il n'y
„ a pas de Cartes.

„ Les plaisirs sont amers sitôt qu'on en abuse.
„ Il est bon de jouer un peu,
„ Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
„ Un joueur, d'un commun aveu,
„ N'a rien d'humain que l'apparence;
„ Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
„ D'être fort honnête homme & de jouer gros jeu.
„ Le désir de gagner qui nuit & jour occupe,
„ Est un dangereux aiguillon.
„ Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
„ On commence par être dupe,
„ L'on finit par être fripon.

„ Pour moi, Monseigneur, je veux finir
„ ma vie dans les efforts de me rendre
„ digne de votre estime & de la conti-
„ nuation de votre bienveillance. Je
„ suis, &c.

SE-

SECONDE LETTRE

Au Prince

LUBOMIRSKI.

MONSEIGNEUR,

„ J'Ai reçu hier la jolie Pièce que Votre
„ Alteſſe a bien voulu nous envoyer.
„ Le Prince l'a lue avec toute l'attention
„ que doit inſpirer celle de Votre Alteſ-
„ ſe. Rien ne peut mieux nous ſervir à
„ adoucir le déplaiſir que nous cauſe vo-
„ tre abſence que ces marques de votre
„ bonté. Nous n'ambitionnons rien plus
„ qu'à ne pas rendre vains nos efforts ſi
„ glorieuſement encouragés. De mon
„ côté, & pour le Prince, j'ôſe promet-
„ tre que nous n'épargnerons rien, pour
„ nous mériter la continuation de votre
„ eſtime & de votre affection. Quoique
„ l'emploi dont je ſuis honoré, ſoit infi-
„ niment délicat, & qu'il éxige des qua-
„ lités que je n'aurai peut-être jamais,
„ j'aime à ne me pas ſentir la foibleſſe
„ de me rebuter, lorſque V. A. m'anime
„ ſi noblement. Pénétré des plus vifs
„ ſentimens de reconnoiſſance, & de la
„ bonne envie d'exprimer ce que je pen-
„ ſe, je vais faire une faute contre la dé-
„ licateſſe du François, en me ſervant du

„ La-

„ Latin de Pline le Jeune, le Ministre le
„ plus poli que Rome ait jamais eu pour
„ la gouverner. *Præcipere qualis debeat*
„ *esse Princeps, pulchrum quidem, sed onero-*
„ *sum; & quasi superbum est.*

„ Oui, Monseigneur, rien n'est plus
„ beau que de travailler à former un jeu-
„ ne Prince. Mais il n'est point onéreux
„ quand un jeune Seigneur, comme Mon-
„ sieur le Prince Starosta, prévient tou-
„ tes les nobles peines que coute l'édu-
„ cation. C'est à ses soins seuls que je
„ dois les admirables progrès dont il
„ n'est personne qui ne fasse l'éloge. En
„ rendant cette justice au jeune Prince,
„ je retranche l'orgueil que Pline vou-
„ droit m'inspirer. Au reste il y a de la
„ noblesse dans toutes les passions, &
„ l'on ne peut point dire qu'il n'y en ait
„ pas, quand on en fait un noble usage.
„ Nous nous efforcerons, le Prince & moi,
„ de le démêler, tant que nous serons en-
„ semble: on en doit faire une sérieuse,
„ étude dès l'âge le plus tendre: c'est
„ aussi mon application particulière, avec
„ le désir de ne pas vous laisser douter
„ que je serai toute ma vie, &c.

POE

POEME

Sur la prise de

PHILIBSBOURG.

Je chante les exploits de ces vaillans Héros,
Qui malgré le Germain & la fureur des flots,
Ont cueilli des Lauriers dans les plaines fécondes
Que le Rhin orgueilleux enrichit de ses Ondes.
Pour chanter les Vainqueurs d'un nouvel Ilion,
Ta force est impuissante inutile Apollon!
Esprit qui les guidois au chemin de la gloire,
Inspire moi des airs dignes de leur victoire.
Le timide Germain, du haut de ses ramparts,
Voit sur les bords du Rhin floter nos étendarts.
A leur aspect sanglant les Naïades craintives
Du fleuve impétueux abandonnent ces rives.
Les yeux étincelans le Démon des combats
De Sang & de Carnage infecte les climats.
La Nature languit & Cérès éplorée
Voit ravir les épics dont elle étoit parée.
Les timides Bergers exposés sous leurs Toits,
Suivis de leurs moitiés, se cachent dans les Bois.
Dans ce malheur pressant les Mères gemissantes
Déplorent le danger de leurs filles tremblantes.
La discorde altérée en sécret s'applaudit;
Du sang qu'on va verser la Barbare sourit.
Cependant sans effroi nos bouillantes Cohortes
De Philibsbourg surpris vont foudroyer les portes.
Berwick digne vangeur des querelles des Rois
Va signaler son nom par de nouveaux exploits:
C'est lui qui, couronné des mains de la victoire,

Dans

Dans les champs d'Iberie éternisa sa gloire
Lorsque près d'Almanza nos Escadrons épars
Arrêtèrent le vol de l'Aigle des Césars.
Sous ce Chef généreux le François intrépide
Etonne l'Univers de sa valeur rapide.
Plein d'audace & d'ardeur le superbe Germain
Fait gronder la fureur de cent foudres d'airain:
Le Soldat enflammé d'une audace nouvelle
Affronte le danger, où la gloire l'appelle:
Le Vainqueur d'Almanza, plein d'un noble courroux,
S'avance.... Ha! ce Héros brave & meurt sous les coups.
Près de son corps fumant le Soldat se rassemble,
Jure de le vanger, ou de mourir ensemble.
Le Monarque François frappé de ce malheur,
Entre les mains d'Asfeld met son foudre vangeur.
Sans faste, généreux, prudent sans artifice,
On voit renaître en lui les vertus de Fabrice.
Noailles dans le rang où brilloient ses Ayeux
Se montre digne Fils de tant de demi-Dieux:
Sage dans le conseil, à la Guerre intrépide,
Il unit les Talens de Socrate & d'Alcide.
Bientôt ces deux Héros dans les champs de Mars
Vont abaisser l'orgueil du Thrône des Césars.
Philibsbourg veut envain écarter leur tonnerre;
Du sang des ennemis ils vont couvrir la terre.
Le Soldat au milieu d'un Déluge de feux
Semble briguer l'honneur de mourir à leurs yeux.
La Victoire autrefois par Eugene séduite
Rougit d'avoir marché si longtems à sa suite:
L'heureux imitateur des Ruses d'Hannibal,
Du célèbre Villars jadis digne Rival,
Se flate vainement de forcer les Barrières,
Qu'opposent à son bras nos Légions guerrières,
La rage & la fureur marchent sous son drapeau,

Et

Et flate son orgueil d'un Triomphe nouveau.
Le Germain ennivré d'un espoir trop crédule
Cherche nos Escadrons, les admire & recule.
Le Rhin épouvanté précipite son cours,
Son onde à l'Ennemi apporte un vain secours,
Et brisant tous les bords qui la tiennent captive,
A sillons redoublés s'élance sur la rive.
La campagne est changée en un vaste Océan,
Et Neptune effraié s'arme de son trident.
Les François au milieu de la plaine liquide,
Comme autant de Tritons marchent d'un pas rapide.
Le fleuve à nos projets oppose envain ses flots,
Les François belliqueux sont autant de Héros.
Belisle plus bouillant que le Dieu de la Thrace,
Au Soldat qui le suit inspire son audace:
Sur ses pas triomphans nos plus vaillans Guerriers
Vont, en bravant la mort, moissonner des Lauriers.
C'est à nous, leur dit-il, d'achever la conquête;
Du Salpêtre embrasé défions la tempête.
Au milieu du Danger volez, & suivez moi,
Heureux qui sait combattre & mourir pour son Roi.
Et dans le même instant, aussi prompt que la foudre,
Il part, il court, il vole & réduit tout en poudre.
Aux sanglots rédoublés du Germain gémissant
La terre semble émue & le Rhin mugissant:
. . . .
. . . .

Ainsi lorsque l'on voit Amphitride écumante
Briser contre un Rocher sa vague blanchissante,
La voix de l'Alcion chéri des Matelots
Rend un calme sérain à l'Empire des flots;
Louis va rendre ainsi le calme à l'Allemagne:
Le sang humain, dit-il, est sacré, qu'on l'épargne;
La Victoire en mes mains fait le prix des combats
Sans avoir éprouvé la force de mon bras.

Il ne fait que parler: les Frères Eumenides
Eteignent à l'inftant leurs flambeaux homicides.
Le grand nom des vaincus honore le vainqueur,
Et la Paix en tremblant admire leur valeur.

CARACTERE DE THEODORE, BARON DE NEUHOF.

PErfonne ne difconviendra qu'il faut avoir un efprit marqué au meilleur coin, pour fe tracer fans le fecours de la Fortune, une route pour la Grandeur. Théodore, y a atteint & n'y eft pas demeuré. Quoiqu'il ne foit pas d'humeur à me reconnoitre pour fon Ami, depuis qu'en badinant, & plutôt par trop de feu que par une maligne préfence d'efprit, je le bleffai fans le vouloir faire, je prend un plaifir fenfible à prendre fon caractère à fon avantage naturel. Il eft bon de dire avant, fur quoi il s'offença. Nous parlions enfemble de fon couronnement en Corfe. Il me raconta qu'il avoit d'abord vifé fur les Ecclééfiaftiques, pour favorifer fes deffeins; qu'il avoit

presque feuilleté toute l'Ecriture, pour en ajuster quelque trait aux circonstances où il se trouvoit. „ Enfin, me dit-il, Isaie „ me fit faire un coup de maitre, où m'y „ disposa bien par ses paroles que je pris „ de lui. J'avois fait assembler un grand „ nombre de tous les Ordres Ecclésiasti- „ ques, sans leur parler d'autre chose „ que de la délivrance du Païs. Dans la „ prémière surprise de voir un inconnu „ sans aveu d'aucune Puissance, je dis „ d'une voix ferme: *taceant ad me Insulæ,* „ *& gentes mutent fortitudinem.* Que les Iles m'écoutent & reprennent leur vigueur..... Vous savez, lui répondis-je, en l'interrompant, que le même Isaie dit aussi, *semita in pedibus ejus non apparebit:* Il ne laissa point de trace de son passage. Nous nous quittames froidement. Quoiqu'il en soit, il est fort vif sur le chapitre d'une grande réputation. En lui, ce n'est point foiblesse; la vertu lui en fait naitre les désirs. Il ne parle jamais de la fortune ni pour la louer, ni pour s'en plaindre. Il parle bien toutes les Langues les plus polies de l'Europe, & personne ne sait mieux écouter parler les autres. Il semble que c'est toujours par complaisance qu'il dit son sentiment. Si l'on en excepte l'article de sa Réputation sur ses grandes actions, qu'il n'amoindrit pas même en se faisant effort de ne les pas grossir, il est universellement traitable.

Ou-

Outre ce défaut assez excusable, on ne peut voir quelle humeur le domine. Accommodable à toute Compagnie, il est de l'humeur de toutes les personnes qui le fréquentent. Les revers & les faveurs de la Fortune ne troublent point son esprit, dont toute la fermeté se concentre à n'agir que pour survivre à l'oubli par l'immortalité de son nom. Avec je ne sai quelle fierté, qui le fait paroître grand, sans qu'on le connoisse pour ce qu'il est, son air froid est doux, son air sérieux plaît, & s'il y a quelque chose de sévère dans ses yeux, il n'y paroît que pour montrer sa grandeur d'ame. La mauvaise Fortune lui a fait tort dans différens voyages, parce qu'ordinairement on ne juge de l'homme que par son train & ses facultés; mais la probité & la naturelle égalité de son ame l'ont soutenu à l'épreuve de toutes les occasions. Il se joue des amusemens dont il s'occupe; il ne s'y abandonne point. La Musique, qu'il possède aussi bien que l'usage de plusieurs Instrumens, n'est pour lui qu'un délassement d'esprit. Il est familier, sans être incommode à ses égaux, & sans s'abaisser avec ceux qui sont au-dessous de lui. Comme il a beaucoup voyagé, il ne déclame point contre les différentes manières du païs. Il n'a point notre ridicule prévention de vouloir tout assujettir au goût de notre Nation. Dans les plus simples divertissemens, une agréable pré-

fence d'esprit ne le fait distinguer des autres, que pour être sans singularité. Toujours attentif à se faire au goût du monde, possédant tous les meilleurs traits de l'Histoire, il les rend utiles à ses vues, par une étude continuelle à les bien appliquer. Avec tant de Talens, on a eu raison de faire pour lui ces quatre beaux Vers:

Si tant de travaux entrepris,
Baron, n'ont pas rempli ta haute destinée,
C'est que de ta Vertu la Fortune étonnée
N'ôse pas en fixer le prix.

Et lorsqu'il fut mis aux Arrêts à l'Hôtel de Ville d'Amsterdam, on le faisoit parler dans ses vrais sentimens, lorsqu'on lui fait dire.

Décidons, puisqu'enfin en l'état où je suis,
La mort est au-dessous du sort de mes ennemis.
Un lache désespoir me défend d'y survivre;
Mais un cœur vraiment grand me défend de le suivre.

Tel est le Caractère magnanime d'un Héros. Caton & les Othons ont quelque chose de bien bas dans l'ame, quand on les voit se poignarder eux-mêmes. Il y a plus de grandeur d'ame à triompher de ses malheurs, quelque longs qu'ils soient, qu'il n'y a de satisfaction à gouter des plaisirs suivis d'une fortune égale & brillante.

En allant un jour à l'Eglise Paroissiale de Rantzow, (c'est la suite de l'Histoire de mon Ami), le Maréchal de la Cour nous entretint d'un Miracle brulant. Entrés dans cette Eglise, on montra au jeune Prince & à moi une planche sur laquelle étoit empreinte la figure d'une main, sortie, disoit-on, du Purgatoire, pour demander du secours. Une Ame avec une patte brulante, m'écriai-je, est-ce qu'on est Chrétien dans ce païs-ci? Il y a du plaisir à aller dans ce païs brulant, quand ce ne seroit que pour faire mentir l'Ecriture. Une Ame n'a point de main, à moins qu'elle ne ressuscite son corps.

A ce compte il n'est plus besoin d'attendre la Resurrection générale. Enfin, je veux le croire avec tous les Idiots. Ne disons plus que cela ne soit pas. Mais qu'on me permette de souhaiter qu'une autre fois, quand il prendra fantaisie à l'Ame de faire des coups de sa main, elle les fasse en plein midi, pendant un Sermon, à l'heure d'un grand Office, en un mot. Que cela toucheroit bien davantage! Je serois le prémier à jetter sur l'Autel privilégié, pour le repos des Ames souffrantes, ma Bourse & tout ce qui est dedans. O! Moines, & vous toute Engeance délirante, qui que vous soiez tous, vous seriez heureux, si j'étois le Souverain Monarque de l'Univers: je vous ferois manger trois fois par jour tout votre

soul & boire à *tire-larigot*. Mais, mon cher Prince, continuai-je, ne nous étonnons plus si cela se passe la nuit; c'est la bonne mère nourrice des surprises, & des fraudes prieuses.

N'importe, l'empreinte de cette main étoit d'un noir brulé: défendu de croire que c'est l'effet d'un Fer rouge appliqué sur du bois. Après avoir bien badiné, remède charmant pour faire revenir de ces infames abus tout-à-fait dignes de ceux qui font le métier d'en vivre, je le pris fort sérieusement avec toute la Monacaille. Minimes, Recolets, le Diable, & son train furent à mes trousses: plus ferme qu'un Rocher, je n'en demordis point, j'eus la générosité de soutenir que c'étoit l'ouvrage d'imposteurs qui abusoient de l'ignorance & de la crédulité d'un misérable peuple. Je me croyois, dans la place que je tenois, obligé, comme il est vrai, de déclarer publiquement ce que je pensois sur une pareille imposture, parce qu'il ne me convenoit pas en particulier d'inspirer au Prince, mon Elève, des sentimens sans les soutenir à front découvert. Un esprit encore tendre, imbu d'affreux préjugés, n'auroit-il pas eu droit de soupçonner ma sincérité. S. A. M. le Prince Général rioit en public de nos disputes; mais en particulier, ce Prince spirituel & poli m'a donné plus d'une fois le conseil politique de ména-

ger

ger un peu plus le pouvoir formidable des Moines & des Ecclésiastiques qui habitent cet Etat.

S. A. M. le Prince *Czartoriski*, l'un des plus aimables Seigneurs du monde, m'avoit fait la même leçon. Mais si je n'en appelle pas à la fatalité de l'occasion, j'en appelle au Tribunal de l'Univers. Etoit-il possible que je laissasse avaler de pareilles couleuvres à un jeune Seigneur, qui peut, par sa Naissance & ses Biens, prétendre à la prémière place du Royaume? Pourra-t-on me traiter d'un mal-habile Courtisan? Est-ce fragilité? Non: ce ne sont point les occasions qui rendent l'Homme fragile: elle ne le font paroitre que tel qu'il est. Je devois être droit, sincère, les yeux ouverts sur tout, pour faire de judicieuses remarques, & toujours les appliquer au bien-être du Prince mon Elève. J'applaudis à mon cœur où il ne manque pas de probité ingenue, & assez hardie pour braver tout le Capuchon & la dangereuse Milice Papale.. Jusques-là, je ne crois pas qu'il y ait un muet même sur la Terre qui ne me fît signe, en lisant ceci, pour me dire vous avez de raison.

Autre Vermine. Le Jésuite *Conarski*, Recteur d'une bande de la bonne Compagnie de Jésus, vint faire sa cour au Prince, qui les déteste dans le fond de son ame. Cela soit dit pour être remarqué en tems & lieu. La Révérence Rectorale

me fit à table de grands complimens sur le nom François, qui, disoit-il, étoit fort aimé en Pologne. Madame la Princesse, qui aimoit assez à me voir faire playes & bosses à la Monacaille, dont j'avois déja du Château extirpé deux Couvens, engagea le Jésuite & moi à en venir aux prises. Vous êtes sans doute, me dit la Révérence, un bon *Jansèniste*, c'est aujourdhui la Religion de France. C'est bien dommage qu'un si beau Royaume s'infecte de nouvelles Erreurs. Ils croyent pourtant aux Saints, car ils en font un nouveau, malgré le St. Père. Voulez-vous, lui repliquai-je, que je vous parle sensément, & sans me soucier de tout nom de Secte, & avec toute la franchise dont un Jésuite, ou un Moliniste n'est pas capable. Quant aux Saints, je ne suis pas encore bien déterminé combien de fois & à quel Saint je dois me vouer; mais je crois que le plus sûr, c'est d'attendre à la Toussaints, pour n'en manquer aucun. Il n'y a rien de plus juste: on ne risque pas de faire de jaloux.

Le Prince étoit charmé de me voir chamailler avec la Révérence. Le lendemain la Rectorale Révérence mit l'Assomption de la Vierge sur le tapis. Lorsqu'il en vint à me soutenir qu'il étoit de foi qu'elle étoit dans le Ciel, en corps & en ame, & que quiconque ne s'adressoit pas spécialement à sa protection, ne pouvoit prétendre au bonheur d'être connu

de

de Dieu; ſauf, les cheveux gris, lui repliquai-je, vous êtes téméraire, impie, d'aſſurer une choſe dont l'Ecriture ne parle point. Quant à la néceſſité que vous faites de s'adreſſer à elle, vous faites injure à Dieu, à J. Chriſt: je ſoutiens de plus que quiconque l'appelle dans nos Litanies la Porte du Ciel, commet un Blaſphême. J. C. nous dit expreſſément, *Ch.* XI. v. 27, ſelon St. Matthieu: *Mon Père m'a mis toutes choſes entre les mains. Nul ne connoit le Fils que le Père, comme nul ne connoit le Père, que le Fils, & celui à qui il l'aura voulu révéler.* Si Jéſus Chriſt a toutes choſes, vraiſemblablement il ne reſte rien à Marie, que la gloire d'avoir porté le Fils de Dieu dans ſes entrailles, & de ſe nommer bienheureuſe, comme l'appelle elle-même la Sainte Ecriture. Jéſus Chriſt ne dit pas, *allez à Marie*, mais bien le contraire; *venez à moi, vous tous qui êtes fatigués & qui êtes chargés, & je vous ſoulagerai.* Ce ſont les paroles de J. C. ſelon St. Matth. Ch. XI. v. 28.

Ce n'eſt pas aſſez, continuai-je à dire à la Révérence, ce n'eſt pas aſſez pour un ſubtil Profeſſeur de Théologie de plus de dix ans comme vous l'avez profeſſée, de vous prouver que la Loi n'ordonne pas de s'adreſſer à Marie, il faut vous démontrer qu'elle le défend, Jéſus Chriſt nous l'interdit plus énergiquement qu'en propres termes. Marie veut ſe mêler du

Miniſtère de J. C. aux Nôces de Cana. *Femme*, dit J. C. ſelon St. Jean Ch. II. v. 4. *qu'y a-t-il de commun entre vous & moi?* Marie, plus femme qu'elle ne l'avoit jamais été, donne occaſion à J. C. de la renoncer pour ſa mère, quand il s'agit d'opérer les œuvres de ſa Miſſion. Il ne la nomme que Femme: il lui dit aigrement qu'il n'y a rien de commun entre elle & lui. Auſſi Marie reconnoit-elle ſa faute ſur le champ. Elle eſt la prémière à lui obéïr, & dit à ceux qui ſervoient la Table, *faites tout ce qu'il vous dira.* Par-tout où les œuvres du Ciel ſont intéreſſées, là J. C. ne connoît que Dieu d'où il procède. Marie n'eſt plus qu'une ſimple Créature. J. C. la confond parmi le reſte du Genre humain. Lorſqu'on vient avertir J. C. que ſa mère étoit dans la foule, qu'elle avoit de la peine à la percer pour le voir, J. C. répond, ſelon St. Luc Ch. XIII. v. 21. *ma mère & mes frères ſont ceux qui écoutent la parole de Dieu & la pratiquent.*

Quelle confuſion pour la Révérence Rectorale! Un jeune Homme, un ſimple Cavalier, fait voir que ſous les cheveux gris d'un Jéſuite, il y a un vieux fourbe. Mais auſſi quel crime de lèze-ſociété de la Bande noire de ne pas applaudir à la proſtitution de ſon commerce. La Jéſuite ſe laiſſa damer le pion: & plus de trois fois je l'ai fait échec & mat. Cette roideur infléxible, cette hauteur d'ame ouverte
à

à la vérité contre les pères du mensonge, que la Rectoralité trouvoit en moi, lui firent prendre le parti de me complimenter, après avoir essuié son dépit qui lui sortoit en eau tout le long du visage. *Les François*, me dit la langue Rectorale, *ont beaucoup d'esprit & sont fins comme des Moineaux*. J'aimerois mieux, lui repliquai-je, que vous m'eussiez dit que vous avez su vaincre: je vous répondrois avec politesse, que le nom du vainqueur honoreroit trop le vaincu. Je vous avoue d'ailleurs qu'il y a peu de finesse à se déclarer contre un Jésuite: le faux fin vous hait, & ne vous dit mot: le plus fin vous dit & vous jure qu'il vous estime; il n'en est rien. Tout cela n'est pas généreux. Tout ce qui est haïssable doit être haï à toute outrance, la haine est une passion divine, quand nous ne l'employons que pour haïr le vice avec distinction de la personne. Je vous aime comme Homme, & je vous haï souverainement comme Jésuite.

Malgré tous ces traits qui outreperçoient l'ame de la Révérence, la Révérence avec ses Moineaux qui ne finissoient guère bien un compliment de bon cœur, s'humilia à la Loyoliste. Sachant que je possédois toute l'ame de S. A. Mr. le Prince Général, qui publioit par-tout & à chaque instant que j'avois sauvé la vie du Prince son Fils, il rampoit devant moi jusqu'à terre. Il venoit m'embrasser

les

les genoux, coutume en Pologne, il eſt vrai ; mais que je trouvois cela bas pour un chef de Bande noire! Quel triomphe pour un cœur qui auroit aimé à ſe voir faire des courbettes! Non, je lui relevois poliment les mains ; mais en ne les ſerrant rien moins qu'à l'Angloiſe, & en diſant encore moins, à l'Eſpagnole, que je les lui baiſois.

Vous êtes ſans doute impatient, mon cher Comte, de ſavoir comment & pourquoi je ſuis ſorti de cette maiſon illuſtre où j'étois ſi bien voulu, & regardé avec tant de diſtinction. D'avance, je vous déclare avec verité, que ce ne ſont pas les Jéſuites qui m'en ont chaſſé. Tout le Royaume de Pologne atteſteroit le contraire. J'avois tonné. Ce n'étoit pas aſſez. A l'occaſion, j'ai frappé de toute ma petite force. Mais avant de vous en dire davantage, ſouffrez que je vous raconte ſuccintement ce que j'ai fait avec le jeune Prince mon Elève depuis le huit de Février 1740, juſqu'au treize du mois d'Aout de la même Année.

Son Alteſſe M. le Prince Général, avant de me préſenter le Prince ſon Fils unique, me dit qu'il étoit gâté, & qu'entre les mains des Prêtres ſes Précepteurs il étoit devenu tout difforme. Nous paſſames le Prince Général & moi plus de deux heures enſemble dans ſon Cabinet, avant qu'on m'amenât le jeune Prince. Que vois-je ? je ne veux point charger le

le portrait. C'est un jeune Prince qui paroit à quatorze ans passés, les jambes grosses comme les cuisses d'un Homme de trente années, & le corps à proportion. A peine pouvoit-on s'appercevoir qu'il eût de nez, tant il étoit bouffi de graisse & de chair. Voila pour le corps, qu'un jeune & puissant Seigneur, un fils unique ne peut pas se former lorsque, tous ceux qui l'environnent, le regardent comme une espèce de Divinité. M. le Prince Général ordonnoit à son Ecuyer de faire monter à cheval le Prince son Fils. Dans une Ecurie aussi riche & aussi choisie que celle de ce Prince, il y avoit dequoi choisir, pour donner ce noble éxercice au Prince son Fils. Mais ce jeune Seigneur n'avoit point de place, pour ainsi dire, entre ses jambes, qui lui permît de se tenir un moment en état de monter. Il ne faisoit que paroitre un moment dans un des jolis manèges qu'on avoit fait exprès pour lui.

L'éxercice n'étoit pas ce qui manquoit le plus. Il falloit aller à la source du mal que S. A. M. le Prince Général avoit tenté de guérir ; mais inutilement. Que les grands sont à plaindre d'être trop partagés pour avoir l'œil sur tout, & de n'avoir ordinairement à leur service que des ames vénales & mercénaires! Mais qu'ils sont bien plus encore à plaindre, quand ils aiment à être flattés, & à n'avoir auprès d'eux que des Flatteurs. Une ame lâche

&

& pêtrie de boue, flattée en présence; c'est profit tout clair, à l'absence, elle se moque de celui qu'elle a flatté. C'est la punition secrette qu'on éxerce contre celui qui aime la flatterie. Quelle confiance peut-on avoir en celui que le crime nous attache? Un flatteur est à gage de la prostitution même. Quand ce flatteur à de l'esprit, il mene haut train celui qui est assez sot pour l'écouter. Il n'est point de pièges qu'il ne puisse lui tendre. Voyons à présent, si je ne suis pas moi-même un flatteur déguisé sous les apparences de la sincérité.

Je m'attachai, dès le prémier jour que je fus introduit auprès du jeune Prince, à connoitre sa façon d'agir. Je ne fus pas une heure auprès de lui, que je découvris dans ses yeux la semence de toutes les vertus. Cela me faisoit augurer que son cœur y portoit cet éclat admirable que je voyois briller. Pour le moins, il falloit bien passer un jour, sans s'y prendre avec lui autrement qu'avec une gravité enjouée, avec ce, en un mot, qui paroit sévère & qui ne déplaît pas. Le soir ordinairement nous étions au petit couvert. Le prémier souper, je laissai manger le jeune Prince à sa fantaisie: on le servoit aussi délicatement que somptueusement. Rien ne manquoit pour satisfaire son gout, & pour bien traiter son habitude à ne se rien refuser.

Ce jeune Seigneur accoutumé à suivre

son appétit, comme sa volonté, attendoit presque que le nœud de la gorge lui dît j'en ai assez, j'en ai jusques-là. Le Prêtre son Précepteur, Cochon du Bon-Dieu & de ses Saints, lui en montroit l'exemple. Ce n'étoit encore que demi-mal de manger extraordinairement; mais le pis c'étoit de ne presque pas boire du tout. Ecoutez, Mesdames, de quelque qualité que vous soyez, par récréation vous aurez peut-être vu empâter des poules, lorsque vous allez gouter le plaisir des Métairies; c'étoit justement comme l'on s'y prenoit pour engraisser ce jeune Prince. Son Altesse, M. le Prince Général, avoit interdit le Vin & la Bierre, au Prince son Fils, croyant qu'en lui ordonnant l'usage de boire de l'Eau, il fondroit de sa graisse. L'ordonnance étoit bonne, & partoit du du cœur d'un père sage, prudent & plein de tendresse pour son Fils; mais elle étoit mal éxécutée, cette ordonnance.

Le Prêtre apprenoit au jeune Prince à se conduire à l'égard de son père, comme les Musiciens de l'ancienne Rome, à qui l'on avoit défendu de boire dans le Temple; ils s'en dédommageoient à la guinguette. Le Prêtre, toutes les fois qu'il sortoit pour aller aux Couvens, avec son Prince, réparoit à rouge bord, ce que la contrainte, à ne boire que médiocrement, lui avoit fait perdre pendant quelques jours. Le jeune Prince, je crois, n'avoit pas besoin d'exhortation à suivre l'exemple de

ſon Précepteur. Semblable à l'Empereur Vitellius, qui dépenſoit trente mille Ecus par repas, & ſe faiſoit faire des potées de Langues de Faiſans, de Cervelle de Paon, & de Langues de toute ſorte de Poiſſons, le Précepteur auſſi capable de conduire un Prince, que cet Empereur fils de Savetier s'étoit propoſé à conduire l'Univers, n'inſpiroit à ſon Elève que la plus baſſe crapule, dans une magnificence ruſtique. Bref, le Précepteur défendoit au jeune Prince de boire de l'eau, le plaignoit de la dureté de ſon père à lui ordonner un uſage qui lui cauſeroit la mort.

Au grand Couvert, où ſe trouvoit toujours au diner le Prince père, on ſervoit de l'eau au jeune Prince: lés lèvres ſur le Verre, c'en étoit aſſez; mangeant ſi abondamment, que devenoit une ſi peſante maſſe d'alimens dans l'eſtomac d'un jeune Homme? Médecins, décidez-en.

A mon arrivée, on ne chargea plus le Prêtre Précepteur que du ſoin de ſon Bréviaire, & bien en a pris à cet aimable & jeune Prince, qui tomboit fréquemment en foibleſſe: étouffement qui s'appaiſoit par un ſaignement de nez fort fréquent. S'il en a coulé beaucoup de larmes à ce jeune Seigneur, ſous ma ferule, pendant les ſix prémières Sémaines, il a bien vu après la vérité de ce que je lui diſois en Latin, lorſqu'il ne m'entendoit pas encore parfaitement en François: *qui ſeminant in lacbrimis, in exul-*

tatione

tatione metent; ceux qui fément dans les pleurs, moiſſonneront dans l'allégreſſe & la joie. Ce fut le ſurlendemain, & pas plus tard que je vis couler de ſes beaux pleurs, que j'appellois des Larmes d'or. J'écrivis le jour précédent cette Lettre à S. A. M. le Prince Général ſon père.

MONSEIGNEUR,

„ J'Ai promis à Votre Alteſſe de lui don-
„ ne par écrit mes ſentimens ſur tout
„ ce qui toucheroit l'Education du Prin-
„ ce, à meſure qu'il y auroit occaſion
„ d'en faire l'application & l'uſage. Il
„ s'agit d'abord de régler la manière
„ dont je dois le traiter à table. Son
„ tempéramment & la forme de ſon corps
„ exigent de l'extraordinaire. Je vous
„ répond, Monſeigneur, ſur le prix de
„ ma tête, qu'avant trois mois, le jeune
„ Prince ſera formé pour le corps, com-
„ me un Seigneur de ſon âge doit l'être,
„ pourvu que je ſois le maitre abſolu de
„ le traiter à ma fantaiſie.

„ De tout tems, Monſeigneur, la tem-
„ pérance a tenu parmi les peuples civili-
„ ſés un des prémiers rangs entre les belles
„ qualités. Aujourd'hui on la regarde non
„ ſeulement comme une vertu, mais en-
„ core comme un remède & une pré-
„ caution contre les maladies. Il eſt d'u-
„ ne ſenſibilité à toute épreuve de con-
„ tradiction, que notre corps eſt végétatif

„ comme les Plantes, & qu'eu égard à
„ cette seule partie, sans considérer l'a-
„ me qui nous distingue de tous les êtres
„ qui sont sur la terre, nous ne devons que
„ le moins que nous pouvons, étendre le
„ nombre de nos nécessités. Nous ne
„ sommes déja que trop sujets par les
„ Loix de la Nature à mille & mille
„ soins qui emportent plus de la moitié
„ de notre vie, sans la charger de ceux
„ d'une trop forte digestion. Par trop
„ d'alimens on ôte à la Nature beaucoup
„ de ses facultés, on l'occupe trop à des
„ fonctions matérielles. Elle est con-
„ trainte alors de les employer à cuire
„ & dissoudre. Souvent même elle ne
„ conserve pas assez de force pour dissi-
„ per les vapeurs qui montent nécessai-
„ rement au Cerveau. Avec une maniè-
„ re de vivre si animale on gâte à la fois
„ & l'ame & le corps.

„ Je concluds de tout ceci, Monsei-
„ gneur, si sommairement détaillé, à ce
„ qu'un jeune Homme ne mange que
„ fort médiocrement. N'est-il pas vrai
„ que sitôt qu'on engraisse trop une plan-
„ te, ou qu'on la fait périr, ou qu'on la
„ rend bien vite languissante; le bon gout
„ ne s'est jamais trouvé dans les fruits
„ que produit un terroir trop gras. C'est
„ ce qui me fit dire un jour, encore en-
„ fant, à Madame la Duchesse de B***,
„ qui me demandoit si j'aimois les Fem-
„ mes grasses, qu'elles n'étoient nulle-

„ ment

„ ment de mon gout, parce que dans u-
„ ne si épaisse pièce de chair le cœur a-
„ voit trop de peine à se communiquer.
„ Cela soit dit, Monseigneur, pour é-
„ veiller le sujet de ma Lettre où il n'en-
„ tre que du sérieux. Et très sérieuse-
„ ment je vous prie de m'ordonner d'ê-
„ tre Roi auprès du Prince que vous a-
„ vez confié à mes soins. De votre con-
„ sentement je deviendrai l'arbitre sou-
„ verain de tout ce qui regarde la per-
„ sonne du jeune Prince. J'ordonnerai,
„ à mon tour à ce jeune Seigneur de s'ac-
„ coutumer peu à peu à se priver de la
„ douceur animale de se bourrer d'ali-
„ mens, je lui ordonnerai le soir une
„ soupe légère, jusqu'à ce que je jugé à
„ propos de changer ce régime. Un
„ petit excès de tems en tems n'est pas
„ absolument interdit. On a vu J. C.
„ aux Noces de Cana. Et d'ailleurs le
„ corps de l'Homme est comme l'image
„ de toutes les opérations de la Nature:
„ il fait chaud, il fait froid, il fait un
„ air tempéré, &c. & dans tout ce de-
„ sordre il y a un ordre admirable. C'est
„ ce que nous devons imiter dans notre
„ conduite qui ne peut pas toujours être
„ égale. Mais cet Univers a commencé
„ à être par la parole de son Auteur. De
„ rien tout s'est formé, n'en déplaise à
„ la Philosophie, & tout a obéi.

„ Il faut donc, Monseigneur, après
„ cette trop grande comparaison, que

 „ tout

„ tout ce qui a rapport à l'Education du
„ jeune Prince prenne une nouvelle for-
„ me. Boire beaucoup d'Eau ; il n'en
„ buvoit presque point ; manger aussi peu
„ qu'il mangeoit trop ; troter à pied ; plus
„ de Carosse pour un tems : se coucher
„ à dix heures, lorsqu'il n'y aura point
„ grande Table à l'appartement du Prin-
„ ce, & se lever à six du matin ; s'habil-
„ ler lui-même, & se deshabiller ; se fai-
„ re mettre le soir trois ou quatre papil-
„ lottes de chaque côté. Tout cela sent
„ son Cavalier, & je ne plaindrai ses pe-
„ tites oreilles que pendant quinze jours.
„ Avec toutes ces petites précautions,
„ nous serons le Prince & moi en état
„ de sortir un quart d'heure le matin pour
„ respirer l'air ; & cela dès sept heures.
„ Dans un aimable négligé de si matin,
„ nous ne risquons point de nous laisser
„ surprendre à onze heures à la Toilet-
„ te. A sept heures & demie nous se-
„ rons en état de nous mettre à l'étude,
„ cette belle nourriture de l'ame pour la-
„ quelle seule nous devons vivre. Qu'on
„ ne me dise pas que cette manière d'é-
„ lever un Prince est au dessous de sa Nais-
„ sance. Un Juif avec cent mille Francs
„ de bien peut se faire tirer ses bas, se
„ faire mettre ses culottes, & entretenir
„ avec le produit de ses cent mille
„ Francs deux ou trois Galopins à le ser-
„ vir depuis les pieds jusqu'à la tête. Qui
„ est plus digne qu'un Prince lui-même

„ pour

„ pour ſe ſervir autant que la bienſéan-
„ ce le permet? Mais j'ai mes raiſons
„ pour déſirer d'en ordonner ainſi. C'eſt
„ par où je veux commencer à aſſouplir
„ le jeune Prince. Ne ſemble-t-il pas
„ qu'un Prince ſoit un Dieu? Hélas! la
„ Nature dans le plus grand Roi du mon-
„ de, charge ſa Perſonne Royaliſée de
„ faire elle-même de plus baſſes, de plus
„ ſales, de plus obſcènes, de plus dé-
„ goutantes fonctions qu'elle n'en char-
„ ge l'Ours dont on fait tant de mé-
„ pris.

„ Avouons-le, Monſeigneur, n'eſt-il
„ pas vrai que la flaterie infecte ſi fort les
„ Grands, que de tous les hommes ce
„ ſont ceux qui ſe connoiſſent le moins.
„ Il faut avoir tout votre eſprit, Mon-
„ ſeigneur, pour vous être garanti de
„ cette foibleſſe de ſe croire plus qu'un
„ autre homme. Un Monarque de l'U-
„ nivers ne devroit pas penſer qu'il ſe-
„ roit au-deſſus de tous ſes ſemblables;
„ mais il ne devroit jamais ceſſer d'avoir
„ pour but de le donner à penſer aux au-
„ tres, & les en perſuader ſi fort par ſes
„ vertus, qu'il n'y eût pas un homme
„ ſur la terre qui ne le reconnût de cœur
„ pour tel avec plaiſir, & ne fît l'éloge
„ de ſes qualités.

„ Je voudrois, Monſeigneur, pouvoir
„ donner des louanges à celles que vous
„ poſſedez ſi éminemment, je les unirois
„ au profond reſpect que je dois à Vo-

„ tre Altesse; mais il me conviendroit „ peu de charger ce sentiment, qui veut „ être pur, & ne souffre d'autre compa„ gnie que l'estime avec laquelle je „ suis, &c.

La Nature a ses tentations, mon cher Comte, je suis presque tenté de me flater comme jamais homme ne l'a été. S'il y a au reste de l'injustice, elle n'est pas de mon côté : cent fois le Prince m'a traité d'un Ange envoyé de Dieu pour sauver son Fils. S. A. M. le Prince Général vit, & mille personnes devant lesquelles il me faisoit rougir, à force de me trop louer. Le jeune Prince ne pensoit pas tout-à-fait de même d'abord; il avoit raison, & je n'avois pas tort, dans les cruelles petites peines que je lui causois de lui dire, si je vous flattois à présent, vous m'aimeriez; mais dans un âge plus avancé vous me détesteriez, & vous auriez raison. Si je suis auprès de vous pour étudier vos volontés & vos passions, c'est purement, pour en suivre ce qui est bon, & retrancher le mauvais. Je suis bien éloigne d'être parfait. Nous nous perfectionnerons tous deux ensemble. Sans miroir on ne voit guère les taches que l'on peut avoir au visage; vous ôterez les miennes par amitié, & moi par devoir je veux ôter les vôtres; je n'ai garde de parler de vous aimer, jusqu'à ce que vous soyiez devenu aimable. Mon devoir me tient

plus

plus au cœur que la fortune: cent fois je l'ai méprisée. Je n'attens rien de vos Biens, je ne veux que celui de votre éducation. Je ne vous flaterai point: vous êtes un petit monstre de graisse & de chair.

Vous verrez un peu plus bas, mon cher Comte, dans la Lettre que j'écrivis le dix-huit Aout 1740, au Comte & Prince Poniatoski, Palatin de Masovie, Seigneur, qu'il ne faut que nommer pour faire son éloge, vous verrez si j'étois vraiment pénétré de ces sentimens. Mais je continue à vous rendre compte comment je m'y suis pris, pour réduire le Prince mon Elève à la forme & aux agrémens ordinaires d'un jeune homme de son âge. Sur la Lettre que vous venez de voir, j'obtins plein-pouvoir, puissance, autorité, en un mot un *car tel est notre plaisir*. Cette émanation du pouvoir suprême ne fut point dattée à Versailles, ce fut à Reszow, un des plus agréables endroits de la Pologne, tant pour sa situation, que par les dépences immenses que le Prince y a faites. La petite Vistule ou le Wisleau baigne les murs de la Forteresse, par une communication à une petite Isle que l'art a formée à fort grands frais. Le Château est parfaitement bien distribué; il n'est point d'appartemens qui ne soient plus richement meublés les uns que les autres. A un mille de ce Château Mr. le Prince Géné-

ral a pour lieux de plaiſance une Faiſannerie, où la nature fait un ſi beau coup d'œil, que les dépences de l'art n'y entrent que pour faire voir la magnificence du Seigneur à qui ce lieu de plaiſir appartient.

Milochim eſt l'autre charmant endroit; & dans tous les deux il n'y manque pas de lits jumeaux, & c'eſt la plus magnifique place du monde, quand Madame la Princeſſe l'occupe avec ſon Auguſte Epoux: Je m'y imagine mille & mille charmes, que le viſage de la Beauté fait naître, & que l'amour conjugal a ſeul droit de décrire. De deux Lits jumeaux, au Lit du jeune Prince & au mien qui étoient dans le même appartement, la digreſſion ne fait pas le petit pli. C'étoit une heureuſe incommodité pour le Prince que nous fuſſions ſi voiſins. A ſix heures il falloit être debout; & cela au fort de l'Hiver, dont nous ne nous appercevions pas beaucoup. A ſept heures il nous étoit défendu d'être indécemment en robe de chambre, à faire notre cour à l'Hiſtoire Sacrée & Profane, qui bien étudiée par les motifs qui ont fait agir les Saints Hommes & les Profanes, vaut trois fois mille fois le double du riche galimatias des plus célèbres Rhéteurs. Dans cette étude on devient naturellement éloquent, ce beau Bien étranger devient le Bien propre de celui qui s'en fait un fond. Avec d'heureuſes diſpoſitions le cœur ſe for-

forme en même tems que l'esprit s'enrichit de connoissances. De prudentes réfléxions, & apprendre à aimer, à réfléchir, nous tenoient alors lieu de Logique. Ainsi point d'argumens en *Bocardo*. Ce n'est pas que la Logique bien traitée ne serve beaucoup à former le raisonnement; mais notre tems s'étoit distribué alors à l'étude de l'Histoire & de la Géographie. De deux jours en deux jours je donnois à ce jeune Prince, au milieu du froid, la pénible récréation d'aller à la chasse à pied, où nous faisions plus d'un mille. Etrange éxercice pour un jeune homme, qui ne pouvoit pas enjamber les dégrés d'un escalier sans se faire donner la main.

J'abrège promptement, mon cher Comte, pour vous dire qu'au bout de trois Mois ce jeune Seigneur, qu'on craignoit de faire toucher la terre de ses pieds, s'est formé comme de la Cire entre mes mains. Il a crû en six Mois de plus de huit pouces. Ce qu'il perdoit chaque jour de sa grosseur, s'employoit en hauteur. C'étoit des prodiges si sensibles, que S. A. M. le Prince Général, pendant son séjour de quinze jours à Lublin, s'écria en revoyant son Fils, qu'il avoit de la peine à le reconnoitre. Rien en effet n'a jamais changé de forme si promptement & avec tant d'avantage. Trois ou quatre grandes rasades d'eau que je l'obligeois de prendre à chaque repas, travailloient au-dedans à dissoudre, à dégager, pendant que de ro-

buſtes éxercices au dehors tiroient, étendoient toute la tiſſure du Corps. J'eus le plaiſir de le voir ſauter à la chaſſe un Foſſé de plus de quatre pieds de large: j'étois bien éloigné de lui apprendre à ſe riſquer de cette façon, mais il le fit ſi leſtement que je n'eus pas le tems de lui défendre de le faire: il voulut encore une autrefois me ſurprendre de la même manière, il tomba dans l'eau juſqu'à la ceinture. Exprès, en ſautant le même foſſé, je me laiſſai tomber un pied dedans; & dis au jeune Prince de ſe conſoler, qu'il n'étoit pas le ſeul mal-adroit; que j'aurois mauvaiſe grace d'éxercer contre lui aucune punition, puiſqu'il ſe puniſſoit lui-même: je ne puis m'empêcher de me réjouir, lui dis-je, que vous aiez aſſez de cœur pour braver de petites difficultés, un jeune Prince peut bien apprendre à ſe jouer des petits obſtacles qui ſe trouvent en ſon chemin, c'eſt une grande diſpoſition à en ſurmonter de plus forts, où le néceſſité l'éxige: le Roi Staniſlas s'eſt vu dans ce Païs, il n'y a pas longtems, contraint de marcher à travers des marais: c'étoit la gloire qui l'animoit, dans le tems même qu'il lui diſoit adieu. Mais vous riez en me diſant cela, repliqua le Prince, ſavez-vous bien que c'eſt auſſi la gloire qui me fait agir. Je ne pouvois pas m'aſſeoir ſeul ſur une chaiſe lorſque vous êtes venu auprès de moi; & je fais

tous

tous mes efforts pour vous marquer combien je vous dois être obligé.

Avec mon pied mouillé que je retire du fossé, je vais moralifer tant-soit-peu. Il est d'une maxime inconteftable, pour un Gouverneur, de faire fouvent exprès autant de fautes que fon Elève. C'eft à la prudence de les favoir faire à propos. J'ai vu un fot Baron, homme d'efprit, tirer au Blanc avec fon Prince Fils de R. . . . Cet aimable enfant manqua: le Gouverneur tire après, & ne manque pas: politique à part, un honnête homme n'en a point avec des enfans, & n'en doit point avoir pour fes intérêts, aux dépens de fon devoir, eût-il pour Elève un Prince prêt à monter fur le Trône. Il n'y a donc point même de politique: mais je foutins dès ce moment-là qu'il y avoit une très grande faute contre l'éducation, dont les plaifirs pour les Princes d'aujourdhui ne font pas rarement la plus belle partie.

Quoiqu'il en foit, le Gouverneur, pour une prémière fois au moins, devoit manquer. Ce n'eft que par le bel Amour-propre qu'on doit former les Princes, & malheureufement on les prend prefque toujours par le mauvais côté, commun à tous les hommes, par je ne fai quelle malignité de la Nature qui nous fait plutôt pencher au mal que vers le bien. De la roideur contre un Prince, contre fes Inclinations, c'eft un Sacrilège: toutes leurs

leurs volontés sont sacrées. . . Il faut avoir pour eux des condescendances, jusqu'à tomber dans les fossés avec eux, pour leur dire une dureté dont on doit partager la moitié: mais où il faut de la sévérité déclarée, on ne doit pas craindre d'user de tous ses droits. Depuis la Création de l'Univers, mon cher Comte, il n'est point d'exemple aussi remarquable que celui que je vous donne, pour la seule satisfaction que votre amitié exige de moi, & qui fasse tant d'honneur à la vertu. Après avoir, pendant près de trois Mois, traité ce jeune Prince si durement, qu'on se feroit peine d'en agir de la même façon avec le simple Fils d'un médiocre Bourgeois, ce jeune Prince fut au désespoir quand il sçut que je devois le quitter. La vertu m'attachoit à lui, la vertu m'a arraché d'auprès de lui. Lisez la Lettre qui suit, adressée à S. Ex. M. le Comte Poniatouski, que l'aimable Abbé Bertrandt Aumonier de S. Ex. M. le Comte Branenski, Grand Enseigne de la Couronne, me marque avoir été fait Prince depuis mon départ.

MONSEIGNEUR,

„ JE suis persuadé que si j'étois coupa-
„ ble, je trouverois en vous un juge
„ plus porté à pardonner qu'à punir.
„ J'ai demandé à S. A. la permission de
„ sortir d'auprès du Prince son Fils. M.
„ le

„ le Prince Général en présence du Comte Ponienski, Chambellan du Roi, & Staroste de Petrikow m'a répondu, de la meilleure grace du monde, qu'il étoit fâché de ne pouvoir pas me retenir par tout ce que la force a de moins désagréable, & de plus engageant.

„ Les raisons que j'ai données à M. le Prince Général, sont à peu près tout ce qu'on peut appeller sentimens d'honneur & de probité. Les voici en abrégé, afin d'être court & moins ennuieux. S. A. a pris, en la place d'un Piarum *, un Jésuite pour Chapelain, ou plutôt pour Solliciteur de son procès contre M. le Comte Branenski.

„ Je hais souverainement les pratiques impiés de ces imposteurs triomphans, & j'ai toute la peine du monde à me faire la violence d'aimer leur personne. Il m'auroit fallu dissimuler: le Recteur Conarski sait fort bien que je suis trop généreux pour me donner l'indigne peine d'user de dissimulation avec la Société. D'ailleurs nous n'avions plus que dix-sept jours à rester en Pologne, notre départ étant fixé sans remise au prémier Septembre. Mais n'y eut-il eu qu'un jour à attendre, je n'en aurois pas moins de-

„ man-

* Prêtres des Ecoles pieuses, qui ont 17 Maisons opposées déja aux Jésuites qui ont 27 Collèges. Cette note est à dessein.

„ mandé la permiſſion de me retirer.
„ Euſſions-nous même déja été à Turin,
„ le jeune Prince & moi, ſitôt que j'au-
„ rois ſu M. le Prince Général avoir à
„ ſon ſervice un Jéſuite, j'aurois remer-
„ cié Son Alteſſe. Je donne à toute l'Eu-
„ rope à deviner la raiſon pourquoi je
„ hais les Jéſuites d'une haine qui n'a
„ point de bornes. . . . . M. le Prince
„ Général le Prince ſon Fils & toute la
„ Cour m'ont vu prêt de quitter la ta-
„ ble, lorſque j'y ai vu un Jéſuite qui ne
„ faiſoit que paſſer. A plus forte raiſon
„ que devois-je faire, lorſque j'en ai vu
„ un qui y venoit planter le piquet? Pu-
„ bliquement je travaillois de tout mon
„ cœur à rendre la Société odieuſe; &
„ j'ôſe dire que je n'ai trouvé qu'un hom-
„ me en Pologne qui ne m'ait pas ap-
„ plaudi; encore étoit-ce un fort min-
„ ce ſujet. La paſſion, direz-vous, Mon-
„ ſeigneur, eſt une toute mal-adroite
„ qui fait trébucher. Au moins je trébu-
„ che de bonne grace, & avec une gé-
„ néroſité qui, en ſacrifiant mes inté-
„ rêts, en fait le plus pur Sacrifice à la
„ probité. Le Jéſuite Werincoff eſt ve-
„ nu le Lundi prendre poſſeſſion de ſon
„ Chapelainage, le Mardi j'ai demandé
„ à plier bagage. Autant de momens que
„ j'aurois reſté, ſans demander la permiſ-
„ ſion de m'en aller, autant de tems j'au-
„ rois ceſſé d'être honnête homme. J'au-
„ rois péché contre la délicateſſe des
„ Loix

„ Loix de l'éducation, qui veut qu'un
„ Gouverneur conduise la volonté de
„ son Elève à n'en faire qu'une avec le
„ bon-plaisir de ses parens. S. A. M. le
„ Prince Général ayant un Jésuite en sa
„ Maison, je dois croire qu'il l'aime. Il
„ se fait dans le cœur de l'homme de bien
„ plus soudaines révolutions. J'aurois
„ dû, dans cette conjoncture, conseiller
„ au jeune Prince d'aimer & d'honorer
„ tous les Jésuites dans la personne du
„ Chapelain Werincoff. Fort éloigné
„ d'y penser, j'ai cru qu'il étoit indispen-
„ sablement de mon devoir de rompre
„ des nœuds, que la probité me défen-
„ doit de dénouer lentement. Croiriez-
„ vous bien, Monseigneur, un trait de
„ la malignité des mauvais Prêtres? Cha-
„ que jour, après la Messe, on donnoit la
„ Patène à baiser au Prince seul, & on ne
„ m'a offert cet honneur, que jusqu'à ce
„ qu'on ait vu qu'il n'étoit pas de mon
„ goût de l'accepter. Ce refus, disoit toute
„ la Gente Sacrée, partoit d'un cœur im-
„ pie qui dédaignoit de toucher des lè-
„ vres le vermeil où le Créateur de l'U-
„ nivers avoit reposé, par la vertu ap-
„ paremment de quelques mots magi-
„ ques. Il est vrai, j'ai refusé cet hon-
„ neur, pour laisser au jeune Prince la
„ prééminence & la distinction qui lui
„ étoient dues, par-tout où je n'avois
„ point de leçons à lui donner. M. le

„ Prin-

„ Prince Général rioit de la sottise de „ petits Sacrificateurs : mais je n'en ai „ pas pour cela moins passé pour un „ profane, lors même que je faisois mon „ devoir avec la délicatesse la plus no- „ ble.

„ Je vous supplie, Monseigneur, de „ ne pas avoir le moindre petit répentir „ de vous être mêlé de moi, & d'avoir „ pris si fort à cœur mes intérêts. Ne „ me faites pas plus de crime, je vous „ prie, que toute l'illustre Maison de „ Lubomirski, que Mesdames les Prin- „ cesses Palatine de Czernichou & de „ Glogou, Tantes du jeune Prince; on „ ne m'a reproché que le défaut de m'ê- „ tre trop tôt fait regreter. J'ai même „ fait des actions que j'ai toujours tenues „ secrettes, pour ne pas me faire ap- „ plaudir aux dépens d'autrui. Si je les „ révèle, accusez de ce défaut, Mon- „ seigneur, votre estime & votre bien- „ veillance, à qui je voudrois bien per- „ suader que je n'en suis pas indigne, „ quoique séparé de l'intérêt du jeune „ Prince qui vous est si cher.

„ Le Précepteur qu'avoit avant moi ce „ jeune Seigneur, n'avoit pas la belle ma- „ xime de ne rien recevoir de son Elève. „ Tout l'argent, dont M. le Prince Gé- „ néral faisoit présent au Prince son Fils „ pour ses menus-plaisirs, entroit dans le „ Coffre Sacré de Mère Eglise & de son

„ bon-

„ bon-Enfant; desorte que ce jeune Sei-
„ gneur n'avoit pu disposer d'une épin-
„ gle, jusqu'à mon arrivée, en faveur ou
„ des pauvres, ou de ses Domestiques.
„ Avant le départ de S. A. M. le Prince
„ Général pour Lublin, son Trésorier
„ compta au jeune Seigneur mon Elève
„ une petite somme. Je lui demandai sur
„ le champ s'il ne devoit rien. Il se trou-
„ va qu'il devoit depuis trois ans mille
„ bagatelles qu'il avoit fait prendre pen-
„ dant cet espace chez les marchands de
„ la Cour qui n'avoient garde d'en par-
„ ler. Je fis tout payer, avec force mo-
„ rale au bout de l'argent comptant. Le
„ reste de la petite somme étoit destiné
„ pour des générosités à l'occasion de les
„ bien placer.

„ Cela n'est rien encore, Monseigneur,
„ il faut déchirer le voile. Le Précep-
„ teur, cher Enfant de Mère Eglise, é-
„ toit assez vigilant auprès de son Elè-
„ ve, pour le menacer de ne le pas lais-
„ ser dormir jusqu'à neuf heures du ma-
„ tin, s'il ne lui donnoit pas de ses Bi-
„ joux, tantôt une pièce & tantôt l'autre.
„ Oh! double voleur, mille fois double
„ voleur, & tout à la fois Ministre bien
„ aimé de Sainte Mère Eglise. Ce pieux
„ scélérat abusoit de la facilité de l'âge
„ de son Elève, laissoit pourrir dans la
„ graisse, accéléroit, avec la confiance
„ du Prince, la mort de son fils, auto-

„ risoit la perte du tems le plus précieux
„ de la jeunesse, &c.

„ Sitôt que je sçus, Monseigneur, la belle
„ menée de cet honnête Précepteur,
„ je le fis venir, & lui serrant
„ le bouton de sa soutane, je lui
„ fis pleurer ses péchés dans un Discours
„ patétique & court, qui valoit bien tous
„ les fameux Sermons de Bourdaloue,
„ parce qu'il n'y avoit point de parole,
„ où mon cœur tout entier ne fût au bout.
„ Une aigre compassion me faisoit mêler
„ mes larmes avec les siennes. Ce malheureux
„ Prêtre ne put rendre au jeune
„ Prince que ce qu'il avoit encore en sa
„ disposition. Le lendemain il restitua
„ à ce jeune Seigneur, une Bague magnifique,
„ un étui d'Or garni de Diamans,
„ le portrait de feue Madame la Princesse
„ sa Mère en quadre d'Or enrichi de
„ brillans.

„ Tout cela s'est passé, dans le secret;
„ & s'il en a transpiré quelque chose
„ parmi les Domestiques de notre appartement,
„ je leur ai défendu sous peine
„ d'une sévère punition d'en rien rapporter
„ à S. A. M. le Prince Général. Au
„ moment de cette célèbre restitution,
„ je fis ce petit Discours au Prince mon
„ Elève. *Je vous exhorte à la générosité:
„ C'est une des plus glorieuses marques d'une
„ belle Ame, quand la prudence la conseille,
„ & lorsque la grace d'obliger, ou*

„ *de*

„ *de répandre à propos l'accompagne. Mais*
„ *pour moi, Prince, si je suis jamais capable de rien recevoir de vous, tant que*
„ *je serai votre Gouverneur *, n'oubliez*
„ *pas de me reprocher cette restitution que*
„ *je vous fais faire: vous aurez double avantage à condamner en moi, ce que j'ai condamné si sévèrement dans un autre.*

„ Voila quelques traits de ma conduite; je craindrois, Monseigneur, de vous fatiguer, si j'entrois dans un plus long détail. Ma Lettre est déja trop longue, je finis en vous protestant que je porterai toute ma vie gravées dans mon cœur les impressions les plus fortes de Respect & de Reconnoissance avec lesquelles je suis, &c.

Que pensez-vous de cela, mon cher Comte? Si j'avois passé nombre d'années, sans vous faire le maitre de vous informer de toutes cés vérités, vous n'auriez pas tort d'en tenir le récit pour fabuleux: mais grace à la Nature, toutes les personnes qui en ont été témoins existent: & je désire que le jeune Prince, qui n'a que quinze ans, puisse rendre témoignage jusqu'à cent ans après l'heureux nombre d'années que je lui souhaite. Voici la Lettre que je lui ai écrite de Berlin chez la

* Il refusa même, en quittant ce Prince, une magnifique montre d'Or, dont il vouloit lui faire présent

la belle Mademoiselle Vincent que bien vous avez connue.

MON CHER PRINCE,

„ IL ne me reste pas un moment à dou„ ter que toute votre vie ne soit une „ suite de ce tendre attachement que „ vous m'avez marqué en vous quittant. „ Le sang que vous avez versé sur moi „ au même tems que vous me mouilliez „ de vos larmes m'a trop bien expliqué „ vos sentimens. Cet instant me suit „ toujours, où j'ai pu, je ne sai com„ ment, me débarasser d'entre vos bras „ à qui votre amitié donnoit de la force, „ en rendant les miens inutiles. Que ce „ moment-là, mon cher Prince, m'est „ précieux, pendant toute ma vie je ne „ compterai pour ma meilleure fortune „ que le prix de si beaux pleurs. Si je „ les estime tant, mon cher Prince, ce „ n'est que parce qu'ils vous font un hon„ neur que les Fils de Rois devroient „ tous ambitionner. Rien ne distingue „ si magnifiquement les heureuses dispo„ sitions de votre cœur formé pour la „ belle gloire. Je vous ai traité très du„ rement, & malgré la rigueur dont j'ai „ cru devoir user avec vous, pour bien „ servir à votre éducation, vous m'avez „ aimé, vous m'avez regretté. Que c'est„ là un augure favorable, pour être un „ jour un Grand Prince, que de n'avoir „ point

„ point de goût pour la flatterie! Vous
„ avec reconnu combien il est important
„ de ne pas écouter ceux qui n'encen-
„ sent que nos vices, ou qui applaudissent
„ à toutes nos fantaisies dans notre jeu-
„ nesse, pour ne rien mortifier des tra-
„ vers de notre cœur où ils veulent pren-
„ dre place par la pente la plus facile;
„ que votre exemple, mon cher Prince,
„ dément bien ceux qui disent que la
„ vertu porte un visage trop refrogné!
„ Vous goutez à présent les doux fruits des
„ mortifications amères que je vous ai cau-
„ sées pendant tout le tems où j'aurois été
„ mal honnête homme d'user de douceur.
„ A peine aviez-vous passé six semai-
„ nes avec moi, que tout le monde vous
„ faisoit mille complimens, que mon A-
„ mour-propre ne pouvoit s'empêcher de
„ partager avec vous. Continuez, mon
„ cher Prince, à aimer qu'on vous fasse
„ connoitre à vous même, jusqu'à ce que
„ vous soiez en état de vous passer des
„ yeux d'autrui. Votre rang & votre
„ naissance vous destinent à jouer de
„ grands rolles dans toutes les Cours où
„ vous voudrez paroître. Ce n'est pas
„ être mal habile de s'en revêtir de tou-
„ tes les apparences. On y est sur le
„ pied de chercher à s'entre-lire dans le
„ cœur, sans compter des paroles que
„ leur politesse. Heureux qui n'y rend
„ pas transparent son secret, & qui y
„ vit comme s'il étoit dans son Cabinet

„ à beaucoup réfléchir. Vous ne manquerez pas d'y être loué. Le cœur de „ l'Homme est naturellement avide de ce „ sot commerce. Je vous ai dit cent „ fois de vous défier intrépidement de „ quiconque vous flatte, & je crois que „ ce sont les dernières paroles par lesquelles j'ai fini avec vous nos adieux. „ Mais vous avez encore à vous défier „ prudemment de ceux qui ne font qu'affecter la sincérité. Les habiles fourbes „ du siècle tirent parti de tout pour aller „ à leurs fins. Voyent-ils un jeune Seigneur aimer la droiture & la hardiesse „ ingénue, ils font comme l'oiseleur qui „ contrefait le ramage des Oiseaux, „ pour les faire tomber dans le filet qu'il „ leur à tendu.

„ A l'âge où vous êtes, mon cher Prince, je devrois égaier ma morale pour „ vous plaire, en vous instruisant; mais „ il me semble qu'après m'être séparé de „ vous, je devrois haïr l'enjouement, „ s'il ne m'étoit pas présenté par les propres pensées de Mademoiselle la Princesse votre aimable Sœur. Arrivé à „ Cracovie, je fus lui rendre votre Lettre „ à la Visitation. Justement c'étoit le jour „ de sa fête, quinze du mois d'Aout. Sitôt qu'elle eut lu ces mots dans votre „ Lettre: *mon Gouverneur me quitte, ma „ douleur extrême m'empêche de vous dire „ que je le regrette*; elle n'acheva point „ de la lire, elle se mit à me gronder a-

„ vec

„ vec une autorité si pleine de tendresse
„ pour vous, que j'étois au désespoir d'a-
„ voir de si bonnes raisons pour me dé-
„ fendre. Elle vouloit me faire tomber
„ sur les bras tout le Couvent pour m'o-
„ bliger à retourner à Reszow. Sur ces
„ entrefaites arriva un Jésuite, qui appor-
„ toit à Son Altesse la plus jolie petite
„ Mignature qui se soit jamais présentée
„ à un Enfant, pour lui servir de jouet.
„ C'étoit le portrait de la Vierge. Le
„ compliment fut court. Le Jésuite par-
„ la Polonois, & ce n'est pas là ce qui me
„ parut le plus étrange. L'attention du
„ Jésuite nous parut, à Mademoiselle la
„ Princesse & à moi, tout-à-fait extraordi-
„ naire. Il n'ignoroit pas que la Société
„ n'est pas aimée au Couvent: mais, me
„ dit Son Altesse, les Jésuites font tout
„ ce qu'ils peuvent pour conduire tout,
„ en entrant par-tout. Je sai à quoi m'en
„ tenir. Le bon Père n'auroit pas fait
„ les frais du Bouquet qu'il m'a donné,
„ si j'étois une Fille du Commun. Un
„ Couvent lui en a fait présent, il l'ap-
„ porte à l'autre, afin d'obtenir quelque
„ chose de mieux. La Société est habile
„ au Commerce, & âpre au gain. Au
„ reste je n'ai garde de les prendre autre-
„ ment que pour de noirs Courtisans, qui
„ mettent toute leur étude à faire la cour
„ aux grands noms, & jamais aux per-
„ sonnes dont ils approchent.

„ Vous pouvez croire, mon cher Prin-

„ ce, qu'en tout autre tems, j'aurois a-
„ gréablement badiné fur le préfent Vir-
„ ginal du Jéfuite; mais je me contentai
„ de dire à S. A. que j'avois des heures
„ dans lefquelles il n'étoit guère parlé de
„ la Bonne Vierge, & que fi elle ne dé-
„ daignoit pas de les accepter, je les lui
„ offrirois, pour y prier Dieu feule de-
„ dans, & y donner la place qu'elle vou-
„ droit au portrait de la Vierge. J'au-
„ rois bien voulu pouvoir dire, mon cher
„ Prince, à la Princeffe votre aimable
„ Sœur, que la Vierge avoit été trop
„ modefte pour avoir jamais fouffert
„ qu'on la tirât d'après nature; & que
„ toute la reffemblance qu'on pouvoit lui
„ donner, dépendoit arbitrairement du
„ caprice du Peintre, & de fa rencontre
„ avec quelque jolie perfonne fouvent de
„ mauvais aloi, à qui il faifoit rendre des
„ honneurs divins, pour prix des doux
„ momens qu'il avoit paffés avec elle. Je
„ vous en dis trop même, mon cher
„ Prince, je dois retrancher de ma fatis-
„ faction à dire la vérité, qui fous une trop
„ belle image peut avoir le défaut de
„ trop plaire. Son Alteffe accepta vo-
„ lontiers les heures que je lui donnai;
„ c'étoit une grace qu'elle me faifoit en
„ me renouvellant, par de nouvelles fol-
„ licitations tout le chagrin que je fentois
„ à ne pouvoir lui obéir. Je partis de
„ Cracovie avec ce furcroît de douleur,
„ que me caufoit pour vous la tendreffe
„ de

„ de la Princeſſe votre charmante Sœur,
„ dont vous ne pouvez trop eſtimer les
„ témoignages, qu'elle vous a toujours
„ donnés avec une affection qui éxige de
„ vous une amitié éternelle, dotée de la
„ magnificence d'un Prince & d'un frère.
„ Je ſuis, &c.

Je trouvai encore parmi les paperaſſes de mon Ami les trois Lettres qui ſuivent. L'une eſt à Madame la Princeſſe Lubomirska Staroſtine de Bolimow. La ſeconde à Madame la Princeſſe Czartoriska Palatine de Maſovie, & la troiſième eſt adreſſée à Monſieur je ne ſai qui.

MADAME,

„ TOut me favoriſe, pour obéïr aux
„ ordres dont Votre Alteſſe a bien
„ voulu m'honorer. Je n'aurois pas at-
„ tendu que l'occaſion dévançât mes de-
„ ſirs; mais je ſuis charmé qu'elle ſe plai-
„ ſe à les ſervir. M. Ponienski remettra
„ à Votre Alteſſe un fort petit Melon
„ tout plein d'un Tabac qui eſt devenu i-
„ neſtimable, depuis que vous m'avez fait
„ la grace de me dire qu'il étoit de votre
„ goût. Vous voyez, Madame, que le
„ François quitte mal aiſément ſa pente
„ naturelle à ſe donner de l'encens par ſes
„ propres mains. Mais malheureuſement
„ pour mon Amour propre, je ſuis con-

„ traint d'en faire honneur au Comte de „ Melfordt Capitaine des Gardes, & à „ Monsieur de Saxe qui m'en ont fait „ présent chacun d'un excellent bout. Au „ reste si c'est un vice fort commun à ma „ Nation de se flatter dans tout ce qu'elle „ a, je doute qu'il y ait jamais eu quel„ qu'un qui ait mieux que moi mérité d'ê„ tre excusé d'une faute dont je dois ché„ rir le prix, lorsque vous en êtes la bel„ le & bonne cause. Je suis, &c.

MADAME,

„ JE serois trop mon éloge, si j'ôsois „ dire que j'ai été très sensible à re„ marquer en Votre Altesse tout ce qui „ forme une personne d'un mérite ac„ compli. Je me donnerai bien de gar„ de, Madame, de me flatter devant Vo„ tre Altesse, à qui je demande la grace „ de me juger sévèrement. Je lui en„ voye le cannevas des dispositions que „ je croirois utiles dans les voyages du „ jeune Prince. La briéveté dans laquel„ le je l'ai brochée ne manquera pas du „ mérite de moins vous ennuier. J'au„ rois bien souhaité, Madame, suivre „ les désirs que j'ai de consulter égale„ ment les lumières de Monseigneur le „ Palatin, qui s'assortissent si bien aux vô„ tres. Mais je crains de faire perdre à „ un Seigneur si chargé d'affaires quel„ qu'un de ses momens précieux, & je

„ reste

„ reste embarassé à démêler pourquoi
„ je hazarde plutôt à vous en faire
„ perdre des vôtres qui ne sont pas
„ d'un moindre prix. Je suis, &c.

MONSIEUR,

„ A vous parler sans le fard qui peut se
„ trouver sur la Langue même de la
„ Politesse, je ne sai lequel des deux, ou
„ de vous ou de moi, doit être le plus
„ mortifié. J'aurois désiré de tout mon
„ cœur que votre Lettre & vos papiers
„ eussent pu parvenir jusqu'au Prince. Je
„ suis persuadé qu'il se feroit donné la
„ peine d'y remarquer avec sensibilité
„ votre mérite si souvent traversé par la
„ fortune. Mais que voulez vous? tel est
„ le sort de bien des Hommes: jusqu'aux
„ Rois ils ne disposent pas de leur personne
„ ni de leur tems, comme ils veulent. Le
„ besoin de l'Etat, & mille autres affaires
„ de cœur en font d'illustres esclaves: &
„ trop heureux encore quand on est de ces
„ sages Captifs, qui aiment à porter les
„ chaines précieuses dont ils sont chargés.
„ S. A. M. le Prince Lubomirski est dans
„ ce dernier cas. Outre ses Emplois au-
„ près du Roi, toujours occupé des soins
„ de sa propre Cour, qu'un œil clairvoiant
„ comme le sien éclaire mieux que tous
„ les yeux qui pourroient y surveiller,
„ il a malheureusement pour vous de
„ fort longs intérêts à traiter avec un
„ Gen-

„ Gentilhomme Polonois : je crois que
„ la semaine entière pourroit bien se pas-
„ ser sans que je pusse moi même avec
„ bienséance ôser l'interrompre. Le
„ meilleur parti qu'il vous reste donc à
„ prendre ici, c'est de hâter votre voya-
„ ge, pour n'avoir pas le désagrément
„ de vous trouver court. La raison qui
„ doit vous conduire, vous dira plus sa-
„ gement que moi, que vous ne devez
„ pas reculer votre route, lorsque vous
„ avez tant de besoin d'approcher des
„ secours que vous attendez à Warsovie.
„ Le peu que je vous envoie dans ma
„ Lettre, ne vaut pas la peine de dire
„ qu'il y en ait. Je suis faché, Mon-
„ sieur, sans pouvoir vous servir autre-
„ ment, de finir ma Lettre par le men-
„ songe ordinaire des Hommes. Le
„ mensonge est poli de l'ancien & du
„ bel-air; & il ne me manque pour le
„ faire le plus éclatant qui fût jamais,
„ que d'être pontificalisé, & me dire ef-
„ frontément, Monsieur, le Serviteur
„ de tous vos Serviteurs.

LA

LA NOBLESSE

sans préjugés.

Sic agitur censura, & sic exempla parantur,
Cum vindex aliud, quod monet ipse facit.

RIen n'est si équivoque que le zèle pour la Religion. Ou c'est une orgueilleuse prévention, intérêt caché, ou purement malignité d'un cœur égaré, qui animent ordinairement l'Homme jusqu'à la fureur. La Religion, s'il y en a une qui puisse porter le caractère de vérité, doit être amie du bon-sens, de la raison, & propre à enlever le consentement universel. Donc, dira-t-on, il n'y a point de Religion véritable : il ne faut pas aller plus loin. Pied-à-pied, je vous en prie, vous quiconque vous rebutez d'abord.

De Constantinople à Paris, le Turc & le Chrétien peuvent parfaitement bien se donner la main, pour aller en Paradis par le même chemin, ainsi de Rome à Pekin, quand on ne consulte que le préjugé. D'accord, le préjugé fait par-tout une Bête de somme, à qui l'on tire dans un endroit du sang pour le faire voyager par le Ciel, & qu'on lave d'Eau dans l'autre pour lui faire faire le même voya-

ge.

ge. Le sang est plus cher que l'eau; donc à examiner le prix des choses, la Circoncision vaut mieux que le Batême. Cela est vrai, cela est incontestable; la douleur que cause à un Enfant un peu d'eau froide sur la tête, n'approche pas de la douleur d'un circoncis: si c'est par la peine qu'il acquière une place au Ciel, un petit Juif mort entre les mains de son Boureau sacré, immédiatement après l'opération, doit avoir quelques dégrés de bonheur en l'autre monde, de plus qu'un petit Chrétien qui seroit mort sur les fonds au prémier transissement de froid qui l'auroit saisi.

C'est ainsi que pourroit raisonner un indifférentiste en matière de Religion. Et c'est ce que ne pourroit résoudre un homme qui ne veut avoir pour défense ordinaire que le préjugé. C'est à l'esprit qu'il faut aller, & non pas à l'extérieur des choses. Sans connoissance, presque dès le sein de nos mères on nous fait petits citoyens du Ciel. Le Chrétien n'a pas tort de se hâter dans une opération qui nous ouvre la porte des Cieux, supposé que le Christianisme soit la seule & vraie Religion; mais ce Chrétien est sans raison de ne pas ratifier les vœux qu'il a faits dans l'âge le plus foible de l'imbécillité, s'il trouve que la prestation qu'on lui en a fait faire, soit juste & conforme à toutes les règles de la vérité. Si tout ce que fait un Roi dans sa Minorité est inva-

invalide, quand son autorité est lezée, chaque particulier, né maitre & Roi des facultés de son Ame, n'a pas assurément moins de droit de se récrier contre ce qu'on lui peut avoir fait faire mal à propos avant l'âge de majorité.

Tout ce raisonnement, qui ne fait que galoper, se cabre de nouveau contre le préjugé. Que sert-il d'enseigner des absurdités à gens nés pour ne les adopter que dans l'âge foible de la jeunesse, toujours prête à tout croire? Cependant le sistême est admirable. Il fait dans tous les rangs de vils esclaves. Le but assurément n'en est pas inutile, regardé d'un œil purement politique. Mais aussi fut-il de despotisme plus injurieux à la dignité de l'Homme, que celui qu'on veut avoir sur les facultés de son Ame? Que s'ensuit-il? Du préjugé de naissance contraire aux lumières de la raison, il n'ait un autre préjugé dans un âge plus avancé; & c'est de tous les plus dangéreux; on m'a élevé dit-on dans une Religion que je croyois vraie dans mon enfance; je ne savois pas mieux; mais à présent que j'ai fraié dans le commerce du monde, je vois que la Religion n'est qu'un mords fait exprès pour la grossière populace. Extérieurement je l'observe; tout le reste m'est fort indifférent.

C'est ainsi que raisonnent la plupart de ceux de notre Religion, qui avec un assortiment éblouissant de l'Idolatrie de

tou-

toutes les Nations, à l'art par sa variété de charmer l'ennui qu'on ressentiroit dans des éxercices où il n'y a, excepté quelques Sermons de Morale, rien qui intéresse des cœurs & des Esprits bien nés. Je donne à penser ce que c'est qu'un Prêtre à l'Autel. Que de grimaces étudiées dans un Séminaire! Haut les Bras! Demi tour à droit! Demi tour à gauche! levez le bout des doigts! pliez le jarret! Quart de conversion! Volte-face! *Dominus vobiscum.* Prenez vos Armes! reposez vos Armes! présentez les Armes: *Drédindin, Drédindin, Drédindin:* face à terre! *Drédin, Drédin, Drédindin,* haut la face!

Di faciles peccasse semel concedite iuto.

Pardoneez-le moi, Dieux, & plus que Dieux, puisque vous avez le pouvoir de faire descendre du Ciel à votre bon-plaisir le Créateur de l'Univers, pardonnez-moi la dangéreuse liberté que je prens; dites-moi la raison pourquoi je ne puis pas vous souffrir. Chamarés, comme vous l'êtes, vous devriez me plaire, au moins autant qu'un Pantomime. Votre grotesque habillement, en quoi consiste tout votre mérite, a tant de pouvoir sur bien d'autres que moi. Les yeux accoutumés à ce mistérieux tripotage, ôtent par habitude au cœur, à l'esprit, ses fonctions, ne laissent aucun profit à faire par ré-

réfléxion. C'eſt apparemment cela ſeul qui peut empêcher qu'on ne crie après vous, au milieu des Temples, à l'Harlequin Spirituel. Dans la rue, il faut l'avouer, vous êtes en habit reſpectable, habit noir, ſimbole de l'obſcurité que vous vous efforcez de répandre par-tout où vous paroiſſez. Là je vous hai moins; mais à l'Autel! Oh, quelle horreur s'empare de mon ame, quand je vous y vois! Vous offrez Dieu à Dieu même? Plus puiſſant que lui, vous le promenez, vous l'emmaillotez, vous l'enfermez, vous l'arondiſſez, vous le briſez: au bout de tout, vous l'avalez quand il eſt petit, & vous le croquez ſous la dent quand il eſt trop grand.

Qu'un Prêtre, chamarré ſemblable à la Sibille,
Faſſe pleuvoir des Dieux & les manger par mille:
A l'Eſprit de la foi je cours pour m'éclairer,
Et la raiſon m'invite à ne pas adorer
Des pains gaufrés pour Dieu qui n'eſt qu'intelligence.
J'en appelle au bon-ſens: Eſt-ce là ſon eſſence?
Payens, Grecs & Romains, ſortez de vos tombeaux:
Allates-vous jamais à cet excès du faux?
Venez, parlez, vangez votre nom, votre gloire,
Trouvez moi cette horreur: feuilletez votre Hiſtoire
Je trouve parmi vous nombre de Cerveaux creux;
Mais on y cherche envain qu'on y mangeât des Dieux.
Un *Titus Latinus* voit Jupiter, lui parle;
Mais ce Dieu ne dit pas, j'ordonne qu'on m'avale.
Qu'on élève à l'honneur du ſuccès féminin,
Un Temple où la Fortune ouvre ſon œil bénin,
Et parle à Valerie en actions de graces,
Bagatelles, au prix de nos auguſtes farces.

Que Hercule à souper s'invite au sort du dez:
Saint Guillain à ce Dieu donne un grand pied de nez?
Il joute avec le Diable & rafle au sort une Ame;
Tombe! oh! rafle de sept: sauve la bonne femme.
Ciceron en éxil à Brindes voit trembler
La Terre sous ses pieds & la Mer se troubler:
L'interprête des Dieux, & l'augure & l'Oracle,
Jure qu'en sa faveur le Ciel fait ce Miracle,
Que l'éxil sera court, le retour triomphant,
Pour ce divin Génie offre-t-on trop d'encens?
Non: mais qu'aux Marmousets de notre Mère Eglise
On offre des parfuns par un Prêtre en chemise
C'est croiser le Bon-sens, affronter la raison,
Et faire pousser au front les cornes d'Actéon.

Véritablement chaque fois que l'on va à la Messe, on devroit porter la main sur le front, pour sentir si elles ne poussent point: pardonnez-moi encore un coup, vous Déïtés souveraines, la comparaison avec un bien plus illustre personnage que vous: c'est avec le célèbre Virgile que je veux vous comparer à l'autel: je ne vous y ai jamais entendus dire vos fameux *Oremus*, dans la langue de ce Payen, que ce Vers de son Enéïde Liv. XI. ne m'ait sauté de la mémoire sur la langue, & que je n'aie été tenté de crier tout haut:

Oremus pacem & dextras tendamus inermes.

Raison & préjugés sont d'avis contraires. Donnez-moi la main, Maitres des Dieux, Maitres du Créateur de l'Univers. Donnez

nez-moi la main: vite: nous allons être d'accord tout-à-l'heure. L'honneur de distribuer des Dieux à son gré, de former le Créateur de l'Univers, sous telle figure qu'il vous plait, & en une aussi grande quantité d'individus, d'essence, de réalités, mérite qu'on vous respecte: & mon horreur a tort de manquer du respect qui est dû à votre Sacré Caractère.

St. Paul, il est vrai, veut que chaque Chrétien s'offre à Dieu comme une victime vivante. Mais plus que St. Paul, vous ne le faites pas vous autres; vous avez le pouvoir d'en faire une de Dieu, quand il vous semble bon. Je vous approuve, je vous loue, & je vous estime, dans votre sagesse, à bien conserver les chers Enfans de vos Mères. Car si vous alliez dire avec le bon homme Ovide. *O! utinam fieri mea munera possint*, votre chère éxistence se réduiroit tout à coup, par votre pouvoir plus que suprême sous le petit volume de l'Hostie: & puis. . . . . puis . . . . mon Sacrificateur s'anéantiroit; & si par malheur il tomboit dans la bouche d'un Paisan. . . . Je n'ôse le dire. . . . Il ne manqueroit pas de planter le Sacrificateur, & toute la Sacrée Sacrificature, au coin de son jardin, dans une posture qui dégoute les passans.

Id satis est, pœnam culpa secunda ferat.

On peut voir à mon Latin que je suis fort

 bon

bon Romain, quoique j'aie dit cent fois;

Quiconque eſt né hors Rome, & qui ſe dit Romain,
Eſt traitre à ſa Patrie, & n'a rien de Chrétien.

Oh! mais je ſuis un tout adroit; le peuple, je n'en doute pas un moment, me feroit paſſer pour un Docteur du prémier ordre, s'il avoit aſſez de bonheur pour ne pas me comprendre. Quoiqu'il en ſoit, la Latinité a un charme tout puiſſant. Les Grands comme les petits deviennent les très humbles eſclaves de l'indécrotable Monacaille. Le petit meurt, trompé de bonne foi; & le Grand, plus il eſt grand, plus il montre qu'il a l'ame baſſe. Eſt-ce là ce qu'on doit penſer de la Nobleſſe? Elle ne conſiſte pas aſſurément à jouir du privilège de chaſſer couramment le Lièvre, ou la Perdrix.

La liberté de penſer, & de faire des monumens en mémoire de cette liberté, eſt la prémière & la plus noble de toutes les prérogatives. Toute la Nobleſſe, tous les gens éclairés, qui ont la force d'ame de ne prendre point intérêt à la fourberie lucrative d'ancien Prêtre de l'ignorance, avouent que nous autres Romains nous vivons dans un brillant Paganiſme, où le nom de Dieu eſt moins révéré qu'il ne l'étoit ſous le nom du tout-puiſſant Jupiter; mais, cet aveu ſincère ne ſauve pas de l'irreligion: on ſe contente ordinairement de dire, la Religion n'eſt qu'impoſ-

tu-

ture : que les Imposteurs Sacrés fassent leur métier. Quelle indignité ! quelle glorieuse bassesse, que de mépriser un tout, dont il n'y a que quelques parties méprisables.

N'est-ce pas participer à l'imposture, que de ne pas s'y opposer, si l'on croit la connoitre. On ne veut pas se donner la peine de percer les mistères d'iniquité. On aime mieux demeurer les Esclaves des préjugés dominans, devenir incrédules, ou Théïstes sans culte. Si c'est de cette façon qu'on prétend faire des Nobles; on ne sait guère ce que c'est que le prix de l'Ame. C'est en elle que consiste toute la Noblesse, ou au moins en quoi l'on doit la faire consister. Est-ce un Nom qui rend noble, soutenu d'un brillant Equipage ?

On charge notre Ame, dès notre plus tendre enfance, des plus honteuses chaines qu'un forçat ait jamais portées. De cette manière, toutes les Religions n'ont pas plus de mérite les unes que les autres, puisque tout dépend des préjugés de l'enfance. De-là le plus souvent on conclud à la boute-vue, qu'elles sont toutes fausses. Conclusion téméraire & précipitée.

Rien n'est plus digne de nos soins que la Religion, s'il y en a une distinguée par tous les caractères que demande la vérité : mais la vérité coute de la peine à se faire rechercher. A la bonne heure : plus

une chose a couté, & plus elle est censée avoir de prix. Avec un désir raisonné de croire par principes, rien n'est capable de rebuter. Et, quand on croit alors, c'est l'ouvrage d'un être pensant. Mais le St. Père croit pour nous, & il nous suffit de croire par lui. Dites-lui de ma part, quiconque me faites cette objection, qu'il jette promptement par terre sa triple Couronne, afin que ses successeurs n'aient pas la honte de se la faire arracher, avant qu'il soit trois fois trois R***. Mais à quoi bon du futur? Cela sent trop le diseur de mauvaises avantures. D'ailleurs je suis persuadé que le St. Père est tout prêt d'abandonner jusqu'à son manteau, comme le plus parfait imitateur de J. C. qui dit en propres termes: *Si quelcun plaide contre vous pour avoir votre robe, abandonnez-lui encore le Sacré Pallium.* Au reste c'est son affaire, & la mienne est de chercher les règles qui discernent le vrai d'avec le faux, en matière de Religion.

Faisons tout passer par l'éxamen de nos yeux & de notre attention. Commençons à connoitre Dieu par ses œuvres de création. Glorifions-le d'abord comme créateur, & sans aucun alliage. Il n'est point d'Athée, il ne peut y avoir que des foux, qui nient l'éxistance de la Divinité: on plaint le fou, & on ne le combat pas par le moindre raisonnement avec lui. Il ne s'agit plus que de savoir si notre Créateur a bien voulu se souvenir de ses œuvres dans la machine in-

com-

compréhenſible de l'homme. Quel beau monſtre que ce petit compoſé de terre animée! Cette petite vilaine merveille, les deux pieds ſur terre, monte, ſans bouger de place, juſqu'au haut des Cieux: malheureuſement elle ne s'y élève pas autant qu'elle le devroit: la matière gravite en elle, & lui fait faire le plongeon dans toutes les incommodités de la vie animale. C'eſt tantôt le ſommeil, qu'une Femme interrompt pour faire une double partie à qui s'endormira le moins: Bientôt la ſatisfaction que la Nature lui a donnée par la ſoif & la faim, l'oblige de payer tribut à l'obcénité. Que de ſoucis, d'inquiétudes, de peines, de plaiſirs & de douleurs, qui diſtraient l'homme de ſa véritable fin! Quoiqu'il ſoit plus dénaturé que le Tigre, qui n'a jamais tué ſon ſemblable, il a pourtant quelque choſe au deſſus de tous les animaux de la terre. Il n'a point le vol de l'Aigle, la légereté du Cerf, la qualité du Poiſſon, l'adreſſe d'une Aragnée, & il eſt plus que tout ce qui tombe ſous ſes yeux. C'eſt l'image de ſon Créateur... Voyons à préſent ſi ce n'eſt pas vanité, qui a fait à l'homme ſe donner un tel nom dont il eſt à la vérité peu digne, puiſqu'il le reſpecte ſi peu. *Dieu créa donc l'homme à ſon image, & il le créa à l'image de Dieu.* Gen. Ch. I. v. 27. C'eſt un homme qui me parle ſi avantageuſement de lui: je me défie de ſon Amour-propre. Cependant il me paroît qu'il n'eſt pas porté dans ce

Discours à se faire plus d'honneur qu'à tout le Genre humain. A ce seul trait, le plus fieffé Thériste auroit bien de la peine à refuser son estime à Moïse. Suivons cet Historien sacré dans l'ordre qu'il a observé par toute son Histoire. Il aura sans doute bien pensé à faire connoitre la vérité: mais aura-t-il mis en usage toutes les règles qui conviennent pour n'en pas laisser douter dans les siècles les plus reculés? C'est ce qu'il faut examiner.

La prémière règle est qu'il faut que Dieu nous ait parlé au gré des sens, dont le concours sert à les rectifier mutuellement: par conséquent il nous a dû parler par un homme, supposé qu'il éxige de nous quelque tribut d'adoration. Qu'on ne dise point que ç'auroit été le plus court que la Divinité eût imprimé dans tous nos cœurs des sentimens uniformes. Il n'est point de bel ouvrage qui ne se fasse par les contraires, & où il n'entre de l'opposition. Plus on oppose à la vérité, & plus on lui prépare de triomphes. De quelque manière que Dieu s'y ait pu prendre pour traiter avec l'homme créé, tel qu'il est, il lui a été plus avantageux d'avoir eu à se satisfaire les yeux & les oreilles, que d'être né avec de simples sentimens de cœur & d'esprit qui se réduiroient au pur exercice de soupirer, dans une infinie variété de doutes, sur l'objet du culte & de l'adoration qu'il auroit voulu rendre à son

ſon Créateur. Dieu, pour ne pas laiſſer l'homme dans cette embaraſſante confuſion, a dû ſe faire connoitre par des ſignes ſurnaturels, ſuppoſé qu'il ait éxigé de ſa créature, quelque tribut pour ſa création. Suppoſé qu'il y ait eu des ſignes, il a fallu en rendre la mémoire éternelle, par quelque monument public. Suppoſé qu'il y ait eu des monumens, ils n'ont été érigés qu'en mémoire des faits dont Dieu n'étoit l'Auteur que pour donner à l'homme quelque devoir à remplir. Or les devoirs ne peuvent s'impoſer que par une loi, dont l'eſprit eſt de commander & de défendre.

Allons à Moïſe, nous y trouverons toutes les règles qui ſervent non ſeulement à faire connoitre la vérité, mais même à porter la conviction des faits, comme ſi on les voyoit ſe paſſer ſous les yeux. Se laiſſant conduire au gré des évènemens, il y caractériſe les plus belles règles que la prudence hiſtorique peut ſe preſcrire. Moïſe reçoit la Loi, la donne, en juſtifie la divinité par des prodiges étonnans. En mémoire de ces faits il érige des monumens. Il n'en eſt pas un qui ne porte de la vérité morale un caractère auſſi certain qu'il y a eu quarante Batailles ſous le règne de Louis XIV. La place des victoires à Paris eſt un petit Colifichet pour ſervir de monument au ſuccès de ce Monarque, au prix

 de

de ce monument vivant qu'a porté sur lui-même chaque Juif jusqu'à nos jours.

Si l'on éxige de nouveaux prodiges, pour preuves des miracles anciens, que ces incrédules demandent en même tems qu'il se donne de nouveau une Bataille à Rocroi, pour persuader en 1741, qu'il s'y en est donné une en 1643. C'est précisément la même chose. L'incendie de Londres n'est-il pas une vérité morale pour toutes les générations? Faudroit-il le bruler tous les ans pour constater qu'il a été brulé une fois? Il ne faut pas, ce me semble, que tous les peuples de la terre voyent Amsterdam, pour croire qu'il y a en Europe une Ville qui porte ce nom. Si l'on s'avisoit de le vouloir faire croire à gens qui n'en auroient jamais entendu parler, ils ne seroient pas condamnables pour en douter. Mais si on leur disoit vous serez damnés, si vous ne le croyez; à ce mot, il me paroît qu'ils prendroient toutes les mesures pour se persuader de cette vérité. Si ces gens ne pouvoient pas aller sur les Lieux prendre les habitans à témoins, ils s'addresseroient aux Voyageurs, aux Négocians qui font foi de l'éxistence de cette célèbre Ville jusqu'au bout du monde. Il n'en faudroit pas davantage que le simple témoignage des déposans. Que les Incrédules cherchent ce que sont devenus tous ces fameux Peuples anciens: il ne reste que les Juifs

Juifs pour dépoſer en faveur de la vérité, pour nous & contre eux.

Ce Peuple le plus reſpectable de l'Univers par ſon antiquité, porte avec honneur les traits les plus forts de l'ignominie, & s'en conſole avec une opiniâtreté inconcevable, en s'aſſujettiſſant au joug que lui impoſa le prémier ſon Saint Légiſlateur. Laiſſons-là leur auſtère perſévérance. Comment? Tous ces fameux Pyrrhoniens demandent le conſentement univerſel de toutes les Nations pour former une vérité morale. Vous êtes de prudens impies, & votre impiété même eſt louable; mais ceſſez de la ſuivre, ſitôt que vous voyez cet innombrable Peuple qui vous prêche mieux que tous les Chrétiens, la vérité du Chriſtianiſme. C'eſt une vérité univerſelle que ce peuple: c'eſt une vérité qui parle à la fois par des milliers de bouches. Conſultez les Oracles Sacrés: mais, à votre goût, vaut bien mieux une pièce où pétille l'eſprit, ne fût-ce qu'un Roman. Oh! que la lecture en eſt agréable: que la paſſion y eſt bien peinte! Tout ce que vous puiſſiez donc dire, Meſſieurs les Pyrrhoniens, va ſe briſer contre cet éclat de la toute-puiſſance, qui fait paſſer Moiſe à travers de la Mer en préſence de près d'un million d'hommes. Mais c'étoit un ſavant qui avoit été à l'Ecole des Egyptiens? Le flux & réflux de la Mer ne lui étoit pas inconnu. Je le veux: mais que le plus grand Philoſophe faſ-

faffe faire comme deux murailles aux eaux de la Mer dans une traverfe, & qu'il ajufte cela avec fon Calcul: je ne veux pas vous citer le paffage du Jourdain & mille autres prodiges, combinez-les vous-mêmes; faites-vous en une étude: la curiofité ne vous prendra pas de vouloir vous convaincre, que vous n'arriviez à une conviction, dont il ne vous fera plus poffible de vous défendre.

On étudie ce qui eft contre la Religion, parmi gens du bel air, dont moi petit effronté mortel j'ai été du nombre. Cet obfcur petit Moi étoit autrefois un franc Théïfte. Je coure, comme bien on le remarque, à travers champs, pour moins ennuier, bien entendu. Il vous prend peut-être envie de favoir ce que je veux dire, après tant de digreffions, & fi peu de liaifon entre ce petit Moi & Moïfe: il y auroit bien des Gens qui diroient qu'il y a deux Lettres de trop, ou deux Lettres de moins. Quoiqu'il en foit, Moïfe eft mort, & Moi je fuis vivant. La Vie de Moife ne laiffe pas à douter qu'il n'ait été un des plus mémorables inftrumens dont Dieu s'eft fervi, pour éclairer le Genre humain. Sa mort manifefte Sa Sainteté, attefte la pureté de fes fentimens, & fon refpect inexprimable pour la Divinité. Perfuadé que fes prodiges innombrables, dont il ne reconnoit que Dieu pour l'Auteur, feroient idolatrer les Juifs, il prie Dieu

que son corps soit ôté pour jamais de dessous leurs yeux. Connoissez jusques là la Mission divine de ce Saint Prophète.

A Dieu ne plaise que j'en fasse le parallèle avec Mahomet. Cet Imposteur honoré du triomphe veut qu'après sa mort, il soit en spectacle à tous ceux qui croient par lui. Sous le bien-être de la Société, il ne buttoit qu'à l'immortalité de son nom. L'agréable idée des honneurs divins, qu'il pensoit recevoir après sa mort, retarda, j'en suis persuadé, son dernier soupir de plus de trente minutes. Cette illusion délectable, lui étoit commune avec tous les Généreux d'Ordre qui ont aspiré à la Canonisation. Tous également impies, ils ont enfanté des simples & des fourbes ingénieux, pour accréditer leur imposture qui reçoit à Rome le sceau sacré. Il ne faut qu'être Grand Seigneur, avec quelques Années d'Hipocondrerie sur la fin de sa vie, ou appartenir par une filiation, ou paternité monacale, à une longue séquelle de misérables fainéans, pour trafiquer du titre de Saints. Mère Eglise Romaine n'a jamais manqué de conférer ce titre à quiconque a travaillé à la faire voiturer magnifiquement en Carosse. Têtes fendues, Porte-mitres, reconnoissez-vous J. C.? Fouettez encore un peu de tems, une poignée de Bénédictions sur un peuple infortuné, qui se met à genoux à votre rencontre, & sur lequel

quel vos ſuperbes chevaux éclabouſſent de la boue au-lieu d'eau bénite. Hélas! que ne prenez-vous dans le beſoin le Goupillon d'Hannover. Dans cette Ville où je m'égare, je voudrois y trouver quelques Saints. J'aime mieux les Saintes, parce que je ſuis de Genre maſculin. Ainſi me tombe à invoquer Adélaïde Femme d'Odon, qui eut l'honneur d'être titrée de Fille de St. Pierre pour avoir donné beaucoup aux Egliſes de Pignerol & de Turin.

Dans la même auguſte Maiſon, un Amédée VIII eſt titré par Mère Egliſe, de Salomon de ſon ſiècle? Il ne lui en couta que force donations: pour Ethelwolph, Roi d'Angleterre, il méritoit le Titre d'Archiſaint, pour avoir rendu ſon Royaume tributaire de Mère Egliſe. Quant à Canut, qui vivoit dans l'onzième ſiècle, dans cette Iſle fortunée, il courut riſque de remporter de Rome le ſurnom d'impie, parce qu'il avoit eu l'audace de dire au Pape, en face même, qu'il vendoit le Pallium trop cher à ſes Archevêques. O Pallium! tu n'as jamais couvert des épaules Chrétiennes. On va me prendre pour un homme qui radotte. En ſoit ce qu'il ſe pourra: Vive St. Canut, Roi de Dannemarck: Vive en même tems la Cuiſine Eccléſiaſtique, qu'il dota magnifiquement. Vive Eric, troiſième Roi du même Païs; & vive ſa Calbaſſe & ſon Bourdon. Vivent dans

la

la mémoire de tous les Pélerins, les efforts qui moururent en chemin de la Terre fainte avec toute fa Royauté Pelerinante! Vivent tous les Saints, en un mot, & fur-tout le dernier qui fait toujours le plus de fracas. Vive le bienheureux Christofle Comte de Rantzow, qui eft demeuré feulement parmi les Béatifiés, pour n'avoir donné que quelques millions aux Jéfuites de Cologne. Mais par deffus tout cela, refpectons avec toute la vénération qui eft due à la mémoire de Moïfe, fes vertus pleines d'une profonde humilité, & enfeveliffons avec lui dans la valée de Moab tous les Saints, afin qu'il n'en paroiffe pas le moindre petit os.

Il auroit été à fouhaiter que les Chrétiens euffent toujours eu cette leçon devant les yeux. Mais il nous faut perfuader des vérités du Chriftianifme, pour être bien fondés à détefter la crédulité impie de nos Chrétiens, à qui feuls appartient le droit de condamner tout le refte de la Terre.

Si la Loi de Moïfe eft véritablement dictée par l'efprit de Dieu, comme on n'en peut pas douter, en y réfléchiffant férieufement, & avec une fincère ardeur de fe convaincre, le Nouveau Teftament n'eft qu'une fuite de cette même vérité éternelle. La prédiction que Moïfe fait lui-même du Meffie, eft la plus forte preuve qu'on puiffe donner, pour faire voir qu'il

qu'il n'eſt jamais entré dans l'ouvrage de ce grand Légiſlateur, aucun trait du moindre Amour-propre humain. Eſt il naturel à l'homme, qui agit comme homme ſeulement, de ſe mettre au-deſſous de quelcun dans un avenir éloigné? Ce trait ſeul me couteroit mille fois tout mon ſang, ſi je pouvois mille fois de la mort revenir à la vie.

Depuis Moïſe juſqu'à St. Jean Baptiſte tous les Prophètes ont annoncé la venue du Sauveur du Monde. Que chacun s'empreſſe lui-même à ſe convaincre, & à ſe perſuader par ſes propres lumières qu'il puiſera en liſant l'Ecriture. Pour moi, j'y vois avec St. Paul *, que la voie du Sanctuaire n'eſt ouverte que depuis la venue du Meſſie. Moïſe récita devant tout le Peuple les ordonnances de la Loi, & fit l'aſperſion de ſang ſur le Livre, ſur le Tabernacle, ſur les Vaſes Sacrés, en diſant: c'eſt ici le Teſtament que Dieu fait en votre faveur. Voila donc un Teſtament fait dans les formes de la part de Dieu par ſon Miniſtre. Ce mot va me faire trembler. Cependant il le faut dire. Dieu doit mourir pour accomplir ce Teſtament, Ecoutons St. Paul pour nous raſſurer, & nous pénétrer de ce miſtère ineffable.

Là, où il y a un Teſtament, il eſt néceſſaire que la mort du Teſtateur intervienne, parce que le Teſtament n'a lieu que

* Ep. aux Hebreux.

que par la mort, n'ayant point de force tant que le Teſtateur eſt encore en vie. Je m'attache ſeulement à la Croix de J. C. pour prouver ſa Divinité: ſa naiſſance, ſa vie, ſes mœurs, ſes prodiges, ſont marqués à tous les caractères de la divinité. Il n'y a que la mort d'un Dieu qui effraie les eſprits forts, & qui les rebute. Le Prêtre Hipocrite s'en joue, il le montre par derrière le dos ſur lequel il porte en Chaſuble une Croix pour la prêcher à reculons. Miſérable impoſteur qu'il eſt, s'il croyoit le moindrement que ce fût ſon Créateur, en feroit-il des ſingeries comme il en fait? Le peuple & quelques Grands mal éclairés donnent tout du long dans une croyance d'habitude, où il n'y a pas la moindre ombre de foi. Ils gobent leur Dieu, comme un poiſſon avale le Moucheron qui voltige à niveau des eaux. Et ce ſont ces gens-là que David appelle, *Mutus ut Piſcis:* Muet comme des poiſſons.

Le Prophète Roi leur dit encore: les Idoles des Nations ne ſont que de l'or & de l'argent; c'eſt l'ouvrage de la main des hommes, ceux qui les font deviendront ſemblables, à elles avec tous ceux qui y mettent leur confiance. Prêtre, petit Sacrificateur, tête mitrée, tête archimitrée, tête tricouronnée: or écoutez, vous dites au moins votre Bréviaire une fois par ſemaine: faſſe le Ciel que vous ne diſiez de vos jours que le Pſ. CXV.

pourvu que vous fassiez vœu en le lisant d'adorer Dieu en esprit & en vérité, & que vous cessiez d'idolatrer. Jettez la Crosse, la Mitre, & toute la prétintaille Paienne, qui paroit quelque chose aux yeux des Idiots. Alors vous serez mes Evêques. Restituez aux pauvres tant de biens que nos Pères abusés ont cru mettre en œconomie entre vos mains pour en faire une juste dispensation entre les misérables. Voyez votre Dieu sur la Croix, si vous croyez en lui. C'est par elle, cette Croix, que je veux vous prouver que vous êtes de Sacrés Scélérats, parce qu'il est vrai que c'est Dieu même qui y a été attaché, cloué, outragé & couronné d'épines.

La mort de J. C. est indubitablement arrivée. On ne peut pas nier qu'il l'ait soufferte, quoiqu'il y ait plus de trois cens Auteurs qui ne peuvent pas convenir entre eux de l'Année que ce grand mistère s'est accompli. . . . Quoiqu'on n'en puisse pas être certain, l'incrédule convient qu'il est vrai qu'il y a eu un soi-disant Jésus. Mais il nie, ou révoque en doute sa résurrection. Et moi, sans sa résurrection, je crois fermement qu'il n'auroit point été fait plus de mention de lui, que d'un homme ordinaire qu'on supplicie. Ceux qui l'avoient suivi pendant sa vie, l'auroient bien vite abandonné après son supplice. Ecoutons St. Paul Ep. aux Hébreux. C'est mon Evêque, mon Ar-

chevêque & mon Pape, que ce grand Apôtre! si l'on prêche J. C. ressuscité d'entre les morts, comment se trouve-t-il parmi vous des personnes qui disent qu'il n'y à point de résurrection pour les morts. S'il n'y a point de résurrection pour eux, J. C. n'est point ressuscité. Si J. C. n'est point ressuscité, notre prédication est vaine & notre foi est vaine aussi. . . . „ Nous serions convaincus d'être de faux témoins à l'égard „ de Dieu, comme ayant rendu ce témoignage contre Dieu même. Si nous „ n'avions d'espérance en J. C. que pour „ cette vie nous serions les plus misérables de tous les hommes ". Têtes mitrées, têtes fendues, riches & puissans Croisés, dites le contraire! Nous n'avons point d'espérance en J. C. ni en l'autre vie, & c'est pour cela que nous ne voulons point vivre comme cette Canaille Apostolique que vous nous citez-là. C'étoit des gueux, des misérables, des vanuds-pieds, gens méprisables, de basse extraction, en un mot toute la lie du peuple.

En vérité vous devriez avoir honte d'avoir succédé à de pareille Canaille. Ne voila-t-il pas un bel emploi pour des Seigneurs Cadets d'illustres Maisons? Oubliera-t-on jamais que vous êtes les successeurs de gueux & de misérables Pêcheurs? Non, Messeigneurissimes, vos Pierreries, vos Trésors, vos ameublemens dorés, votre bruyant domestique, & vos superbes équipages n'effaceront

 point

point du ſouvenir de l'homme la pauvreté, les ſouffrances, & l'ignominie dont les Apôtres ſe ſont faits honneur en marchant ſur les traces de leur divin maitre. Et c'eſt ce qui leur faiſoit dire, ſi nous n'avions d'eſpérance en J. C. que pour cette vie, nous ſerions les plus malheureux de tous les hommes.

Réfléchiſſons ſur ces dernières paroſes, & oppoſons à toute rigueur tout ce qu'on croit pouvoir oppoſer à la vérité. L'Apôtre fait entendre qu'il ne vit que de douleurs, d'opprobre, de fatigues, &c. & que c'étoit là le partage de l'Apoſtolat ancien. Il eſt vrai qu'il y a eu des hommes qui ont affronté la mort, pour ſoutenir leurs opinions comme vérités.

Vaninus a été brulé à Thoulouſe, & on dit de lui, qu'il nia conſtamment l'éxiſtence de Dieu & ſa Providence au milieu même des flammes. Les Juifs que l'on brule très Chrétiennement en Portugal, & en Eſpagne, ſe laiſſent conſumer avec une conſtance héroïque. Tout cela ne fait que prouver que l'on peut ſouffrir la mort pour ce que l'on croit vérité, ou quelquefois par une vanité furieuſe, comme ce fameux Chevalier Romain qui ſe précipita dans le Gouffre de Rome, que l'on nomma de ſon nom pour honorer ſa mémoire, dans une action tout-à-fait patriote.

Mais qui a jamais vu courir à la mort pour une fauſſeté que l'on croit fauſſeté?

Les

Les Marcionites y alloient dru comme des papillons qui se brulent à la Chandelle: mais ils croyoient leurs sentimens véritables: ils se livroient à la mort pour ce qu'ils croyoient vérité. Dans l'Histoire Greque l'on trouve bien un jeune Lacédémonien se laisser déchirer les entrailles par un Renard qu'il avoit caché sous sa Robe, plutôt que d'avouer son vol sur lequel on prétendoit l'avoir surpris. Ce n'est presque qu'un enfant: cela paroit spécieux: ce jeune homme meurt héroïquement pour soutenir un mensonge. Mais quel est le motif de sa mort? Car c'est par-là qu'on doit étudier les actions des hommes dans l'Histoire. Au prémier coup d'œil, ce jeune Sparte est un Apôtre héroïque du mensonge. Mais quel est le motif de sa mort? Soit dit une seconde fois. La crainte: c'en est un esclave opiniâtre. Les Lacédémoniens fouettoient jusqu'au sang, sur l'Hôtel de Diane, ceux qui se laissoient surprendre sur le fait en volant. Que cela conclue-t-il? à faire admirer la constance orgueilleuse d'une petite Ame intrépide.

Ce n'est point un Apôtre seul qui a donné sa vie: tous ont passé par la cruauté de la mort dans différens genres de supplices. Ils ont imité J. C. qui s'est soumis lui-même aux puissances de la terre, & qui à dit à ses juges qu'ils ne l'auroient pas jugé, s'ils n'en avoient pas

reçu le pouvoir du Ciel. Qu'on remarque bien encore que J. C. a dit que son Royaume n'étoit point de ce monde ; & que si son Royaume avoit été de ce monde, ses gens auroient combattu pour l'empêcher d'être livré aux Juifs. Saint Père, vous ferez bientôt le saut, je vous en répond, Moi, ce petit Moi vous en assure. Il n'y a pas d'apparence. Je suis presque aussi puissant que jamais; & d'ailleurs l'Ecriture dit: *Tu es Pierre, & sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise.* Oui, St. Père, vous êtes une Pierre, & plus dur par le cœur à la mort & aux mérites de la passion de J. C. que ne l'est un Rocher. Vous, le Succésseur de Pierre, sur lequel doit se former l'Eglise! Si je ne craignois de deshonorer le nom de Chrétien que je porte, je dirois que je me mettrois en votre place, pour y rougir de honte. Si vous aviez jamais eu dessein de suivre l'esprit de J. C., vous suivriez ce qu'il ordonne; à quiconque veut être le prémier, c'est de prendre la dernière place. On vous flatte, S. Père, vous êtes l'Antechrist. Voyez votre Ville, sur laquelle cette fameuse Bête est assise, vêtue de pourpre & d'écarlatte, parée d'or & de pierreries, ennivrée du sang des Saints & du sang des Martirs. *Voyez tous les habitans de la terre, dont les noms ne sont point écrits dans le livre de vie dès le commencement du monde, vous adorer, vous*

vous baiser les pieds, & recevoir de votre main le Vase d'or plein d'abomination. Le nombre des montagnes sur lesquelles la Bête est assise vous désigne si ouvertement, St. Père, qu'on ne pourroit pas s'y méprendre, quand votre impiété seroit encore cent fois mieux dorée qu'elle n'est. Vous êtes le Vicaire de J. C. St. Père! Quel est le Démon qui se chargera de votre cause? Les Rois sont lassés de ne tenir le second rang qu'après la Bête. Il faut qu'elle tombe cette fameuse Bête. *C'est ici la Sagesse, que celui qui a l'intelligence compte le nombre de la Bête: car c'est le nombre d'un homme, & son nombre est six cents soixante & six* *. Faut-il que toutes les Nations le sachent compter ce nombre? Elles auroient dû, il y a longtems, savoir que les Grecs & les Romains, avant l'invention des Chiffres, comptoient leurs nombres par les Lettres de l'Alphabet; ainsi il est aisé de voir par leur Calcul, que l'esprit de Dieu n'a pas envelopé inutilement le nom du Pape sous un nombre qui devoit avoir une parfaite combinaison avec toutes les langues des peuples qui sont, selon le Saint Esprit même, les eaux sur lesquelles la prostituée est assise.

Qui-

* Apoc. Ch. XIII. vs. 18.

Quiconque est né hors Rome & qui se dit Romain,
Je le répète encor, n'est rien moins que Chrétien:
Mais il n'y a que moi, dit effrontément Rome,
Qui puisse par le Ciel faire voyager l'homme:
Toi Rome! je t'ai vue, & mes yeux étonnés
Ont pris tes habitans pour tous Scélérats nés.

J'y vais tout bonnement St. Père:

J'appelle un Chat, un Chat, & Rollet un fripon.

Ne m'en fachez pas mauvais gré, St. Père, on n'est véritablement que ce que l'on est dans son cœur. Je vous hai, St. Père, de tout mon bon cœur; mais j'aime beaucoup les Apôtres, dont le sang crie vengeance sur la Bête qui le foule aux pieds. Ce n'est pas par la violence que ces prémiers Ministres de la foi Chrétienne, ont conquis tant de Nations à l'Evangile. C'étoit le prix de leur sang qui en faisoit la conquête. Tournons la Médaille, je laisse là le Saint Père, & la Bête qui persécute & répand autant de sang qu'il est en son pouvoir d'en verser.

Voyons couler celui des Apôtres: c'est lui qui me fait Chrétien. Imitateurs parfaits de J. C. ils ont éprouvé avec gaieté toute sorte d'afflictions. J. C. ne les avoit point trompés: au bout de bien des peines, J. C. ne promet à ses Apôtres que la mort & l'ignominie parmi les hommes. Quelle sincérité, & quel attrait pour se faire des Disciples! C'est-là l'ouvra-

vrage de Dieu seul, comme le fait entendre St. Paul lui-même, Ep. aux Rom. „ L'esprit de Dieu nous aide dans notre „ foiblesse. Si Dieu est pour nous, qui „ pourra être contre nous? Qui donc „ nous séparera de l'amour de J. C.? Sera-ce „ l'affliction, ou les angoisses, ou „ la persécution, ou la faim, ou la nudité, „ ou les périls, ou le glaive? Selon „ qu'il est écrit: on nous égorge tous les „ jours, pour l'amour de vous, Seigneur, „ on nous regarde comme des Brebis „ destinées à la Boucherie: mais parmi „ tous ces maux, nous demeurerons victorieux, „ par la vertu de celui qui nous a „ aimés: car je suis assuré que ni la mort, „ ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, „ ni les Vertus, ni les choses présentes, „ ni les futures, ni la puissance „ des hommes, ni tout ce qu'il y a de „ plus haut, ni de plus profond, ni nulle „ autre Créature ne nous pourra jamais „ séparer de l'amour de Dieu qui „ est fondé en J. C. notre Seigneur.

S. Paul ne court point après les Richesses, les vanités du monde & sa domination: Il défend expressément de s'appeller autrement que du nom de Chrétien, lorsqu'il voit que l'un dit, je suis à Paul, & l'autre à Céphas. Bien éloigné de se faire payer tribut, voici quels étoient ses sentimens, (Ep. II. aux Heb.). „ Voici „ la troisième fois que je me prépare „ pour vous aller voir, & ce sera encore

 „ sans

„ ſans vous être à charge ; car c'eſt vous „ que je cherche, & non votre Bien, „ Puiſque ce n'eſt pas aux Enfans à amaſ- „ ſer pour leurs Pères, mais aux Pères „ pour les enfans. Auſſi pour ce qui eſt „ de moi, je donnerai avec plaiſir tout „ ce que j'ai, & je me donnerai encore „ moi-même pour le ſalut de vos A- „ mes.

Cela ne s'appelle point dire Rois de la terre, ſoyez mes Ecuiers Royaux, mes Vaſ-ſaux, tenez-moi la bride de mon Bidet, afin que j'équite Pontificalement. Je ſuis prêt de retomber ſur la Bête: peſte ſoit de la Bête, qui ne me laiſſera pas un moment ſans la trouver à chaque bout de champ, dont je ne puis ſortir ſans rencontrer ſes Apôtres. Ils ne tombent pas tout-à-fait mal à propos. Rien ne ſert tant à faire briller la vertu que le vice; ſans quoi je n'en ferois point le parallèle avec St. Paul. Entre des milliers d'exemples en voila encore un.

Monſieur de Boisrobert, de la Province de Bourgogne, Capitaine au ſervice de la Compagnie des Indes, reçut en ſon bord ſur les Côtes de Portugal, deux révérendiſſimes Pères de la Société de Jéſus; que l'on remarque bien que c'eſt de la Société de Jéſus! Ces deux bons Compagnons avoient entre autres Equipages un Coffre, aux deux bouts duquel ſoir & matin ils allumoient deux Cierges, & Jéſuitiquement y faiſoient leur prie-

prière. On peut bien s'imaginer que le ſpectacle étonna. Monſieur de Boisrobert ne manqua pas de demander ce que ſignifioit cette dévotion. En habiles fourbes, ils avoient leur réponce toute prête. *C'eſt*, dirent les deux bons Compagnons, *les Réliques de nos Martirs, que nous emportons avec nous en France pour la conſolation des Fidèles.*

Boisrobert ſe jette à genoux auſſi bruſquement à cette parole, que le fit autrefois Brutus aux pieds d'Apollon. Il feignit, à l'imitation de ce généreux Romain, d'avoir une bonne doſe de la piété à la mode. Je ne ſai pas s'ils donnèrent dans le panneau, ou ſi accoutumés à ſe défier de tout le monde, comme ils en ont grand ſujet, leur Ame ſe trouvoit dans le trouble criminel des ſcélérats, quelque bien accrédités qu'ils ſoient.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur de Boisrobert leur joua le tour du plus fin. Il fallut diſſimuler. Les circonſtances font de la diſſimulation une vertu politique, & l'éclat ouvert en fait une autre dans d'autres conjonctures. Bref, la choſe ne paſſa pas le jour St. Louis. C'étoit le jour projetté par Boisrobert: un Saint de cette qualité fait bien plus de carillon qu'un Saint Roturier. Cela eſt parfaitement juſte; & l'on n'auroit rien à redire quand on lui auroit accordé ſur la Mer tous les honneurs dus à Neptune. Après pluſieurs bordées de Canon, on but à

rouge bord. Malgré la ſobriété ordinaire de la Compagnie de Jéſus, les deux bons compagnons s'endormirent profondément au Seigneur Bacchus.

Boisrobert réuſſit à ſon gré. Sans être apperçu, il ſe ſaiſit de la clef du Coffre aux Reliques, témoins les Officiers de ſon bord. On ouvre le Coffre: oublions ce trait de la Compagnie Noire, ſi nous voulons qu'un jour il reſte des Jéſuites ſur la terre. Le Coffre ſe trouva preſque plein de poudre d'Or, avec quelques Livres par deſſus; alerte, Boisrobert, dévaliſe les deux bons compagnons. Auſſi fait-il: quelle façon de parler! Le larcin fait avec toute la généroſité du plus honnête homme qu'ait jamais eu la France, Boisrobert fait ramaſſer tout ce qu'il peut trouver de mauvaiſe drogue avec trois boulets de Canon pour remplir le Coffre: il paſſe deux petits clous par l'ouverte de la ſerrure pour rendre la Clef inutile. Rien ne tranſpira; la Clef fut remiſe auſſi imperceptiblement qu'elle avoit été priſe.

Arrivés à Breſt, les Jéſuites furent les impudentes victimes de leur impiété. Ils déclarèrent à la Douanne leur Coffre plein de Livres & de Reliques. Ils jurèrent qu'il n'y avoit rien contre les Ordres du Roi. En diſant la vérité contre leur intention, c'eſt peut-être la ſeule fois qu'on puiſſe aſſurer que des Jéſuites n'ont point menti. On les crut: & on avoit raiſon de

de n'avoir pas tort pour ce coup-là. Boisrobert, après avoir donné avis de sa capture au Comte de T***. à dessein d'en faire le profit du Roi, pour recompense fut remercié quelque tems après par la Compagnie.

Si l'Evangile avoit été prêché en son commencement par des Apôtres de cette espèce, on seroit très excusable, & très recevable à ne rien croire. Mais ce ne sont point des Jésuites qui ont prêché alors; ce n'étoit point d'habiles Sophistes, qui se font un art pour en imposer par le geste, & tous les artifices d'une pompeuse éloquence.

Ce n'étoit point là le plan de la providence dans l'Evangile. Les cœurs des Apôtres étoient toute leur Rhétorique: il falloit que la fausse sagesse du monde fût confondue par des simples ignorans, mais de cœur droit & ouvert à la vérité seule. „ La sagesse de ce monde, dit St. Paul, „ est une folie devant Dieu, selon qu'il „ est écrit: je surprendrai les sages par „ leurs propres artifices, les pensées des „ sages ne sont que vanité. Si quelqu'un „ d'entre vous passe pour être sage selon „ le monde, qu'il devienne fou pour deve„ nir sage". Rien n'est plus vrai. On ne réfléchit pas qu'on meurt même en mangeant pour ne pas perdre la vie. N'est-ce pas une sage vérité & une espèce de folie de la dire? La Croix, dit St. Paul, est

une

une folie pour ceux qui se perdent, mais c'est la sagesse même pour ceux qui se sauvent. Quelle sublime Philosophie que l'Evangile, qui nous apprend à regarder tout ce qui est dans le monde d'un œil sans attache! Il est annoncé par des pauvres, par gens sans feu, sans lieu, afin que l'œuvre de Dieu tire de l'éclat de ce qui paroissoit le plus méprisable: il est vrai que la science d'avoir vu, touché, entendu le Verbe de Dieu, comme le dit St. Jean, étoit tout ce qu'on pouvoit donner de plus fort à de foibles gens, pour persuader les esprits forts. Ils ont vu J. C. ressusciter, après des prodiges sans nombre qu'il avoit faits en leur présence. Ils leur donne à l'instant le talent de parler vingt sortes de langues, & le pouvoir de faire autant de Miracles que lui-même. Eutiche ressuscité par St. Paul, & Tabita par St. Pierre: les Boiteux se redressent à leur rencontre, les aveugles voient, les sourds entendent.

C'est dans ce pouvoir que J. C. communique à ses Apôtres, après sa mort, que l'on reconnoit sa Divinité; le mistère adorable de la Trinité n'est plus incompréhensible, sitôt que l'on entend J. C. l'établir par ses propres paroles. C'est le plus magnifique Traité qu'on en puisse donner. Qu'on déchire tous ces Bouquins, que font ces superbes ignorans.

tans. J. C. m'a dit une fois pour toutes qu'il est le Fils de Dieu, que Dieu habite en lui, qu'il est le Verbe éternel, qu'il est un avec le Père & le Saint Esprit, que ces trois choses n'en font qu'une. Sa vie, sa mort, sa résurrection, me prouvent que tout ce qu'il a pu dire est vrai, & qu'il n'y aura pas une de ses paroles qui ne s'accomplisse. Puisse bientôt arriver que la bouche de tous les hommes ne fasse qu'un même cri de louange pour bénir à jamais notre Créateur, sous le seul nom de Chrétien, que chaque Créature raisonnable devroit porter dans un même esprit d'union & de charité.

LETTRE

A son Alteſſe M. le Prince

GEORGE LUBOMIRSKI,

Lieutenant-Général des Armées de S. M. P.
Chevalier de l'Ordre de l'Aigle Blanc
& de St. Henri, &c.

Au poids que peſeroit la tête de Gracchus,
A prix d'égal poids d'Or la mit Opimius.
Si cher peut-on payer une tache éternelle?
Autrement de Lobrai * ſait vider ſa querelle.

MONSEIGNEUR,

„ VOus êtes tombé comme du ſeptiè„me Ciel, lorſque vous m'avez vu „ & entendu traiter les Jéſuites en face, „ d'impoſteurs, de ſcélérats, & d'hom„mes animés de l'Eſprit du Démon. Vo„tre Alteſſe le ſait, & ne l'oubliera ja„mais, ce *Diabolus tanquam leo rugiens cir„cuit querens quem devoret*, dont je re„galai la Révérence Rectorale la prémiè„re fois qu'elle vous vint faire ſa Cour, „ & cela en préſence de plus de 60 per„ſonnes.

„ Je vous avoue, Monſeigneur, „ qu'ils n'y a point de politique dans ce „ fait:

* A. . . . F. D. . . . M. . . .

„ fait : mais auſſi un honnête homme n'en „ doit point faire le moindre ſigne avec „ des impoſteurs de profeſſion, pour peu „ qu'il ſoit éclairé ſur leur conduite. „ Vous êtes encore ſans doute, Monſei- „ gneur, occupé, & bien d'autres que „ vous, du ſujet de cette haine généreuſe „ que j'ai ſi bien marquée contre cette „ peſte publique.

„ Je n'ai ôſé vous tout dire, Monſei- „ gneur, il y a bien des choſes qu'il ne „ faut que faire entendre; & c'eſt ſouvent „ trop de les préſenter à l'imagination, „ ſans offencer l'oreille. *Ægreſcitque* „ *medendo*, dit Virgile. Je dois même „ encore vous parler Latin, pour ne pas „ faire perdre à la Langue Françoiſe cet- „ te aimable pudeur qui lui eſt ſi natu- „ relle, & qui fait dire à Boileau.

„ Le Latin dans les mots brave l'honnêteté;
„ Mais l'Auditeur François veut être reſpecté:
„ Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
„ Si la douceur des mots n'en adoucit l'image.

„ Heureuſement, Monſeigneur, vous en- „ tendez couramment les Auteurs les „ plus difficiles. Je me ſens par-là déli- „ vré de la peine, de l'embaras, & de „ la honte de traduire les horribles pen- „ ſées de Fellutius, Auteur dont il n'y a „ pas un Jéſuite qui ne ſe fît bruler, du „ feu même de Sodome & de Gomorre, „ pour ſoutenir ſes exécrables ſentimens.

 „ Am-

„ *Amplexus nudi cum nudo licet inter tactus, causâ benevolentiæ, & est res indifferens.* Tr. 8. C. 9. p. 174. Sanchez
„ autre Jésuite vous dit, Monseigneur,
„ *licet dare oscula & tactus externos, etiam si secutura pollutio prævideatur*; c'est son
„ Camarade Escobar qui le cite pour son
„ garant. Tr. I. Ex. 8. n. 74.

„ Après cela, Monseigneur, il vous
„ tombe en pensée qu'il n'y a pas un Jé-
„ suite qui croie en Dieu, le Créateur de
„ l'Univers, bien loin de croire en Jé-
„ sus-Christ; & vous avez raison. Mais
„ il est bon de vous le prouver par leurs
„ Auteurs mêmes. Ils se jouent de la
„ crédulité des simples & des sots, en leur
„ donnant de la Farine pour un Dieu,
„ entre eux & dans le fond de leur cœur
„ ils se moquent de tous les Grands qui
„ donnent tête baissée dans leur panneau.
„ Pourvu qu'on en revienne au Paganis-
„ me, au culte des Idoles, & qu'ils do-
„ minent, ils ne s'embarassent pas du
„ reste. Avec eux il n'y a plus de Péché
„ Originel: jettons toute l'Ecriture au
„ feu. *Sine cognitione Dei, nullum est*
„ *peccatum.* C'est le Jésuite Blondel, a-
„ vec toute la bonne Compagnie qui vous
„ soutient cela, une corne de plus sur
„ la tête que n'en a Moïse, lorsqu'on le
„ peint dans un caprice illuminé. Il est
„ très certain qu'un enfant nouveau né
„ ne connoît pas Dieu: donc il est
„ sans péché. La chose, au premier as-

„ pect,

„ peċt, me paroitroit bien de même: „ mais l'Ecriture nous dit le contraire. „ *Quo magis ignoratur Deus*, dit le Jésuite de Rhodes, *eo levius fit peccatum*, „ dans son Traité Scholastique. C'est-à-dire, en bon François, que moins l'on a „ de connoissance de Dieu, & moins „ l'on péche; que la plus grande félicité ce seroit celle d'ignorer l'éxistence „ de Dieu. Que les Jésuites sont heureux! *Quantumvis*, vous dit, Monseigneur, le même Jésuite, *gravissima fit materia, non peccat, nisi leviter, qui committit Adulterium, Sacrilegium, Homicidium, &c.*

„ Ecoutez bien, Monseigneur, ce que „ sonne à l'oreille ce nom *Hurtado*. Point „ de badinage: Hurtado! Gaspard Hurtado! vous diroit un Jésuite; c'est un „ de nos bons Compagnons, & le Diable „ nous emporteroit plutôt que de le renoncer pour un de nos Pères les plus „ révérés. Soit donc. Hurtado nous dit, „ Monseigneur, qu'un Valet peut accompagner son Maitre, lorsqu'il va voir une Concubine."

„ Hurtado pousse encore les choses avec „ plus de complaisance. Hurtado ajoute „ que, ce Valet peut tenir le pié de son „ Maitre: pour lui faciliter l'entrée par „ la fenêtre dans la Chambre de sa Concubine. Voici ses excellentes paroles „ Latines: *famulus potest herum comitari ad domum Concubinæ, & ei pedem fusti-*

„ *nere ad ingrediendum per fenestram do-* „ *mum Concubinæ*, apud Dian. Part. 5. „ p. 435.

„ Il y a, Monseigneur, bien du mou- „ vement dans un homme qui passe fur- „ tivement par la fenêtre pour aller voir „ sa Concubine. Aussi tout est-il à l'ac- „ cusatif. Un Jésuite ne se trompe guère „ dans le cas; mais son habitude est de „ se tromper dans le genre. Que cela „ fait-il à la jeunesse qu'on leur confie? „ C'est un article de pur exercice: *am-* „ *plexus nudi cum nudo est res indifferens.* „ Sans Mère Eglise Romaine, Monsei- „ gneur, me disoit en vôtre présence le „ Recteur Conarski, le Latin périroit; „ le François lui donneroit le coup de la „ mort. Que les Jésuites le fassent vivre „ tant qu'ils pourront, pour cacher leurs „ crimes aux yeux du peuple, j'y con- „ sens; ils aiment cette langue & haissent „ souverainement celle qui dévelope de „ jour en jour leurs mistères d'iniquité: „ Oh! trop généreux François, s'écrie „ pourtant vers moi Hurtado du fond „ des Enfers, arrêté & n'en dis pas davan- „ tage, laisse descendre tranquillement au- „ près de moi toute la Société pour me „ tenir compagnie... Que vas-tu dire? „ Encore un coup, arrête! . . . Hurtado „ me le pardonnera, Monseigneur, je „ ne puis point avoir égard aux cris du „ plus infame mort qui ait jamais vêcu „ sur la terre. Je sai, Hurtado, tout ce

„ que

„ que vous pouvez me crier: je ſai qu'il
„ y a preſque autant de lacheté à parler
„ mal d'un mort, qu'il y en auroit à tuer
„ un homme ſans défence. Je ſai que
„ la ſtatue d'un fameux ſculpteur Grec
„ écraſa ſous ſa ruine celui qui la vou-
„ loit abattre par jalouſie; je ſai la devi-
„ ſe du Prince des Philoſophes, qui dit
„ qu'il eſt plus aiſé de provoquer les
„ morts que de les appaiſer. Avec tout
„ cela, infame Hurtado je ne vous ferai
„ point de quartier, ou plutôt je n'en
„ veux point faire à vos dignes ſucceſ-
„ ſeurs, qui vous ſoutiennent & ne jurent
„ que par votre mémoire en bénédic-
„ tion.

„ Je vous fais juge, Monſeigneur, en
„ la cauſe de Hurtado. Il n'y aura que
„ le crime qui va vous faire peur. Mais
„ on n'eſt pas deshonoré pour porter un
„ jugement contre un criminel, quelque
„ noir qu'il ſoit. Hurtado, Gaſpard Hur-
„ tado, vous aſſure, Monſeigneur, qu'un
„ Fils peut tenir le pié de ſon Père dans
„ un tendre montoir en la place d'un
„ Domeſtique; qu'une Fille le peut tenir
„ à ſa Mère; qui que ce ſoit, en un mot,
„ peut rendre ce bon office, pourvu
„ qu'il en revienne de l'utilité. Hurtado
„ s'exprime trop élegamment en Latin
„ pour ne pas ſe ſervir de ſes propres
„ expreſſions. *Hæc omnia poteſt Filius ad*
„ *mandatum Patris ſine cunctatione, præ-*
„ *ſertim ſi ex omiſſione indignationem Pa-*

„ *tris timeat; etiam possunt hæc omnia, Fa-*
„ *mulus, Filius, & quilibet sub quocunque*
„ *titulo utilitatis. Ibidem.*

„ Voila l'honneur des Femmes à l'encan, & il n'est point de Seigneur, qui ne puisse galamment tenir le pié, pourvu qu'il en espère une récompense. . . Que je suis fâché, Monseigneur, de ne pouvoir vous dire en quel endroit j'ai lu dans les ouvrages de la Société, qu'un Domestique peut voler son Maitre, pourvu qu'il ne le vole qu'au *pro rata* de ce qu'il croit mériter de plus qu'il n'a de gages! Il n'en est pas moins vrai que c'est le sentiment de la Société. Vous vous êtes étonné, m'avez-vous dit plusieurs fois, Monseigneur, en me parlant de vos voyages à Rome, qu'on autorise dans la prétendue Cité de Dieu, les lieux de débauche, & que la prostitution paye tribut au Pape.

„ Vespasien, si je ne me trompe, avoit coutume de dire que l'argent des immondices qu'on vendoit pour engraisser la terre, valoit bien celui du droit d'impôts qu'on levoit sur les oranges. Les Papes qui ont tout tenté pour accroitre leur usurpation sur les droits des Princes, peuvent bien en la place de cet Empereur tirer parti de tout. Hé! pourquoi pas des Prostituées? Une bonne dose d'Indulgence & un paquet de Médailles pendues à un chapellet les rachetera, pourvu que le fa-

„ medi elles allument deux Bougies aux
„ deux côtés d'une Idole de la Vierge,
„ qui ne manque pas à la tête du lit de
„ prostitution. *Experto crede Roberto.*

„ Avec ce trop long préambule, Mon-
„ seigneur, je veux vous dire franche-
„ ment qu'il n'y a point à s'étonner. Les
„ Jésuites sont les Pénitenciers du Pape.
„ Le Jésuite Sanchez soutient avec toute
„ la Société qu'il est permis d'être les pro-
„ tecteurs des Femmes de mauvaise vie,
„ *Non ut* (dit ce pudique Auteur Op.
„ Mor. L. I. Ch. 7. p. 23.) *meretricio fa-*
„ *veant, sed ut meretrices servent incolumes.*
„ *Servent incolumes!* Que ces deux mots
„ sont forts! A ce compte-là on a droit
„ de mettre les Prostituées jusques dans le
„ tabernacle même à l'abri de toute pour-
„ suite de la Police. Vive la petite joie!
„ Ce sont les Jésuites qui la prêchent: &
„ mille fois vive toute la petite Oye des
„ Filles de l'Opera.

„ Le Père Corneille habile & très chas-
„ te Commentateur sur Daniel, Ch. III.
„ vs. 22. vous proteste noblement, Mon-
„ seigneur, que Susanne étoit une sotte
„ de faire la scrupuleuse, lorsque les deux
„ Vieillards la surprirent au Bain, & que
„ sans s'amuser à crier comme une Ha-
„ rangère, elle devoit se prêter tout de
„ son long à la brutalité de ces deux Ju-
„ ges impudiques, & se contenter de di-
„ re: je ne consens pas à cet acte, mon
„ corps est à vous, & mon cœur pendant

„ la mauvaise besogne que vous faites
„ est tout dirigé vers le Ciel.

„ Voila le Latin de la Société: Il est
„ du bon crû: *Itaque non tenebatur Su-*
„ *sanna exclamare, sed poterat dicere; non*
„ *consentio actui, sed patiar & tacebo, po-*
„ *tuisset ipsa permittere se in eorum libidinem,*
„ *&c.*

„ Souffrez, Monseigneur, que j'invo-
„ que l'ombre de Lucrèce. Est-ce toi
„ Lucrece? Divine & chaste Lucrèce, est-
„ ce toi qui a donné la naissance aux Jé-
„ suites? Non, ce sont les Vers, la pou-
„ riture du corps de l'infame Tarquin,
„ qui leur ont donné la vie. Héritiers
„ de tous ses sentimens d'impureté, Tar-
„ quin en leur formant le cœur d'un de
„ ses Vers, les a encore fait ministres de
„ la Cruauté, & de la Perfidie sous les-
„ quelles il expira.

„ A présent, Monseigneur, que vous
„ avez donné entrée aux Jésuites dans
„ votre Maison, je vous jure par le bon-
„ sens que vous n'êtes plus le maitre de
„ les en mettre dehors, & je vous con-
„ jure de n'y pas penser de vos jours.
„ Patientez le reste de votre vie, si vous
„ ne voulez pas mourir de mort violen-
„ te. Les Jésuites se tiennent tous com-
„ me les fruits de Grenouille: eux &
„ tous les autres Moines sont des enne-
„ mis qui ne meurent jamais; il y a bien
„ de la différence entre ces excrémens

„ de

„ de la nature & des familles qui peuvent
„ s'éteindre.

„ Votre meilleur parti, Monseigneur,
„ est de baiser la robe qui cache le poi-
„ gnard dont vous ne seriez pas man-
„ qué, si vous n'aviez pas cette com-
„ plaisance. Ressouvenez-vous, Monsei-
„ gneur, du *Caute* que le Recteur Co-
„ narski me répéta trente fois de suite
„ lorsqu'il voyoit que je tirois sur lui à
„ brule-pourpoint. Il faut suivant cet-
„ te sage leçon du *caute* contre *caute*,
„ du fin contre fin. Mais né généreux
„ comme je le suis, je leur ai porté le
„ coup au milieu du front, à tout ris-
„ que d'en recevoir par derrière, de la
„ Société, qui enseigne publiquement
„ qu'il est permis à tout particulier de
„ tuer, d'empoisonner & sur-tout un Roi,
„ un Prince, *quem* (dit le Père Tolet)
„ *cives non possunt expellere aliter ex civi-*
„ *tate*. Il est surprénant, il est vrai,
„ que ces misérables s'exposent encore
„ aujourdhui à soutenir de pareils senti-
„ mens, après que leur révérend Père
„ Guignard a, la torche à la main en pla-
„ ce de Grève, abjuré cette doctrine
„ Diabolique, avant qu'on laissât à son
„ cou la liberté de juger combien le res-
„ te de son corps peseroit à la poten-
„ ce.

„ Voici l'objection que vous avez
„ droit de me faire, Monseigneur, avec
„ le plus pur desir de bien penser d'au-

„ trui. Si les Jésuites nous prêchoient „ de cette sorte dans nos Eglises, nous „ ne pourrions pas y tenir place. Il n'y „ auroit que gens sans honneur, & destitués de tous sentimens de pudeur & „ d'humanité, qui oseroient les écouter „ impudemment: mais ils ne nous font „ que de pompeux discours, où brille „ la Rhétorique, sans blesser la charité, „ si j'en excepte la persécution qu'ils „ prêchent ouvertement contre tout ce „ qui ne pense pas comme eux.

„ A cette objection, il est aisé de ré„ pondre que les Jésuites peuvent bien „ prêcher J. C. & prêcher quelquefois la „ vertu. Mais qui vous a dit que ce soit „ du fond du cœur? puisque leurs écrits, „ & leur conduite prouvent le contrai„ re: puisque Sanchez, avec toute la So„ ciété, apprend à parler tout différem„ ment que l'on ne pense. Que dis-je? „ Sanchez, avec toute la Société, ensei„ gne à jurer le faux, sans péché; & cela „ le plus spirituellement du monde. Car „ il y a un grand génie, dit-on, parmi les „ Jésuites. On peut jurer ainsi le faux, „ dit le Père Sanchez: *Ablatâ littera j. „ urò, pro juro.* Comme si l'on disoit en „ François *ure*, pour *je jure.* Une dé„ couverte comme celle-là vaut un mil„ lion d'années d'indulgences: celle-ci „ part de la même droiture du cœur du „ Père Sanchez. L. 3. Ch. I. n. 37.

„ Qu'on demande à un Jésuite, ou à

„ ce-

„ celui qui professe sa morale, s'il a tué „ Jean, il ne péche point de dire, non, „ en sousentendant qu'il n'a pas tué Jean, „ Pape, lorsqu'on lui demande s'il n'a „ pas tué Jean, Roi: *Licebit respondere se* „ *non occidisse Petrum, intelligendo alium* „ *ejusdem nominis, vel etiam eumdem in-* „ *telligendo, antequam nasceretur.* A- „ près cela, Monseigneur, avec les ser- „ mens les plus forts, la Société peut- „ elle persuader un homme le moindre- „ ment instruit du fond & du sistême de „ sa doctrine, qu'elle a je ne dis pas les „ sentimens des Payens, mais le moin- „ dre petit trait de droiture du Barbare „ le plus brutal.

„ Je finis promptement, Monseigneur, „ une Lettre qui ne sent guère son Cour- „ tisan: elle est trop longue; & ce n'est „ pas par où elle péche le plus, mais s'il „ y a quelque défaut, outre celui d'être „ trop sincère, c'est une consolation „ pour moi de trouver dans la noblesse „ de votre cœur une excuse assurée, & „ un azile pour la candeur des sentimens „ avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

De LOBRAY.

LET-

LETTRE

A

un Evêque & Prince Etranger.

MONSEIGNEUR,

„ IL me paroit dans l'ordre de porter
„ à Votre Alteſſe mes juſtes plaintes.
„ On m'accuſe d'avoir manqué de reſpect
„ au Corps Epiſcopal. Rien n'eſt plus
„ aiſé de prouver que ce n'a pas été mon
„ intention de faire une faute pour être
„ obligé de m'excuſer. On hait naturel-
„ lement à avouer qu'on a tort. Mais
„ qui ſavoit que Votre Alteſſe me met-
„ troit dans l'étroite néceſſité de re-
„ connoitre mon tort? Comme j'ai preſ-
„ que vu tous les Prélats de l'Europe,
„ je n'ai pas héſité un moment à les trai-
„ ter ſelon le mérite de leur belle &
„ bonne conduite. Quoi de plus équi-
„ table! Ce n'eſt pas la charge qui ho-
„ nore; c'eſt l'Homme qui doit honorer
„ la charge. Cela eſt avoué par toute
„ la terre, d'où le bon-ſens n'eſt pas banni.
„ Or que voulez-vous que je penſe d'un
„ Evêque qui donne Bal chez lui, &
„ d'un autre, par exemple, qui me dit à la
„ Table d'un Prince de vos plus proches

„ pa-

„ parens que sa Bibliothéque est à sa
„ Cave.

„ Cela me paroît un Jésuite mitré,
„ crossé & caparaçonné. Cela me pa-
„ roit un monstre dans l'ordre des cho-
„ ses, & c'en est un en effet dirigé par
„ le conseil de la savante Bande-noire.
„ Que de science dans cette Troupe
„ d'Anges Légers, comme ils s'appel-
„ lent par leur propre bouche! C'est
„ nous, dit-elle, en se glorifiant de con-
„ duire les Evêques, c'est nous qui di-
„ rigeons ces bons personnages, qui n'y
„ verroient goute sans la lumière de nos
„ conseils. Oh! Monsieur, le sobre &
„ jeune Evêque de la Bibliothèque en
„ Cave, n'avoit pas oublié ses Leçons
„ Jésuitiques. Il avoit lu dans son *Es-
„ cobar. Tr. 2. Ex. 2. n. 12. p.* 34. ce
„ Latin plus coulant que le Tokay, *quis-
„ que potest comedere & bibere usque ad
„ satietatem sine necessitate, sola voluptatis
„ causa, quia licite potest appetitus omnis
„ naturalis suis actibus frui & gaudere*. Il
„ avoit lu dans les œuvres morales de
„ Gobat autre Jésuite, Tom. 3. Tr. 5.
„ Ch. 18. Sect. 1. n. 9. *Ebrietas excu-
„ sat ab omni peccato, dummodo eo sit punc-
„ to, ut Ebrii insana mente fiant; tunc
„ blasphemia, infidelitas, perjurium, sacri-
„ legium carent qualitate & titulo pec-
„ cati.*

„ Rien n'est plus net que ces expres-
„ sions: c'est-à-dire, que plus l'homme se
„ ra-

„ ravale à la condition de la Brute & de la „ Bête, & moins il péche! Que les Evê- „ ques conduits par la Compagnie de la „ Bande-Noire ont de part à l'innocence! „ Mais que vous êtes coupable à ce com- „ pte-là, Monseigneur, vous à qui l'on doit „ rendre la justice d'être un Prélat d'une „ piété éclairée, prudent, judicieux, que „ la Naissance & l'Education, l'Eloquen- „ ce & l'Erudition ont élevé au Gou- „ vernement de l'Eglise que vous gou- „ vernez par vous-même. Vous joi- „ gnez aux avantages de l'ancienneté de „ votre Maison si distinguée ceux des „ lumières de notre Siècle. Rien n'est „ capable d'échapper à la pénétration „ de votre Altesse. Tant de qualités, „ tant de droits réunis dans votre per- „ sonne, ne souffrent pas que je rougisse „ de vous faire les plus humbles excu- „ ses.

„ On vous considère, Monseigneur, „ comme le seul Pasteur de ce vaste Etat, „ où vous êtes capable de corriger les „ fausses dévotions, la superstition du peu- „ ple, & du Moine à large panse. On „ vous regarde, une Pierre polie dans „ la main, comme David, prêt à la jet- „ ter au milieu du Front de Goliath; ce „ redoutable ennemi du peuple de „ Dieu.

„ On vous regarde comme un Prince „ qui met infiniment au dessous de lui u- „ ne Calotte rouge, dont une quantité de

„ ma-

„ manans se font honneur. On n'est plus „ dans la prévention en ce siècle que „ lorsqu'on n'y veut bien demeurer par „ lacheté. Un morceau d'étoffe rouge „ n'est plus bon que pour un Moine, qui „ se croit un Chérubin terrien avec ce „ plaisant attirail.

„ Vous-vous imaginez bien, Monseigneur, que ceux qui croient en J. C. „ n'ont garde de se mettre autrement „ qu'en une simplicité majestueuse ; le „ sang du Fils de Dieu fait les bijoux & „ la poupre d'un prémier Pasteur. Son „ nom devient cher & précieux parmi „ tous ceux qui se disent Chrétiens. C'est „ justement ce que vous faites, Monseigneur, avec les droits de la Naissance, „ qui pourroient autoriser en la personne de votre Altesse ce qui ne seroit pas „ pardonnable dans un autre. Je suis „ persuadé que vous serez un jour un des „ principaux instrumens de la providence, pour réunir dans la connoissance „ de la vérité, tous les partis divisés. „ Quelle gloire pour vous, Monseigneur, „ dans ce bonheur le plus souhaitable où „ le monde Chrétien puisse aspirer ! c'est-„ là la réputation la mieux fondée qu'un „ grand Prince puisse acquérir.

„ Mais il faut porter de grands coups „ à la Bête de l'Apocalipse, cette Bête fameuse, qui se nourrit du sang des Saints „ & qui foule aux piés celui de J. C. „ Cette Bête célèbre, & plus célèbre par

„ sa

„ fa cruauté que l'immortel Tiran Pha„ laris, voudroit avoir par-tout des réfer„ voirs de fang qu'on lui amaffe dans les „ Inquifitions d'Efpagne, de Portugal, „ &c. Sans mille autres Caractères, ne la „ reconnoiffez-vous pas à ce trait, Mon„ feigneur, qui ne traitez pas l'Evangile „ de pures fables? Le Fils de Dieu va à „ la mort comme un Agneau, il y „ envoie tous fes Difciples; mais il leur „ défend expreffément de faire la moin„ dre violence, lorsqu'ils le veulent fou„ ftraire à la perfécution. Jéfus-Chrift „ leur difoit que lui-même, quoique Fils „ de Dieu, avoit été envoié pour être „ foumis aux puiffances de la Terre, qui „ tenoient du Ciel leur pouvoir & leur „ autorité. Qu'on juftifie après cela la „ Tirannie de la Bête?

„ Je fai, Monfeigneur, que vous lui „ porterez un coup fatal; il vous fera „ impoffible de ne le pas vouloir. Vous „ vangerez l'Evangile près les confins „ des Infidèles. On ne l'expofera plus „ aux reproches fanglans de ces ennemis „ du nom Chrétien. Les Turcs n'auront „ plus de raifon à nous objecter, pour „ n'être pas Chrétiens: ils cefferont de „ dire que les Chrétiens font, comme a „ été Mahomet, les inftrumens de la vio„ lence & de la barbarie, pour perfuader „ une Loi qui condamne non feulement „ les excès, mais même jufqu'au moin„ dre indice de vangeance.

„ Vous

„ Vous allez, Monſeigneur, éclairer „ l'abominable piété des Moines, l'igno- „ rance des peuples. Vous apprendrez „ à ces perſécuteurs que c'eſt ſe moquer „ de Dieu & des Hommes de pallier la „ grace triomphante de l'Eſprit Saint en „ Priſons, en Galères, en Tortures, en „ toute ſorte enfin de cruautés du fer & „ du feu. L'Hiſtoire vous repréſentera „ non pas comme un Evêque conduit „ par un Moine, & mené par le bout du „ nez, mais comme un Génie tutélaire „ de la Patrie, comme un Prince dont „ le ſang coule dans vos Veines, avec ce „ principe de Vie que vous tenez de „ Rois pleins de valeur & de magnani- „ mité. Les Réfléxions de l'Hiſtoire la „ plus glorieuſe ſe concertent avec le ju- „ gement de tous les honnêtes gens. Un „ cœur fait comme le vôtre n'a qu'à ſe „ porter ſur les lèvres pour enlever le „ conſentement univerſel. Avec ce don „ de la Providence vous ne perſécuterez „ point, & vous perſuaderez. Vous ſa- „ vez trop que le cœur doit être le pré- „ mier reſſort des Actes de Religion: „ Vous n'ignorez pas que Tertullien „ dit, *qu'il n'appartient pas à la Religion* „ *de contraindre la Religion, qu'on doit pro-* „ *feſſer d'un cœur libre & ſans contrainte,* „ *puiſque les Sacrifices n'ont de prix qu'au-* „ *tant qu'ils ſont volontaires.*

„ Dans notre tradition rien de ce qui

„ eſt conforme à l'Ecriture, aux précep-
„ tes de J. C. ne doit être rejetté. On
„ peut prendre *Lactance* * comme un bon
„ Guide pour défendre le Chriſtianiſme.
„ *La Religion*, dit-il, *doit être défendue*
„ *au prix du ſang des Chrétiens*, *&* *non*
„ *pas par la mort de ſes ennemis. One n doit*
„ *ſoutenir les vérités par le courage & la*
„ *patience, par la foi, & non par le cri-*
„ *me. Prétendre ſoutenir la Religion par*
„ *la violence, par le ſang & les ſuplices*,
„ *ce n'eſt pas la défendre, mais la ſouiller*,
„ *& la violer. Rien ne doit être ſi libre*
„ *que la Religion.*

„ Saint Athanaſe & Saint Hilaire ſou-
„ tiennent qu'il n'y a de piété que celle
„ qui ne contraint pas, mais qui perſua-
„ de. Saint Athanaſe dit formellement
„ que perſécuter eſt un attentat qui ne
„ part que du Diable. Vous ne ferez
„ point par force, Monſeigneur, abattre les
„ Idôles qui font toute la Religion du païs.
„ Vous vous contenterez d'exhorter le
„ peuple de les porter dans leur poile
„ pour les protéger contre le froid; c'eſt
„ le plus grand Miracle que puiſſent faire
„ ces Dieux qui n'ont d'autre pouvoir
„ que de chauffer quand on les brule.

„ Une main auſſi reſpectable que la vô-
„ tre ne ſe portera point ſur l'Idole pour
„ la

* L. V, c. 19.

„ la renverser. Plein d'un zèle discrét „ vous imiterez les prémiers Docteurs du „ Christianisme. On ne peut pas prou- „ ver qu'ils aient jamais abattu des au- „ tels & les Idoles des faux Dieux ; mais „ ils donnoient le conseil de ne pas s'ad- „ dresser à de la pouriture. Il ne s'agit „ pas non plus parmi eux d'invocation ; „ qu'on trouve qu'ils aient jamais ensei- „ gné à invoquer St. Etienne, qui est le „ prémier des Martirs : & pourquoi n'au- „ roient-ils pas fait des Litanies, en com- „ mençant par Abraham, Moïse & tous „ les Patriarches ? Vous voiez de trop „ loin, Monseigneur, pour ne pas vous „ appercevoir de la fourberie & de l'im- „ posture de ceux, qui font toujours valoir „ le dernier à plus haut prix.

„ Après cela, Monseigneur, vous ne „ vous étonnerez pas si j'ai arraché d'en- „ tre les mains d'un Prince votre parent, „ de pieuses attestations d'Evêques qui „ lui assuroient que la Pacatille Sacrée „ qu'ils lui envoyoient, étoit tout bien & „ dûment tirée de plusieurs corps Saints. „ Hélas ! qu'il faut être d'une sainte har- „ diesse, pour braver ainsi une sainte im- „ piété qui est de si long cours, & de si „ bonne mise dans le païs que vous ha- „ bitez ? Je vous avoue, Monseigneur, „ ma prudence téméraire. Mais je ne „ vous ai point manqué de respect dans „ une action où vous n'êtes point per- „ sonnellement intéressé. Je ne crains

» point de passer les bornes d'une hor-
» reur légitime que je me sens avoir pour
» l'Idolatrie. Loin de faire réparation à
» ces Evêques, j'en éxige une d'eux, &
» j'ôse espérer qu'ils me la rendront. S'il
» n'étoit besoin pour les y engager que
» d'établir le droit de la leur demander,
» sur des preuves plus claires que le plus
» grand jour, ils seroient satisfaits. Je
» les supplierois, au nom de celui qui
» doit juger les justices des hommes, de
» me dire si l'on a jamais prêché autre
» chose que Jésus-Christ crucifié, dans les
» siècles où il y avoit de la Foi; si l'on
» a jamais appris à mettre sa confiance
» qu'en Dieu par J. C. Souffrez que je
» vous le dise, Monseigneur, ces Evê-
» ques ne sont que des Charlatans, qui
» plus ils font de grimaces, & plus ils
» ont de sots qui s'amusent à les regar-
» der dans les places publiques.

„ N'est-il pas vrai qu'un Charlatan bien
» entendu, pour en mieux imposer, ne
» s'habillera pas à la manière de son païs,
» qu'il voudra se décorer d'un habille-
» ment extraordinaire pour captiver l'ad-
» miration des simples? Voila ce qu'ont
» fait les Evêques qui font consister tout
» le mérite de leur emploi dans une
» Coeffure * Persanne, &c. Nous tou-
» chons au tems, où toute la Terre, depuis
» un bout jusqu'à l'autre bout, va adorer
» Dieu

* Mitre.

„ Dieu en esprit & en vérité. La Reli-
„ gion de J. C. veut un cœur ouvert,
„ sans feinte & sans dissimulation. Elle
„ hait le cagotisme, la supercherie & le
„ déguisement. Un Evêque, par son é-
„ tat, par sa profession, s'est engagé de
„ marcher sur les pas de son maitre, dont
„ il ne se dit pas seulement le Disciple,
„ mais le représentateur. Quand on le ver-
„ roit quitter ses superbes Equipages, il
„ n'y auroit rien à desaprouver, dans le
„ Fils d'un Roi même. Sa charge est
„ toute d'humilité, sans hauteur, sans
„ domination: *Celui qui veut être le pré-
„ mier, qu'il se mette au rang des derniers.*
„ D'ailleurs, selon le monde même, on ne
„ pouvoit que louer une pareille condui-
„ te. Que d'éloges n'a-t-on pas donnés
„ à l'Empereur Adrien, pour avoir par-
„ couru à pié les Gaules, l'Espagne &
„ l'Angleterre!

„ Nous ne sommes plus dans ces siè-
„ cles ténébreux, où le mensonge & l'ini-
„ quité ont enrichi l'Eglise, qui a cessé de
„ l'être en J. C. sitôt qu'on a appris à ses
„ prémiers Ministres à se parjurer en y
„ entrant. N'est-il pas vrai que l'on vous
„ fait jurer avant de vous consacrer, que
„ vous ne voulez pas être Evêque? *No-
„ lo episcopari.* C'est votre réponce;
„ Cela est-il vrai? Voiez un peu ce que
„ vous dit J. C. lorsqu'il ordonne de ré-
„ pondre nettement: oui, cela est; non,
„ cela n'est pas. Oh! qu'un Evêque, qui

„ se fait consacrer de la sorte, fait de „ la jolie besogne! Oh! mais... dira-t-„ on, si l'on observe ce formuliare, ce n'est „ que pour marquer combien les anciens „ Evêques se faisoient prier de se char-„ ger du pesant fardeau de l'Episcopat; „ Ils refusoient le plus souvent par hu-„ milité. Mais ils ne mentoient pas „ dans le fond de leur cœur, puisqu'ils „ ne l'acceptoient pas quand ils avoient „ dit: *Nolo episcopari.* Je ne veux pas „ être Evêque. "

„ Que feroit un Aléxandre Sévère, qui „ savoit si bien punir le mensonge, tout „ Paien qu'il étoit, s'il avoit à traiter „ avec des Evêques, qui ne rougiroient „ pas comme vous, des énormes abus „ qui se commettent dans l'Episcopat? „ Vous savez mieux que moi, Monsei-„ gneur, que cet Empereur fit punir „ un de ses gens habile courtisan, & „ brave menteur, qui faisoit à tout venant „ espérer des graces de son maître. Le „ mensonge n'étoit rien moins que Sa-„ cré: cependant Sévère fit attacher ce „ misérable imposteur à un poteau, au „ milieu de bois verd & de paille humi-„ de allumée pour le faire périr, en „ disant qu'il étoit juste que celui „ qui avoit vendu de la fumée pérît par „ la fumée. Qu'un Grand Prince, „ comme vous, Monseigneur, est bien „ en état de vanger par ses lumières, l'i-„ gnorance dans laquelle on ne vit que

„ par

„ par un faux respect pour l'antiquité,
„ que les crimes de nos Pères ont ren-
„ due vénérable! C'est avec une grande
„ vénération que je suis de Votre Al-
„ tesse,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble Serviteur,

DE LOBRAY.

EXTRAIT

Des Regitres du

B O N - S E N S.

CE jour les Gens des Rois sont entrés en la Cour, & ont dit que quelques Généraux des Moines étoient au parquet des Huissiers, pour recevoir les ordres de la Cour; & à l'instant lesdits Généraux de la Vermine Monastique mandés en présence des Gens des Rois, Monsieur le prémier Président leur a dit. La Cour vous a mandés sur ce que le Procureur Général lui a donné avis, que vous autres Généraux avez depuis peu envoyé à vos Provinciaux un prétendu Bref du Pape pour le rendre public. Cette manière toute opposée aux ordres des Etats bien règlés a toujours été réprouvée avec scandale contre ses Auteurs, toutes les fois qu'on l'a voulu pratiquer. On ne prend point à serment votre fidélité; Vous en êtes dispensés par votre serment Papal. La Cour désire seulement de vous, que vous lui fassiez le récit de ce qui s'est passé sur ce sujet.

Les Généraux de la Vermine ont dit, qu'il étoit vrai que le Pape leur avoit addressé une Copie en forme autentique du

du Bref de sa Sainteté, & qu'ils avoient attesté à tous les Provinciaux que ce Bref étoit véritable. Et par cet ordre, chaque Général est chargé de rendre compte à l'Assesseur de l'Inquisition des réponses qui lui auront été faites : qu'en même tems ils avoient fait enregistrer le Bref dans le Regitre des délibérations de leurs Monastères.

Les Gens des Rois ont dit, Maitre Armand de Ste. Fleur, Avocat des dits Seigneurs, portant la parole. Messieurs, il paroît par ce qui vient d'être dit par les Généraux de la Vermine, qu'ils ont reçu un ordre du Pape d'envoyer aux Provinvinciaux une Copie d'un Bref dont ils ont cru être obligés d'avouer l'autenticité. Il est aisé de connoitre, par cette simple exposition du fait, que cette manière de vouloir faire publier, & en quelque façon exécuter des Brefs dans des Etats bien règlés, est nouvelle, contraire aux Loix, & de la plus dangereuse conséquence.

Il est vrai qu'il doit y avoir un concert entre les Puissances temporelles & spirituelles ; & rien n'est meilleur pour ne les pas diviser, que de faire que chaque Souverain soit en même tems Prince Spirituel. Il l'est de droit divin pour veiller à ce que toutes les Loix soient éxécutées selon leur forme & teneur. Le Pape, par le canal des Généraux de la Vermine, prétendroit faire passer dans tous les Etats,

les Décrets de son abominable Tribunal, & en un mot toutes les entreprises de sa Domination Anti-Chrétienne. Il est donc nécessaire de couper pié à des prétentions aussi injurieuses à la Souveraineté; ce qui se peut faire avec d'autant plus de facilité, qu'il n'est point en cela nécessaire d'établir de nouvelles Loix, il faut seulement ne point se dispenser de l'observation des anciennes Loix, qui soumettent les Sujets des Princes à leur seule autorité qu'ils revêtent de la Majesté de la Parole de Dieu, à qui ils se soumettent eux-mêmes.

Sans entrer dans l'explication des droits dont il n'est pas question, les Princes ont des Evêques qui chacun dans leur Diocèse éxerce une partie de l'Episcopat universel dont J. C. est l'unique Chef, qui ne manque jamais de se trouver au milieu de ceux qui le prient, & de veiller à conduire son troupeau dans l'Harmonie de ses divins préceptes. Les Puissances Ecclésiastiques ont la même origine : elles ne diffèrent entre elles que par la subordination, donc l'essentiel est dans l'esprit de notre Divin Législateur, de se disputer avec une sainte humilité à qui sera le dernier. Ce qui faisoit dire à Saint Bernard au Pape Eugène: *Erras, si solam institutam à Deo vestram Apostolicam potestatem existimas, non ita summa est, ut primus existimeris.*

Après avoir justifié, que non seulement

ce Bref est abusif par l'obreption & la subreption, mais encore tout ordre émané de quelque Puissance Etrangère que ce soit, après avoir démontré que rien n'est plus contraire aux Principes de la Justice naturelle, & de plus odieux à l'esprit du Christianisme, & aux règles de la véritable Eglise, il y a tout lieu d'espérer que la Domination Ecclésiastique va se noyer dans le Bénitier. Ces maximes générales établies, dont les sources ne peuvent être suspectes, servent de Boulevarts, derrière lesquels on vit à couvert des incommodités qui suivent une Juridiction Etrangère, & livrée à l'esprit seul du Démon, sous le masque de la piété.

On ne peut pas donc douter que ces Généraux de la Vermine ne soient extrêmement coupables, & que leur désobéissance aux ordres des Princes souverains ne doive être réprimée avec beaucoup de sévérité. Ils ne doivent rien faire lire publiquement, encore moins faire transcrire dans un Registre public des écrits d'une prétendue Puissance, qui n'a rien à revoir sur les Sujets des Souverains. Il faut donc que ces Généraux de la Vermine apportent les Regitres des délibérations de leurs Monastères où cette Lettre est transcrite.

Il est inutile à cette Vermine de dire qu'il y a dans les Familles Religieuses certains petits mistères qu'il est bon pour leur gloire, qui demeurent toujours mistères.

tères. Inutilement on allègue qu'il n'est pas de l'intérêt des Souverains de les savoir, & qu'il importe aux Moines de les cacher; qu'il y a certains règlemens, certaines maximes, certains châtimens qui dans les murs sont des pratiques exemplaires, & dont au dehors l'opinion fait un sujet de blâme & de mépris. Ce sont autant d'excuses frivoles: rien ne doit être caché aux yeux de la Justice. Nous avons besoin de ces Regitres, pour compulser le Bref qui y est transcrit; de sorte qu'on ne peut s'empêcher de réquérir que les Généraux de la Vermine soient ajournés à comparoitre en personnes par devant l'un des Conseillers qui seroit commis, pour être ouïs, interrogés, & répondre aux conclusions qu'on jugera bon de prendre contre eux, comme aussi de les contraindre d'apporter incessamment leurs Regitres, pour en extraire & compulser tous les Articles qu'on voudra.

Quoiqu'ils puissent dire d'avance, la Cour faisant droit sur les Conclusions du Procureur des Rois, ordonne que les Généraux de la Vermine Monastique seront ajournés à comparoitre devant Mr. Auguste-Aléxandre de Pontauciel, Conseiller, sur les faits qui seront donnés par le Procureur Général des Rois, & répondre aux conclusions qu'il voudra prendre. Enjoint aux dits Généraux de la Vermine de remettre incessamment au

Greffe,

Greffe, les Regitres des affaires de leurs Couvents, pour être compulsés par le Procureur Général des Rois, & en être tiré tels extraits qu'il avisera; & jusqu'à ce que les Généraux de la Vermine aient obéï & représenté leurs Regitres, ordonne qu'ils demeurent au Greffe.

Du même jour & an que dessus, à cinq heures du soir.

PAr devant Nous Auguste-Aléxandre de Pontauciel, Conseiller des Rois en leur Cour, Commissaire en cette partie, ont comparu Frère Barbeacroc, Général de la Vermine Capucine, Frère Vitoconski, Général des Carmes en Chaussure, Frère Potpouri, Général des Recolets, Frère Potpinte, Général des Cordeliers, Frère de Gaucheyeux, Général des Chartreux, Frère Fourbemine, Général des Loyolistes, autrement dit de la Compagnie de la Bande Noire, tous pour subir l'interrogatoire sur les faits mis en nos mains, au gré de l'arrêt de la Cour, auquel avons procédé, étant avec nous Abraham de Roiville, Conseiller, Sécrétaire des Rois, servant à la Cour, prémier & principal Commis au Greffe, ainsi qu'il s'ensuit.

Après que les Répondans ont eu mis la main *ad pectus*. Enquis de leur nom, âge, qualité & demeure. . . . Ont répon-

pondu qu'ils étoient de l'âge du Ciel, parce qu'ils avoient été prédestinés de toute Eternité à être des flambeaux Céléstes sur la Terre; qu'à bien le prendre, ils n'avoient point d'autre demeure que le Ciel, que leur qualité étoit au-dessus des Rois.

Enquis s'ils savent pourquoi ils comparoissent devant nous, pour subir l'Interrogatoire. . . . Ont dit qu'ils croient que c'est en exécution du jugement qui a été rendu à dix heures du matin en leur présence.

Enquis s'il n'est pas vrai qu'au préjudice des ordres & de l'autorité des Souverains, ils ont fait lire dans leurs assemblées latébreuses des Libelles de l'Ante-Christ. . . . Ont tous répondu qu'ils ne croyoient point avoir à faire avec l'Ante-Christ, mais bien avec Dieu sur Terre, comme le Pape Nicolas V a dit: *Ego sum Deus in Terrâ.*

Enquis s'ils ne savoient par bien que l'Enregistrement de pareils Libelles dans le Regitre de leurs délibérations, étoit une contravention manifeste à la volonté des Souverains. . . . Ont tous répondu par la bouche du Chef de la Bande Noire, que quand il est question de délibérer à faire ou ne faire pas, étant également pressés de deux côtés, il n'y avoit pas à balancer à prendre le parti des Gens du Ciel, qui sont exprès sur la Terre pour conduire les Princes; que

le

le Conducteur, pris littéralement, étoit plus que celui qui se laisse conduire. Lecture faite, ont persisté & signé.

Du même jour & an que dessus.

CE même jour la Cour, après avoir vu l'Acte de Comparution à l'Interrogatoire des Généraux de la Vermine Monastique, entre les mains du Commissaire nommé à cet effet, & pour lesquels elle a ordonné que lesdits Généraux de l'Armée Diabolique seroient ouïs sur les faits, & apporteroient les Regitres des délibérations de leurs Couvens. Soutient que, quelque grande que soit l'autorité des Souverains, ils ne peuvent renoncer en tout ni en partie à la Souveraineté Spirituelle, pourvu qu'ils soient les fidèles interprêtes de la Loi divine, sur laquelle il ne faut que jetter des yeux d'une Créature raisonnable pour être grand dans l'abaissement devant son Créateur, & juste à l'égard de ses Sujets. Il ne faut qu'être le moindrement instruit de ces maximes souverainement transcendentes, pour connoître que ce n'est pas à Rome qu'on doit consulter l'Oracle de la vérité.

Envain la Foudre brute du Vatican voudra-t-elle atteindre les fidèles Sujets des Princes. Rien ne doit les épouvanter, lorsqu'ils s'attachent autant à la personne

ſonne de leurs Souverains, qu'à la Patrie. C'eſt un double intérêt à la fois pour de bons Sujets, & de généreux Patriotes. Le Créateur de l'Univers accorde aux Etats, & à ceux qui les gouvernent, une autorité néceſſaire, pour réprimer l'injuſtice & toutes les violations de la bonne harmonie dans les Sociétés qui ſeroient à la veille de ſe détruire à chaque inſtant ſans ce ſouverain remède. Mais cette autorité eſt autant & plus attachée à la Société, qu'au Chef qui la gouverne. Les perſonnes qui la gouvernent, & qui en éxercent l'autorité, ſont ſujetes à la mort comme de ſimples particuliers : elles ſont remplacées par d'autres. La forme même du Gouvernement peut changer; mais le corps de la Société ne meurt point. Une Nation jalouſe de ſa gloire & de ſon nom, doit toujours avoir pour but de ne rien perdre de la propriété de ſa puiſſance, ſoit qu'elle paſſe de la Démocratique à l'Ariſtocratique, ou qu'elle ſe ſoutienne au milieu du pouvoir abſolu qu'on ne peut guère refuſer à un Roi, pour peu que l'on ſache ce que c'eſt que les Droits & les avantages du Deſpotisme, limité par les mains de la Sageſſe, & réglé par tous les ſentimens du Père commun de la Patrie.

Ce que deſſus bien & dûment remontré, quoique très ſommairement, pour ne pas compromettre longtems la Cour avec cette Canaille Générale, ladite Cour

Cour ordonne que la Copie du Bref ſigné *Anti-Chriſtianus Spinola*, donné à Rome ſous l'Agneau du Pêcheur, ſera raiée & biffée dans tous les Regitres des Délibérations Monaſtiques, & le préſent Arrêt tranſcrit à côté, lequel ſera ſignifié à tous les Provinciaux. Fait défence à jamais à toute cette Canaille Générale de recevoir aucuns Décrets, Brefs, Lettres patentes ou Ordre quelconque, d'aucune Puiſſance Etrangère, à peine de ſaiſie du temporel de ceux qui en ont, d'être privés de la liberté de quêter, & d'être déclarés déchus de tous les Privilèges du feu, de l'air & de l'eau. En outre, fait défence à tous les Sujets des Etats & Terres des Souverains d'entrer dans aucun Monaſtère, où il ſe fait Vœux ſimples ou non ſimples, avant l'âge de quarante ans; & défent à tout Monaſtère, ſous peine de démolition de leurs nids ténébreux, d'y recevoir qui que ce ſoit, avant l'âge ci-deſſus ſpécifié. Comme auſſi fait très expreſſes inhibitions & défences de trangreſſer leurs vœux qu'ils ont fait de renoncer au Monde.

A ces cauſes, défence à eux faite de ſortir de leurs Couvens pour piller impunément le Bourgeois, & les Paiſans, deshonorer les Femmes & les Filles, & empeſter les Etats de cette Graine de Calottes Monaſtiques, où le Dieu Priape élève ſon Trône Impérial.

LA VISITE
DE
L'ARCHIDIACRE AU CURÉ.

DE Bourges la Savante, un habile Archidiacre
Court à Bride abattue ... il apperçoit un Fiacre:
„ Il pleut, lui cria-t-il, & je suis sans Manteau:
„ Arrête! Arrête! Arrête! Aie pitié de ma peau!
Le Fiacre, homme de bien, à cette voix plaintive
Montre toute mouillée une Oreille attentive:
Sa Main en Moulinet il fait coup de Chapeau,
En troussant ses Cheveux qu'il sent dégouter d'eau.
Le salut n'étoit pas de civilité pure;
Mais ce n'est pas cela qui va faire un murmure.
L'Archidiacre auroit tort, lorsqu'il est écouté,
De se plaindre d'un Fiacre à son ordre arrêté;
D'un Fiacre obéïssant jusqu'à devenir traitre,
Par respect qu'inspiroit la présence d'un Prêtre.
Il n'étoit point à vuide: un Curé l'occupoit,
Le Curé justement après qui galopoit.
L'Archiprêtre animé d'une sainte colère,
Pied-à-terre à la hâte il ouvre la portière:
Je m'en allois chez vous, Prêtrier; Hé! vous voici!
S'écria l'Archidiacre au Curé tout transi,
Vous êtes un Plat-pié, un Prêtreau de Village,
Dont le Ciel par ses pleurs * atteste trop l'outrage.
A l'Evêché toujours viennent vos Paroissiens
Se plaindre à Monseigneur, que bien pis que des Chiens
Vous les traitez de Pain, moitié rongé de Mites:

Est-

* Il pleuvoit à verse, c'étoit au fort de l'orage.

Est-ce avoir de la Foi le soin qu'elle mérite?
Que diroit un Anglois, ou tout autre Damné,
Qui regarde ce Pain bien pis qu'empoisonné,
S'il voyoit ce Pain-Dieu * ce Dieu-Pain, plein d'insectes?
Est-ce agir comme il faut, áfin qu'ils le respectent?
J'aime mieux écouter tous les Juifs au Désert,
Déclamer contre Dieu de faim à cœur ouvert,
Que vous voir ignorer la droite Concordance
Qu'on trouve entre l'ancienne & nouvelle Alliance.
Ensemble accordez-en les merveilleux rapports,
D'un Prêtre n'aurez-vous jamais que les dehors?
A passer pour un Bœuf êtes-vous donc bien aise?
Avez-vous lu l'Exode en son Chapitre seize,
Versets trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf & dix?

Si

* Au neuvième Siècle on commença d'introduire dans notre très Sainte Mère Eglise un Dieu de Farine. Cette chère abomination d'aujourdhui n'étoit alors qu'une pesante Tortue. Elle se trainoit plutôt que de marcher à petits pas. Il falloit du tems, & sur-tout de l'ignorance pour se familiariser les yeux à voir le Monstre sans horreur. Cet heureux siècle vint fort désiré de nos SAINTS PERES. En 1260 le Pape *Honoré* III. ordonna hardiment l'adoration de la Farine, autant qu'elle peut s'étendre, petit à petit l'Oiseau fait son Nid. . . . l'Oiseau fait son Nid. . . . . Petit à petit l'Oiseau fait son Nid. *Bis!* C'est par parenthèse que je veux dire qu'il court dans le beau monde une chanson charmante sur un Air charmant dans ce charmant Refrein. Il sembleroit qu'on joue au Propos-interrompu: Gare l'Orage! Il n'est point de Nid qu'il n'insulte de toute sa hauteur quand il y est exposé. C'est peut-être ce qui a engagé nos très *Saints Pères* de fixer, dans la belle saison, pour le Dieu de Farine, une promenade solemnelle. La prémière qu'on lui fit faire, ce fut à *Pavie* en 1360. On trouva cela beau & bon. Hé! le bon Dieu fut fait tout rond, pour le mettre à la mode du Cercle.

Si vous l'entendiez bien vous seriez un Phœnix;
Mais je vois à regret que vous êtes un Ane,
Un Ane! un Ane! un Ane, à battre à coups de Canne!
Dans ce Chapitre on voit que la Manne est le Pain,
Où le Christ figuré doit nourir un Chrétien,
Par le doux souvenir qu'à chacun il intime
De le prendre à la fois pour Sauveur & Victime,
Pour Sauveur en tout tems, pour victime une fois,
Qu'il a fait de sa vie en mourant sur la Croix.
Négligent, foible ami d'une auguste imposture,
Vous soutenez si mal la Sacrificature *.
Ne vous sentez-vous pas tout déchirer le cœur,
D'avoir laissé corrompre un Dieu notre Sauveur?
Ah! vous êtes un simple, ou sot, fourbe, Hipocrite,
De laisser sur un Dieu faire un Nid à la Mite.
Vous dois-je incessamment parler d'un stile amer?
De ma Bouche apprenez ce que c'est qu'un Omer †,
Tout

* Je soutiens avec quiconque est capable de prendre parti pour la Raison & la Vérité, que le plus infect & le plus vilain Capucin, est autant de fois au-dessus de NOTRE SAINT PERE, qu'il dit de fois des Messes plus que Sa SAINTETE'. Le plus sot & le plus stupide de tous les hommes doit voir du prémier coup d'œil, que celui qui ordonne au Créateur de l'Univers de descendre entre ses Pattes, est le plus grand, & le plus audacieux Mortel, qui se soit jamais trouvé sous la calotte des Cieux. Or le Capucin dit la Messe tous les jours, le Pape rarement. Qu'on conclue conséquemment de l'égalité actuelle, & de la supériorité habituelle. Conséquence juste que les Prêtres sont trois fois plus grands hommes, la Veille de Noël, que le reste de l'année, parce qu'ils disent trois Messes.

† *Omer*, ou *Gomor*, certaine mesure, dixième partie de l'*Ephi*, en usage parmi les Hébreux; ce qui revenoit à peu-près à un de nos *Picotins*.

Tout mot que je vais dire est plus chaud que la braise:
Je puise dans l'Exode au seul Chapitre seize:
Et de cœur & d'esprit prêtez attention:
Clous à tête perdue attachent la Raison.
D'un Gomor au desert le Juif fit la mesure,
Que chacun emplissoit de même nouriture:
Qui plus en ramassoit n'étoit pas ménager;
Chacun n'avoit par jour qu'un Omer à manger,
Rien pour le lendemain de cette nouriture,
Ne pouvoit se garder sans être en pouriture,
Excepté qu'au Sabat où l'on adoroit Dieu,
Par tête deux Gomors faisoient le pot au feu:
La veille & tout ce jour cette Viande Divine
Fraiche au plus sale endroit se gardoit en Cuisine.
Par-tout, Moïse en tout prouve sa mission:
Quel éclat en fait-il avec son Frère Aron!
De Manne un Vase plein il pose au Tabernacle,
Afin de l'y garder par un nouveau Miracle.
La Manne s'y conserve & surprend Israël,
Qui voit là de ses yeux le doigt de l'Eternel.
Ce monument existe, & va de Race en Race
Regraver ce Bienfait de peur qu'il ne s'efface.
Monument érigé pour tomber sous la main,
Par jour deux ou trois fois dans le besoin du pain.
Pouvoit-on jamais rien ériger de si sage,
Qu'un monument si propre à passer d'âge en âge?
Mais c'est trop m'arrêter à cette vérité,
Qui du Ciel sur la Terre a tombé par clarté.
La Colomne de feu qui conduisoit Moïse,
Suivi de Gens sans nombre abrège l'analise.
Je reviens au chemin que je dois rebrousser:
Parez-moi cette Botte, où je vais la pousser.
Regardez d'un œil ferme à quelle boutonnière
Il vous plaira le mieux recevoir la dernière.
Mais contre un Godleureau tire-t-on un Fleuret?
Je remets ma vengeance au seul soin d'un soufflet.

C'eſt trop même d'un Sot gracieuſer la joue:
Un ſouflet d'un grand homme eſt de l'or dans la boue.
Dites-moi ſeulement pourquoi contre les Loix
Vous laiſſez nos bons Dieux vieillir paſſés deux Mois * ?
Votre Ciboire eſt-il un Réſervoir à Mites?
Ah! vous faudra-t-il toujours de nouvelles Viſites,
Pour bien vous inculquer votre devoir Sacré?
Je renonce à jamais de viſiter Curé.
J'aime mieux qu'aux deux mains on m'attache deux Rames:
Curé vient de *Cura*, Latin, à charge d'Ames.
Vous devez chaque jour faire des Dieux tous frais
Et ſagement prévoir qu'on n'en crêve l'Abſcès.

* On ſait que les grands Vicaires, les Archidiacres, & les Doyens Ruraux font des Viſites chez les Curés, pour voir ſi les Ciboires & tout ce qui dépend de la Toilette Sacrée ſont en bon ordre. Il ne faut pas qu'il ſe trouve d'Hoſties ce jour-là, à moins qu'elles ne ſoient fraiches; les Curés riſqueroient d'être daubés d'importance, s'il paroiſſoit la moindre Vermine. L'excuſe qu'il faut toujours en avoir de prêtes pour les malades, n'eſt point recevable, parce qu'ils en peuvent fraichement faire de jour à autre. Ainſi la veille de la Viſite, le Curé mange tous les Dieux qui ſont en réſerve. Oh! le Sacré Gourmand! Manger quelquefois plus de cent Dieux dans un jour! *Stupete Gentes! Obſtupeſcite Cæli!*

REPONCE

DU FIACRE POUR LE CURE'.

JE veux vous dire un mot, Monſeigneur l'Archidiacre,
Vous êtes un grand homme, & moi je ſuis un Fiacre.
Vous mettez, Dieu merci, mon doux Maitre à quia:
J'en crierons au Village un double *Alleluia:*
A l'Egliſe il nous fait toujours que Coqualane;
Et jamais comme vous il nous parle de Manne:
Par ma foi, Monſeigneur, il enſeigne à rêver!
Si tant de tems la Manne a pu ſe conſerver,
Elle qui ric-à ric vouloit être mangée,
Le même jour qu'un Juif faiſoit ſa Ramaſſée,
Par ma foi, Monſeigneur, par ma foi je vois clair,
Que nos Dieux ſont formés d'une vilaine Chair,
Puisqu'en moins de trois mois vous y trouvez des Mites,
Comme au cul d'une Poule on trouve Marguerite *.
Mais de notre Curé c'eſt peut-être un défaut,
De ne pas bien ſacrer tous ces petits Gâteaux?
N'eſt-ce point un effet d'une Haleine puante?
Car notre Curé ſent pis qu'un Bouc dans ſa fiente:
Sur les petits Gâteaux il ſouffle un HOC longtems.
Dieu garde ſeulement qu'il prononce en paſſant,
Le plus court HOC qu'il ait, lorsqu'on fait notre Beure,
Au Diable il nous faudroit le jetter tout-à-l'heure!

* Femme du Fiacre.

Fin du Second Tome.

CATALOGUE
DE
LIVRES

Imprimés à Amsterdam chez

PIERRE MORTIER,

Et de plusieurs autres qui se débitent chez lui, dont il a nombre.

A.

ABrégé de l'Histoire Universelle depuis la Création du Monde jusqu'au Règne de Charlemagne, par Mr. Jean le Clerc, trad. du Latin, 8. 1729.

Agnès de Castro, Nouvelle Portugaise, 12.

L'Amant Raisonnable, ou les Complaisances Amoureuses, 12. Bruxelles.

L'Amitié après la mort, ou Lettres des morts aux vivans, traduit de l'Anglois de Mad. Rowe. 12 2 vol. Amst. 1740.

L'Amour Magot, Hist. Merveilleuses, les Tisons, & Lettres écrites des Campagnes Infernales, 8 Lond. 1738.

Amusemens des Eaux de Schwalsbach, des Bains de Wisbaden, &c. 8. Liege 1738. avec fig.

Amu-

Amusemens des Bains de Bade, de Schintznach, de Pfeffers, &c. 8. 1738. avec fig.

——— des Eaux de Spa, Ouvrage utile à ceux qui vont boire ces Eaux minérales sur les Lieux, 8. 2 vol. Amst. 1735. avec figur. Nouvelle Edition.

——— Historiques, 12. 2 vol. Amst.

Anecdotes de la Cour de Néron, 12. Amst.

——— du XVI Siècle, ou Intrigues de Cour, Politiques & Galantes, avec les Portraits de Charles IX, Henri III & Henri IV. 12. 2 vol. Amst. 1741.

L'Arithmétique des Géomètres, contenant les règles de l'Arithmétique ordinaire dans toute leur étendue, l'Algèbre, l'Analyse, Proportions, Combinaisons, &c. & généralement tout ce que l'on comprend sous le nom d'Elémens de Mathématiques, par Mr. l'Abbé Deidier, Auteur du parfait Ingénieur François, 4.

Avantures de l'Infortuné Florentin, ou l'Histoire de Mario Brufalini, 12. 2 vol. avec figures. 1729. Nouv. Edit. *sous presse.*

——— de Don Antonio de Buffalis, Histoire Italienne, 12. 1722. *sous presse.*

——— Provinciales ou la Fausse Comtesse d'Isamberg, & le Voyage de Falaise par le Noble, 12. *sous presse.*

——— de Zelim & d'Amazine, 12. Amst.

——— du Comte de Rosmond, Histoire Nouvelle, 12. 1737.

——— de Don Ramire de Roxas & de Dona Léonor de Mendoce, tirées de l'Espagnol, 12. Paris 1737.

B.

Bible (La Sainte), c'est-à-dire, les Livres du Vieux & du Nouveau Testament, avec les Argumens & des Réfléxions sur chaque Chapitre, par Mr. Ostervald. fol.

Bibliothèque des Gens de Cour, ou Mêlange curieux des bons-mots de Henri IV. de Louïs XIV. de plusieurs Princes & Seigneurs de la Cour, & d'autres Personnes illustres, &c. par Mr. Gayot de Pitaval, 5 vol. 12. Amst. 1726.

C.

Caprices d'Imagination, ou Lettres sur différens sujets d'Histoire & de Morale, &c. 8. Amst. 1740.

Cartouche ou le Vice puni, Poëme, 8. fig.

Catechisme à l'usage de l'Eglise Wallonne d'Amsterdam, par Mr. J. B. de la Rivière, 8. Amst. 1737.

Commentaires sur les Epitres d'Ovide, par Mésirlac, de l'Académie Françoise, 8. 2 vol.

Communion Sainte par Basnage, 8. Rotterd.

Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les Sciences Secretes, renouvellé & augmenté d'une Lettre sur ce sujet. Avec les Génies assistans & Gnomes irréconciliables, 8. 2 vol. Amst. *sous presse.*

Consolations contre les Frayeurs de la Mort, par C. Drelincourt, 2 vol. 8.

Construction d'un Télescope par Réfléxion de Mr. Newton, de seize pouces de longueur, faisant l'effet d'une Lunette de huit pieds, & de plusieurs autres différentes grandeurs, &c. Ouvrage utile aux Pilotes, aux Géographes, aux Astronomes, &c. 8. Amst. 1741.

Cuisinier Moderne (le), qui apprend à donner toute sorte de Repas, en gras & en maigre, d'une manière plus délicate, que ce qui en a été écrit jusqu'à présent, en 4 vol. avec des Figures, par Mr. Vincent la Chapelle, Chef de Cuisine de S. A. S. Monseigneur le Prince d'Orange & de Nassau, 8. avec fig.

Czar (le) Pierre Prémier en France, par Mr. Hubert le Blanc, 2 vol. 8. Amst. 1741.

Cattenburgh, (Adr.) Spicilegium Theologiæ Christianæ Philippi à Limborch. fol. Amst. 1726.

Clericus Deperrucatus, sive in fictitiis Clericorum Comis moderni Seculi ostensa & explosa Vanitas, Auctore Annæo Rhisenno Vecchio. 8. *cum fig.*

Cohausen (Joh. Henr.) de causa Lucis in Phosphoris tam naturalibus quam artificialibus Exercitatio. 8. *cum fig.*

——— *Dissertatio Satyrica de Pica Nasi, sive Tabaci sternutatorii moderno abusu & noxa.* 8.

——— *Raptus Exstaticus in Montem Parnassum, in eoque visus Satyrorum lusus cum Nasis tabacophoris,* 8. 1726.

Cohausen Helmontius Exstaticus, sive Medicamentorum potestas ab Helmontio Somniante. 8.

Cohausen Exercitatio Rationalis, Solida, Certa & Secura, seu China, China. 8.

D.

DEfense de la Basse de Viole contre les entreprises du Violon, &c. par Hubert le Blanc, 12. 1741.

Délices de la Hollande, contenant une Description exacte du Païs, des Mœurs & des Coutumes des Habitans, avec *un Abrégé Historique depuis l'établissement de la République jusqu'au delà de la Paix d'Utrecht. Nouvelle Edition considérablement corrigée & augmentée*, 12. 2 vol avec figures. 1728. Nouvelle Edition *sous presse*.

Diable Boiteux par *Monsieur le Sage*. Nouvelle Edition, *corrigée, refondue, ornée de Figures, & augmentée d'un Volume*, 12. 2 vol. Nouvelle Edition.

Dictionnaire Comique, Satyrique, Critique, Burlesque, Libre & Proverbial, par le Roux, Nouv. Edit. considérablement augmentée, 8. Lyon 1735.

——— Historique & Critique de Mr. Bayle, augmenté de la Vie de l'Auteur, par Mr. Desmaizeaux, fol. 4 vol. 1740.

Le Grand Dictionnaire Historique de L. de Morery, Nouv. Edit. considérablement augmentée, 8 vol. fol. 1740.

Disgraces des Amans, 12.

E.

ECLairciſſement concernant la manière dont l'air agit ſur le ſang dans les Poumons, par Mr. Helvetius, 4. Paris, 1728.

Elémens de la Géométrie de l'Infini par Mr. de Fontenelle, de l'Académie Royale des Sciences, 12. *ſous preſſe.*

Elite des Bons-Mots, Penſées Choiſies, Hiſtoires ſingulières, & autres petites Pièces tant en proſe qu'en vers, recueillies des meilleurs Auteurs, & particuliérement des Livres en ANA. Nouvelle Edition augmentée de Pièces qui n'ont jamais paru, 12. 2 vol. 1731. *ſous preſſe.*

Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement Humain, où l'on montre quelle eſt l'étendue de nos Connoiſſances certaines, & la manière dont nous y parvenons. *Traduit de l'Anglois de Mr. Locke*, par Pierre Coſte, *nouvelle Edition augmentée d'une nouvelle Préface, & de beaucoup de Notes du Traducteur*, 4. Amſt. 1742.

Eſſais ſur la Nobleſſe de France, contenans une Diſſertation ſur ſon Origine & ſon Abaiſſement, par feu le Comte de Boulainvilliers. 8. 1732.

—— & Obſervations de Medecine, publiés par une Société d'Edinbourg, 12. Tom. I. *les ſuivans ſous preſſe.*

Examen de Soi-même pour ſe bien préparer à la Communion, par Claude. 12.

Expoſition des Dogmes & des Préceptes de la Religion, en forme de Catéchiſme, par Mr. J. B. de la Rivière, 8. Amſt. 1737.

Géomé-

G.

GEométrie des Lignes, & des Surfaces Rectilignes & Circulaires. *Par J. P. de Crousaz, Professeur en Philosophie & en Mathématiques dans l'Académie de Lausane*, 12. 2 vol. fig.

Guerre d'Italie ou Mémoires du Comte D***. 12. 2 vol. *sous presse.*

Gulielmini Opera Omnia, 4. 2 *vol. Geneva* 1719.

H.

HIstoire Politique & Amoureuse du Card. de Porto Caréro, 12.

——— des Révolutions de l'Empire de Maroc, depuis la mort du dernier Empereur Muley Ismaël, 12. 1731.

——— de l'Ecriture Sainte en forme de Catéchisme, 8. avec fig.

——— la même en François & en Hollandois, 8.

——— justifiée contre les Romans, par l'Abbé Lenglet du Fresnoy, 12. Amst. 1735.

——— Romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la Translation de l'Empire par Constantin, avec la Préface de Mr. Dryden, par

L.

L. Echard, 12. 18 vol. 1729.
Histoire Romaine les Tomes 7 à 12. séparément.
——— ——— les Tomes 13, 14, &c. *sous presse.*
——— de la Vie de Philippe II, Roi d'Espagne, écrite en Italien, par George Leti, & traduite en François, 12. 6 volumes.
——— de la Fable conférée avec l'Ecriture Sainte, par Lavaur, 12. 1731.
——— du Renouvellement de l'Académie Royale des Sciences en 1699. & Eloges Historiques de tous les Académiciens, par Mr. de Fontenelle, 2 vol. 12.
——— du Théatre François, 8. 2 vol. Amst.
——— de l'Académie Royale des Sciences depuis son Etablissement en 1666. jusqu'à son Renouvellement en 1699. 12. 2 vol. *sous presse.*
——— de l'Académie Royale des Sciences, avec les Mémoires de Mathématiques & de Physique, depuis son renouvellement en 1699. jusques à l'Année 1736. inclusivement, ou l'on a joint les Mémoires de Mathématiques & de Physique de l'Année 1692. & 1693. avec figures, complet.
——— idem, les Années separées, depuis l'Année 1699. jusqu'à 1703. & depuis 1715. jusqu'à présent.
——— l'Année 1738. & suivantes *sous presse.*
——— Profane, par du Pin, 12. 6 vol.
——— de la Vie du Marquis d'Ozanne, tirée de ses propres Mémoires, 12. 2 vol. Amsterd. 1739.
——— des Empereurs, par Tillemont, 4. Paris.
——— des Révolutions d'Espagne depuis l'entière Destruction de l'Empire des Goths, jus-

jusqu'à la Réunion parfaite des Royaumes de Castille & d'Arragon en une seule Monarchie, par le P. Joseph d'Orléans de la Compagnie de Jésus, revue & publiée par les P. P. Rouillé & Brumoy de la même Compagnie, 4to. 3 vol.

Histoire du Prince Erastus, 12.

Hoffmanni Consultationum & Responsorum Medicinalium Centuriæ, 8. 3 *vol.*

Historie der Heylige Schriftuur, by wyze van een Catechismus, 8. met platen.

—— —— het zelve Frans en Duyts.

I.

INstitutions de Physique, par Mad. la Marquise du Chastelet, 8. Nouvelle Edition augmentée considérablement par l'Auteur, Amst. 1741.

K.

KIppingii (L. A. M. & Philosophiæ Doctoris) Antiquitatum Romanarum Libri Quatuor, Quibus continentur Res Sacræ, Civiles, Militares, Domesticæ. Loca plurima Sacrarum Literarum & Celebrium Auctorum exponuntur, corriguntur, & multa in Theologicis & Philosophicis controversa accurate deciduntur. Editio novissima, & multo studio passim emendata, 8. *cum fig.*

Le-

L.

LEçons de Physique, expliquées aux Colléges de France, par des Molières, 12. 2 vol. Paris.

Lettres Choisies de Mr. Simon, 12. 4 vol. *Nouvelle Edition, augmentée de plusieurs Lettres & de la Vie de l'Auteur, par* Mr. de la Martinière, *sous presse.*

——— d'une Turque à Paris, écrites à sa Sœur au Serrail, 12 1730. *sous presse.*

——— de Nedim Coggia, ou la Suite aux Lettres d'une Turque, 12.

——— de Ciceron à Atticus, avec des Remarques & le Texte Latin de l'Edition de Grævius, par Mr. l'Abbé Mongault, Nouv. Edit. 6 vol. 12. Amst. 1741.

——— de Thérèse, ou Mémoires d'une jeune Demoiselle de Province à Paris, 3 Parties, 8. ibid. 1740.

——— sur la Magie, les Maléfices & les Sorciers, par St. André, 12.

——— de Mr. Auzout sur les Grandes Lunettes. Voyages de Mr. Cassini en France, Italie, Flandre, Hollande & Angleterre, &c. 4. Amst. 1735. avec fig.

——— Critique sur la Henriade de Voltaire, 8.

——— d'Henri IV. Roi de France, & de Mrs. de Villeroi & de Poizieux à Mr. A. le Ferre de la Boderie, 8.

Liste de Messrs. de l'Académie Royale des Sciences, depuis son Etablissement en 1666. jusques en 1733. Avec le Catalogue des Ouvrages qu'ils ont publiés.

M.

MAnière d'enſeigner & d'étudier les Belles-Lettres, par rapport au Cœur & à l'Eſprit, par Mr. Rollin, 4 vol. 12. *ſous preſſe.*

Maximes de Balthazar Gracian, 12. Paris.

Mêlanges Hiſtoriques recueillis & commentés par Mr. *** 12. Amſt.

Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire du XVIII. Siècle, contenant les Négociations, Traités, Réſolutions, & autres Documens authentiques concernant les Affaires d'Etat, par Mr. de Lamberty, 4. 14 vol.

——— idem, tous les Tomes ſeparés.

——— idem, Grand papier, complet, & les Tomes ſéparément.

——— de la Vie de Mad. Delfoſſes ou le Chevalier Baltazard.

——— pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, 4. Amſt. 2 vol.

——— de la dernière Guerre d'Italie avec des Remarques Critiques & Militaires, par Mr. D***. 8.

——— pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes, par Mr. de Reaumur, 12. 5 Tomes, 10 Parties.

——— pour ſervir à l'Hiſtoire de Céſar Borgia, Duc de Valentinois, 12. 2 vol.

——— de Mr. du Gué-Trouin, Chef d'Eſcadre des Armées de S. M. T. C. & Grand-Croix de l'Ordre Militaire de St. Louis, 4. 1740. avec fig.

——— le même, 8. 1740. avec fig.

——— Inſtructifs ſur la Vacance du Trône Impérial, 8. 1741.

——— de l'Académie Royale des Sciences, contenant les Ouvrages adoptés par cette Académie-

cadémie avant ſon Rénouvellement en 1699. 6 vol. in 4. enrichi de figures.

Mémoires du Comte de Rantzow, où les Heures de Récréation à l'uſage de la Nobleſſe de l'Europe, 8. 2 vol. Amſt. 1741.

Méthode pour étudier l'Hiſtoire, par l'Abbé Langlet du Freſnoy, 12. 5 vol.

La Mouche, ou les Avantures de Mr. Bigand, & le Siècle, 12. Amſt.

——— de la Comteſſe de Linska, Hiſtoire Polonoiſe, 12.

N.

NEwtonianiſme des Dames, ou Entretiens ſur la Lumière, les Couleurs, &c. par Mr. Algarotti, 12. 2 vol. Amſt. 1741.

O.

OEuvres Mêlées de Mr. le Chevalièr de St. Jory, 8. 2 vol.

——— de Phyſique par Regnault, 12. 3 vol.

Ouvrages divers d'Aſtronomie, par Mr. Caſſini, 4. Amſt. 1731.

——— de Mathématiques de Mr. Picard: Obſervations Aſtronomiques & Phyſiques, par Mr. Richer: du Micromette, par Mr. Auzout, 4. Amſt. 1731.

——— de Mathématiques, par Mr. de Roberval, 4. Amſt. 1731.

P.

PAraphraſes en Proſe & en Vers, ſur divers Pſeaumes, avec une Idille ſur l'Egliſe affligée, par Madlle. B**. 8. Amſt. 1738.

Parfait Marechal (le) en Allemand, 4.

Pausanias ou Voyage Historique de la Grèce, trad. par l'Abbé Gedoyn, Amst. 12. 4 vol.

Physique Sacrée, ou l'Histoire Naturelle des Plantes, Animaux, &c. &c. connus dans les Saintes Ecritures, par Jean Jaques Scheuchzer, Professeur en Mathématiques dans l'Académie de Zurich, &c. Enrichie de plus de 750. figures, en tailles douces, gravées par les soins & aux dépens de Jean André Pfeffel, Graveur de S. M. Impériale, fol.

Politiques de Dom Ferdinand le Catholique, trad. de l'Espagnol de Balthazar Gracian, avec des Notes, 12. Paris.

Pseaumes de David, Nouvelle Version approuvée par le Synode Wallon des Provinces Unies 4. prém. versets en Musique, gros caractère.

——— Les mêmes 12. prém. verset en Musique.

——— Les mêmes 12. tout en Musique.

——— Les mêmes 12. tout en Musique & la Prose à côté.

——— Les mêmes 18. tout en Musique & en différens autres formats & caractères de toute sorte.

R.

Recueil de Traductions en Vers François, contenant le Poëme de Petrone, les deux Epitres d'Ovide & le *Pervigilium Veneris*, avec des Rémarques de Mr. le Président Bouhier, 12. Paris, 1738.

——— nouveau de Chansons & de beaux airs d'Opéra, 12.

——— des Portraits en Rondeaux, 8. Christianople, 1728.

Réfléxions sur les Grands-Hommes qui sont morts

morts en plaisantant, par M. D***. 12.

Rélation de l'Expédition de Carthagéne faite par les François en 1697. 12.

Religion Protestante, une Voye sure au salut, par Mr. Chillingworth, où l'on a joint des Dissertations de Mr. J. Hales & les Vies de ces deux Auteurs, 12. 3 vol. 1730.

Résolution des quatre principaux Problêmes d'Architecture, par Blondel, & Ouvrages de Mathématiques, par Frénicle, 4. Amst. 1731.

Retraite de la Marquise de Gozanne, 12. 2 vol. Amst. 1735.

Ramazzini Opera, 4. *Geneva* 1717.

S.

SEcrets admirables d'Albert le Grand, contenant *plusieurs Traités sur la Conception des Femmes, & des Vertus des Herbes, des Pierres précieuses, & des Animaux.* Augmentés d'un Abrégé curieux de la Physionomie, & d'un Préservatif contre la Peste, les Fièvres malignes, les Poisons, & l'Infection de l'Air. *Tirés & traduits* sur d'anciens Manuscrits de l'Auteur, qui n'avoient pas encore paru; ce qu'on verra plus amplement dans la Table, avec ce qui est ajouté dans cette dernière Edition. Divisés en quatre Livres, 12. fig. 1729.

Secrets merveilleux de la Magie Naturelle & Cabalistique du Petit Albert, *traduits exactement sur l'Original Latin, intitulé* Alberti Parvi Lucii Libellus de mirabilibus Naturæ Arcanis. Enrichi de Figures mystérieuses, & de

de la manière de les faire. *Nouvelle Edition corrigée & augmentée*, 12. *fig.* 1729.

Semelion, Histoire Véritable, 12.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte par Berthaud, 8. 2 vol. Nouv. Edition augmentée d'un Volume, 1731.

——— de Maurice, 8. Genève 1722.

——— sur le Zèle, par D. R. Boullier. 8.

Système Nouveau de Philosophie, établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, 12. 2 vol. Paris, 1738.

——— des Théologiens Anciens & Modernes conciliés par l'Exposition des différens sentimens sur l'état des Ames séparées des Corps. Nouv. Edit. 8. 4 vol. 1739.

Supplément à la prémière Edition de la Manière d'Etudier les Belles-Lettres, par Rollin, Amst. 12.

T.

TAble Générale des Matières, contenues dans l'Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, complet, depuis le commencement jusques en 1734 inclusivement, 12. 3 vol. Amst. 1741.

NB. *Cette Table peut servir tant pour l'Edition in 4. de Paris, que pour celle de Hollande, pour cet effet on l'a aussi imprimée in 4. afin de la pouvoir joindre à l'Edition de France. Les curieux peuvent être assurés que cette Table est de la dernière exactitude.*

Testament & Pseaumes, Nouvelle Version, approuvés par le Synode Wallon des Provinces Unies, 12.

——— (le même) avec la Prose à côté, 12. & de différens autres Formats & Caractères.

Thés-

Théatre de l'Amour & de la Fortune, par Mlle. Barbier, 12, 2 vol. avec fig. *sous presse*.

Théorie & Pratique de la Coupe des Pierres, pour la Construction des Voutes, &c. par Mr. Fréfier, 4. Strasb. 3 vol. avec fig.

——— ——— (du Géomètre) où l'on trouve expliquées d'une manière claire & nouvelle toutes les différentes parties qui appartiennent à cette Science, par l'Abbé Deidier, 4. Paris, 1739.

Traité de l'Art Métallique, extrait des Oeuvres d'Alvare Ilfonse Barba, auquel on a joint un Mémoire concernant les Mines de France, 12. Paris, avec fig.

——— du Dogme de la Probabilité, ou du choix & de l'usage qu'on doit faire des Opinions Probables dans les Questions de la Morale, traduit du Latin, 8. 1731.

——— de la grandeur & de la figure de la Terre, par Mr. Cassini, de l'Académie Royale des Sciences, 12. avec fig. Amst. 1723.

——— de Tertulien, de l'Ornement des Femmes avec une Lettre des Martyrs, 12.

——— des Changes Etrangers, par Dernis, 4. Paris, 1726.

——— de la Dévotion, par Jurieu, 12. Haye.

——— de l'Athéïsme & de la Superstition, traduit du Latin du Dr. Buddeus, par Mr. Philon, Docteur de Sorbonne, 8. Amst. 1740.

Triomphe de la Vérité Chrétienne Réformée, par Tréval, 12.

Tusculanes de Ciceron, traduites par Mrs. Bouhier & Olivet, avec des Remarques, 3 vol. 12. Amst. 1739.

Traité ou Réfléxions tirées de la Pratique des Armes à feu, par M. le Dran, 12. Amst. 1741.

Vair-

V.

VAir-Vert où les Voyages du Perroquet de la Visitation de Nevers, Poëme Héroïcomique, 8. 1736.

Vie du Pape Aléxandre VI. & de son Fils César Borgia, 12. 2 vol.

— de Philippe II, Roi d'Espagne, par G. Leti, traduit en François, 12. 2 vol.

— de Pierre Mignard Prémier Peintre du Roi, par l'Abbé de Hotteville, 12. Amst. 1731.

Voyage Nouveau autour du Monde, *par Mr. le Gentil*, enrichi de plusieurs Plans, Vues & Perspectives des principales Villes & Ports du Perou, Chily, Bresil, & de la Chine. Avec une Description de l'Empire de la Chine, beaucoup plus ample & plus circonstanciée que celles qui ont paru jusqu'à présent, où il est traité des Mœurs, de la Religion, de la Politique, de l'Education & du Commerce des Peuples de cet Empire, 12. 2 vol. fig. 1728.

——— très curieux de Moscovie, de Tartarie, de Perse, & des Indes Orientales, par Olearius & Mandeslo, fol. 2 vol. 1727.

Outre les Livres ci-dessus, on peut avoir chez ledit PIERRE MORTIER, un Catalogue d'un Assortiment complet de Livres de tout Païs, & en toutes sortes de Langues, qu'il débite tant à Amsterdam qu'à Leipsig au tems de la Foire. *Im Hohmannischen Hoff auf der Peter-strassen.*

59604644